RECITS DE LA GUERRE DE RESISTANCE CONTRE LE JAPON

RECITS DE LA GUERRE DE RESISTANCE CONTRE LE JAPON

EDITIONS EN LANGUES ETRANGERES
PEKIN 1961

Imprimé en République populaire de Chine

AVANT-PROPOS

Durant une longue période le peuple chinois a subi l'oppression de l'impérialisme, du féodalisme et du capitalisme bureaucratique; sous leur domination, il a vécu une vie très malheureuse et très pénible. En même temps pour obtenir sa libération nationale, il a mené dans des conditions extrêmement difficiles une lutte longue, ardue et admirable, faisant ainsi d'innombrables prouesses d'un merveilleux héroïsme. Beaucoup d'amis étrangers désirent connaître ces faits et savoir quelle expérience pénible et douloureuse le peuple chinois en a tirée, quel chemin ardu et sinueux il a parcouru, et comment, pas à pas, il est parvenu à l'éclatant triomphe d'aujourd'hui. C'est la raison pour laquelle nous avons entrepris une collection de morceaux choisis, de récits des faits réels, écrits par ceux qui en ont été personnellement les acteurs, et pourquoi nous la publions en langue étrangère. Ce livre est un des volumes de cette collection.

Les morceaux choisis de ce volume sont des récits du temps de la guerre contre les envahisseurs japonais (1937-1945). Pour que nos lecteurs puissent comprendre ces épisodes, nous donnons ici un bref aperçu de cette guerre.

Depuis un siècle, la Chine se trouvait réduite à un état semi-colonial, partagée entre toutes les puissances impérialistes du monde. A partir de 1931, l'impérialisme nippon voulut faire plus: transformer la Chine en une colonie exclusivement occupée par lui. Le 18 septembre 1931, les troupes japonaises cantonnées sur le territoire du Nord-Est de la Chine attaquèrent

Chenyang à l'improviste. En raison de la "politique de non-résistance" de Tchiang Kaï-chek, en trois mois, les trois provinces du Nord-Est furent complètement occupées. Le 28 janvier 1932, l'armée japonaise attaqua Changhaï. En 1933, elle s'empara du Jehol et de la partie septentrionale du Tchahar; puis, en 1935, de la partie orientale du Hopei. Le danger qui planait sur la nation chinoise s'aggrava de jour en jour. Le grand malheur qu'est l'asservissement de la nation était déjà sous nos yeux.

L'immense peuple rugit et se dressa, demandant de résister à l'agression du Japon. Les ouvriers de Changhaï, Canton et Hongkong organisèrent une grève générale contre les envahisseurs japonais. Le peuple tout entier se mit de lui-même à boycotter les marchandises japonaises. Dans de nombreuses villes et bourgs des réunions et des manifestations se déroulèrent. En décembre 1931, plus de trente mille étudiants de Changhaï, Pékin et Tientsin, protestèrent auprès de Nankin contre la politique de compromis et de capitulation du gouvernement du Kuomintang à l'égard de l'impérialisme nippon.

Devant l'agression de celui-ci, ce fut le Parti communiste chinois qui préconisa le premier une résistance armée. Le 22 septembre 1931, le Parti communiste chinois et l'Armée Rouge des Ouvriers et des Paysans lancèrent un appel à "organiser les masses pour lutter contre l'invasion par l'impérialisme nippon . . . et à organiser des unités de guérilla dans le Nord-Est pour le combattre directement." Après la chute du Nord-Est, le Parti communiste chinois aida et conduisit la population de cette région à former des troupes de guérilla antijaponaises (qui furent plus tard unifiées et réorganisées et devinrent l'Armée antijaponaise unifiée du Nord-Est) qui, sur le sol glacé du Nord-Est, poursuivirent avec une ténacité héroïque une guerre continue de guérilla contre les Japonais. Le 15 avril 1932, le Gouvernement central démocratique des Ouvriers et des Paysans à Joueikin, dans la province du Kiangsi, déclara officiellement la guerre au Japon, appelant l'Armée Rouge — qu'il dirigeait — à faire avec l'ensemble de la population opprimée, la guerre révolutionnaire et nationale pour chasser les impérialistes nippons de la Chine. En janvier 1933, l'Armée Rouge des Ouvriers et des Paysans manifesta de nouveau son désir de cesser le combat avec toutes les forces militaires du pays et de conclure la paix avec elles, à condition que cesse toute attaque contre l'Armée Rouge, que les droits civils soient garantis au peuple et que les masses populaires soient armées. Cela, afin de mener ensemble la guerre contre le Japon. En réponse à cette juste demande, Tchiang Kaï-chek entreprit au contraire une campagne d'encerclement d'une grande envergure contre l'Armée Rouge. Le 1er août 1935, au cours de la pénible Longue Marche, le Parti communiste chinois rendit public un nouvel "appel à toute la nation pour la résistance au Japon et le salut de la patrie"; il appelait à former un front national antijaponais uni et proposait un programme en dix points pour sauver la patrie. En même temps, comme les agresseurs nippons faisaient un pas de plus dans l'invasion de la Chine du Nord, "arracher la patrie à sa perte" devenait le désir urgent de toutes les couches de la population du pays. Le 9 décembre 1935, sous la conduite du Parti communiste chinois, les étudiants de Pékin organisèrent une grande manifestation dans le but de sauver la patrie et de résister au Japon. Ce mouvement patriotique, en s'étendant rapidement à tout le pays, donna un nouvel essor à la lutte antijaponaise et démocratique et eut un retentissement considérable. En février 1936, l'Armée Rouge avança du nord du Chensi vers l'Est, dans la direction du Hopei, pour réaliser le plan du Parti de résistance au Japon et de salut de la patrie, et ce fut seulement parce que Tchiang Kaï-chek envoya de nombreuses troupes pour lui barrer la route qu'elle fut obligée de se retirer au Nord du Chensi.

Le 7 juillet 1937, l'impérialisme nippon, pour assujettir la Chine, lança une nouvelle offensive à Loukeoukiao, près de Pékin. Le 13 août, il attaqua de nouveau Changhaï. L'existence de la nation chinoise était en jeu. Le lendemain de l'Incident du 7 Juillet, le Parti communiste chinois adressa un message à tout le peuple, appelant toute la nation à entreprendre la guerre de résistance. Tchiang Kaï-chek, d'abord indécis et hésitant, fut finalement forcé de faire la guerre de résistance sous la pression du peuple tout entier et aussi parce que les grandes opérations japonaises portaient un grave préjudice à ses pouvoirs et à ses biens. Ici commence l'héroïque guerre du peuple chinois contre les envahisseurs japonais. Le Parti communiste chinois, d'accord avec le gouvernement du Kuomintang, réorganisa au mois d'août 1937 les principales forces de l'Armée Rouge qui devinrent la VIII[e] Armée de Route; celle-ci fut envoyée sur le front antijaponais de la Chine du Nord. Puis, en octobre, il réorganisa les unités de guérilla de l'Armée Rouge qui restaient dans les différentes provinces du Midi, ce fut la Nouvelle IV[e] Armée, qui partit pour le front de la Chine centrale.

Dès le commencement de la guerre de résistance, deux champs de bataille s'étaient formés: l'un, du Kuomintang, l'autre, de la zone libérée. Les troupes du Kuomintang avaient d'abord résisté aux armées japonaises dans la première période de la guerre. Mais, comme le Kuomintang persistait dans sa politique d'oppression du peuple et adoptait un plan militaire purement défensif, ses troupes furent vite mises en déroute. Dans la Chine du Nord, moins d'un mois après l'Incident du 7 Juillet, l'armée du Kuomintang avait abandonné Pékin et Tientsin et, peu de temps après, les deux provinces du Tchahar et de Soueiyuan. En un peu plus de six mois, la Chine du Nord tomba presque entièrement aux mains des Japonais. En novembre 1937, les troupes du Kuomintang se retirèrent de Changhaï,

en décembre, de Nankin. En octobre 1938, elles évacuèrent Canton et Wouhan. Dès lors, la majeure partie de la Chine centrale et méridionale était perdue. Tchiang Kaï-chek concentra alors ses forces principales dans la Chine du Sud-Ouest et du Nord-Ouest en évitant toute bataille avec l'armée japonaise. Bien au contraire, l'Armée populaire, sous la conduite du Parti communiste chinois, remporta de nombreuses victoires dès son arrivée au front. La première grande victoire de la VIII[e] Armée de Route fut celle de Pinghsingkouan, en septembre 1937. Plus de trois mille hommes de l'armée ennemie furent tués dans cette bataille. La confiance du peuple tout entier dans la guerre de résistance en fut encouragée. La VIII[e] Armée de Route et la Nouvelle IV[e] Armée avancèrent dans la Chine septentrionale, orientale, centrale et méridionale, sur les arrières de l'ennemi, récupérèrent l'immense territoire perdu par l'armée du Kuomintang, armèrent l'immense masse populaire, étendirent la guerre de guérilla antijaponaise, créèrent des organes du pouvoir démocratique antijaponais, et constituèrent une vaste région libérée. En 1940, après trois ans de guerre de résistance, l'effectif des force armées populaires antijaponaises conduites par le Parti communiste chinois, qui était de 40.000 hommes au début de la guerre, s'élevait à 500.000 environ; elles s'opposèrent à la moitié des forces armées ennemies opérant en Chine; la population de la région libérée et de la région de guérillas comptait 100 millions d'habitants environ. Du Nord-Est de la Chine jusqu'à l'île de Hainan, au sud, les forces armées populaires se trouvaient partout, conduites par le Parti communiste chinois. En raison de l'existence de cette vaste région libérée et de son développement, l'arrière de l'armée japonaise était devenu un front, et les grandes villes qu'elle occupait, ainsi que ses lignes de communication, étaient gravement menacées.

Après la chute de Canton et de Wouhan, la politique des envahisseurs nippons et celle du Kuomintang s'étaient modifiées.

Les Japonais, voyant leur arrière exposé aux attaques des puissants détachements de partisans, furent obligés de diriger leurs forces principales vers la région libérée; ils cessèrent ainsi, sur le plan stratégique, d'attaquer les fronts du Kuomintang, adoptant comme principe général la politique de provoquer la capitulation. Quant au Kuomintang, le peu d'efforts qu'il avait faits pour la guerre de résistance céda le pas à la résistance passive: il s'opposa activement au communisme et au peuple. Depuis 1939, il avait lancé de nombreuses attaques criminelles directement contre la région libérée, et il ordonnait secrètement à ses nombreuses troupes de se rendre aux bandits japonais pour pouvoir lever ouvertement le drapeau de l'anticommunisme et aider l'armée japonaise à combattre la VIIIe Armée de Route et la Nouvelle IVe Armée.

En 1941, la région libérée entra dans une phase difficile. D'importants changements étaient en effet intervenus dans la situation internationale cette année-là. Le 22 juin, l'Allemagne fasciste, contrairement à la parole donnée, envahit l'Union Soviétique. Le 8 décembre, les agresseurs japonais déclenchèrent la Guerre du Pacifique. Dans ces circonstances, les Japonais, voulant assurer sur leurs arrières leurs bases pour la Guerre du Pacifique, concentrèrent les trois quarts de leurs forces d'agression pour attaquer la région libérée.

Ils divisèrent donc la Chine septentrionale et centrale en trois zones: "la zone de sécurité" (c'est-à-dire occupée par eux), "la zone de demi-sécurité" (la zone de guérillas que nous nous disputions, l'adversaire et nous) et "la zone de non-sécurité" (la zone libérée). Dans la zone occupée, l'ennemi pratiquait principalement les "campagnes de nettoyage" qui consistait à renforcer le système fasciste de *pao-kia*[1], à mettre en vigueur "la

[1] Système de responsabilité collective imposé au peuple par le Kuomintang. Dix familles formaient un *Kia* et dix *Kia* un *pao*.

loi de responsabilité mutuelle", à développer les pouvoirs fantoches, à entreprendre le contrôle des campagnes au moyen de l'encerclement des villages, à s'efforcer de supprimer tous les éléments antijaponais de l'intérieur, et à renforcer les mesures d'exaction et d'oppression contre la population. Dans la zone des guérillas, il tenait principalement à "grignoter à la manière des vers à soie", en combinant la douceur et la terreur, en forçant la population à "maintenir l'ordre" (c'est-à-dire à accepter sa domination par la création d'organes du pouvoir fantoche), en creusant des tranchées pour assurer le blocus, en élevant dans le même but des murailles et des fortifications, en rasant les villages, pour créer des no man's land dans le but d'empêcher l'action des forces antijaponaises. A l'égard de la zone libérée, le principal moyen utilisé fut les "campagnes d'extermination" qui consistaient à pratiquer la politique dite des "trois tout": tout brûler, tout massacrer et tout piller; s'il subissait une défaite dans ces "campagnes", l'ennemi allait jusqu'à semer des bacilles pour empoisonner la population. Le but que les envahisseurs nippons voulaient atteindre par ces procédés, c'était la destruction des bases de la résistance antijaponaise sur ses arrières, et d'enlever tous moyens de subsistance aux troupes populaires de résistance. A cette époque, la plupart des troupes du Kuomintang restées sur les arrières des lignes japonaises se rendirent aux ennemis et formèrent des troupes fantoches. Quatre-vingt-dix pour cent de ces troupes furent lancées, sous le commandement des envahisseurs japonais, dans l'offensive contre la zone libérée. Dans ces conditions difficiles, la superficie, la population et l'effectif des armées de la zone libérée diminuèrent et sa situation financière s'aggrava.

Le Parti communiste chinois prit alors pour vaincre ces difficultés les mesures efficaces suivantes:

1) En prenant comme tactique le principe: si l'ennemi avance, le contourner, se retirer derrière les arrières ennemis pour

créer de nouvelles régions libérées; organiser les détachements-de-travail armés unissant le Parti, l'action politique et l'action militaire, pour entrainer les masses sur les arrières de l'adversaire et les organiser, pour détruire les autorités fantoches; renforcer les forces locales armées et les milices populaires, en pratiquant la "guerre des mines" et la "guerre souterraine", et en élargissant la lutte de guérilla dans les masses populaires. Grâce à ces mesures, on parvint à s'opposer à la politique consistant à "grignoter à la manière des vers à soie" de l'adversaire, à bousculer les bases ennemies et à introduire ces diverses formes de lutte antijaponaise sur les arrières de l'ennemi.

2) Parmi les troupes, dans les organismes gouvernementaux, dans les écoles et parmi les masses populaires, développer le mouvement de production. Les difficultés furent ainsi surmontées et les conditions de vie améliorées.

3) Diriger les paysans dans le mouvement pour la réduction du fermage et l'abaissement des taux d'intérêt: dès lors, les masses luttèrent avec plus d'ardeur contre les Japonais.

4) Avoir pour objectif d'élever la qualité des troupes et de simplifier le système administratif. Les organismes dirigeants, à tous les échelons, furent ainsi réduits, les forces humaines et les ressources matérielles économisées et la charge du peuple allégée.

5) Développer parmi les troupes le mouvement pour le soutien du gouvernement et l'amour du peuple et, dans les masses populaires, le mouvement pour le soutien aux troupes et de sollicitude aux familles de ceux qui participent à la résistance: l'union entre les soldats et le peuple se consolida.

Grâce à tous ces efforts, les difficultés furent surmontées et la région libérée fut plus solide qu'avant. A partir de 1943, elle s'élargit donc progressivement, et la lutte de résistance contre le Japon se développa encore davantage dans les masses populaires.

Dans la première moitié de l'année 1945, la Chine comptait déjà dix-neuf régions libérées dont la population s'élevait à 99.500.000 habitants. L'effectif des troupes de la VIII^e^ Armée de Route, de la Nouvelle IV^e^ Armée et des colonnes antijaponaises de la Chine du Sud s'élevait à 910.000 hommes, celui des milices populaires à 2.200.000. Toutes ces troupes combattaient sur les champs de bataille de la région libérée soixante-neuf pour cent de l'armée japonaise et quatre-vingt-quinze pour cent de l'armée fantoche.

Le 8 août 1945, l'Union Soviétique déclara la guerre au Japon. La guerre de résistance de la Chine entra aussitôt dans sa dernière phase. L'armée de l'Union Soviétique détruisit rapidement l'armée japonaise du Kouantong et libéra la Chine du Nord-Est. En coordination avec elle, la VIIIe Armée de Route, la Nouvelle IVe Armée et les colonnes antijaponaises de la Chine du Sud détruisirent rapidement l'armée japonaise et les troupes fantoches et libérèrent un grand nombre de villes, petites et moyennes, occupées par ces troupes. Le 14 août, le Japon capitula sans conditions.

Au cours de ces huit années de guerre de résistance, la VIIIe Armée de Route, la Nouvelle IVe Armée et les colonnes antijaponaises de la Chine du Sud, sous la juste direction du Parti communiste et avec l'appui de l'ensemble de la population, s'étaient développés, ils comptaient 1.300.000 hommes, avaient livré plus de 125.100 batailles, mis hors de combat plus de 1.700.000 soldats japonais et fantoches et créé une région libérée de 17.000.000 d'habitants. Ils étaient devenus une force révolutionnaire d'une puissance sans précédent dans l'histoire de la Chine. Cela constituait une importante garantie pour le triomphe final du peuple chinois dans tout le pays.

LI TIAN-YEOU, général

La première bataille au pas de Pinghsingkouan

Après l'Incident de Loukeoukiao, déclenché le 7 juillet 1937 par les Japonais, ceux-ci avaient l'insolent espoir de conquérir la Chine en trois mois. De nombreuses troupes japonaises, avec l'orgueilleuse impétuosité d'un torrent, s'emparèrent de Pékin, de Tientsin, de Nankeou, de Tchangkiakeou, puis de Tehtcheou et de Paoting. Les sept à huit cent mille soldats du Kuomintang qui étaient sur le front de la Chine du Nord prirent précipitamment la fuite, telle une avalanche; toute l'armée était en débandade.

La VIII^e^ Armée de Route, qui ne comptait que quarante à cinquante mille hommes, s'avança alors en deux colonnes vers le front pour engager le combat: une colonne vers le nord-ouest du Chensi, l'autre vers le nord-est de la même province. Celle-ci, notre 115^e^ division, dont mon régiment (686^e^ régiment) servait d'avant-garde.

En raison de l'urgence de la situation, nous faisions une partie de la route en train et en automobile. Tout le long du chemin, nous étions salués chaleureusement par le peuple. Les vieilles grands-mères et les vieux grands-pères, s'appuyant sur leurs cannes, les jeunes mamans portant leurs bébés sur le bras ou le dos . . . s'empressaient de nous entourer et nous demandèrent, les larmes aux yeux, si nous étions là pour aller au front battre les Japonais. Les étudiants réfugiés du Nord-Est

qui avaient été obligés de quitter leurs familles, se bousculaient dans la gare; ils entonnèrent, dans le silence de la nuit, leurs chants de douleur et de protestation d'exilés pour fêter notre départ.

Devant sa Patrie à ce point humiliée et ses compatriotes errants sans famille, qui pouvait alors ne pas avoir le cœur nourri de haine et de colère?

Nos soldats, montrant le poing, criaient à tue-tête: "Nous aimerions mieux avoir la tête coupée et que notre sang coule, que de devenir des esclaves dans un pays conquis!" C'était un moment crucial pour la Patrie pour qui c'était une question de vie ou de mort. Les sentiments de douleur et d'indignation de la VIIIe Armée de Route correspondaient à ceux du peuple.

Nous étions descendus du train à la gare de Kaoping. Nous n'avions vu en route que des choses à faire frémir d'émotion et d'indignation; partout, les habitants, emportant leurs biens, couraient, s'enfuyant précipitamment; partout, des villages abandonnés . . . Tandis que nous avions hâte d'aller de l'avant, les troupes du Kuomintang, portant avec leurs fusils des paquets et des volailles, chassant devant eux des bestiaux chargés de malles, se précipitaient vers l'arrière: les uns maudissaient les Japonais, les autres se plaignaient de leurs officiers; la plupart s'écriaient avec terreur: "Ils sont terribles, vraiment terribles, ces Japonais!" La théorie de la ruine de la nation ou la crainte maladive du Japon ne trouvaient donc pas seulement des partisans parmi les hautes personnalités du Kuomintang, mais aussi parmi les soldats de celui-ci. Il y avait ceux qui criaient: "Il est inutile de se battre, absolument inutile!" Ces hommes terrorisés, quand ils nous rencontraient, nous demandaient en ouvrant de grands yeux, l'air à la fois surpris et moqueur: "Vous allez battre les Japonais avec vos vieux fusils et vos sabres de cavalerie? Etes-vous fous ou en avez-vous assez de la vie? Désirez-vous aller à la mort?"

Certes, nos équipements étaient bien inférieurs à ceux des troupes du Kuomintang. Certains de nos hommes, n'ayant même pas de fusil de fabrication artisanale, portaient seulement un sabre sur le dos. Aux yeux de ces lâches, nous faisions vraiment figure de vantards qui sousestimaient trop l'ennemi.

Nous nous aperçûmes pourtant, petit à petit que les Japonais étaient vraiment des ennemis féroces. Mais aucun de nous n'était intimidé au point de battre en retraite. Bien au contraire, les "serments de résolution" affluaient, portant les empreintes marquées du sang de nos combattants; les uns avaient écrit leur dernière lettre à leurs parents ou à leur femme, les autres avaient préparé leur dernière cotisation pour le Parti. Nos milliers et milliers de soldats n'avaient qu'un seul désir: gagner le plus tôt possible la ligne de feu.

Dans la matinée du 23 septembre, je me rendis avec le camarade Yang Yong, le commandant-adjoint de notre régiment, au Q.G. de la division pour assister à une réunion. Depuis plusieurs jours, nous n'avions pas eu de repos, trop de questions se posaient à nous et attendaient que nous leur donnions une solution! Bien sûr, la question n'était pas: devons-nous nous battre, ou non? mais: comment nous battre avec succès? Il est dit dans un ancien livre de science militaire: "Connais-toi toi-même et connais ton adversaire et tu seras toujours vainqueur dans les batailles." Nous n'avions encore jamais eu l'occasion de nous mesurer avec les Japonais. La peur démesurée des troupes du Kuomintang en déroute nous avait laissé une fâcheuse impression.

— La retraite des troupes kuomintaniennes, dis-je au camarade Yang Yong, exerce sur nous une très mauvaise influence.

— Oui, on dépeint l'ennemi comme étant très fort, très dur, impossible à mordre.

— Même s'il est plus dur encore, nous le mordrons!

— Bien sûr, nous allons même le broyer! Nous allons montrer au peuple de tout le pays que nous pouvons vaincre les bandits japonais, et à l'ennemi que le peuple chinois est invincible!

Tout en causant, nous arrivâmes bientôt au Q.G. de la division.

Le commandant de division, le camarade Lin Piao, nous attendait déjà. Son air extrêmement calme nous donna une solide confiance dans la victoire. En effet, s'il décidait de se battre, la victoire serait certaine, car il n'avait jamais livré une seule bataille sans être sûr de son issue. Quand les Japonais attaquaient Lingkieou, il s'était avancé dans son auto jusqu'à la ligne de feu pour se renseigner sur la situation du terrain. Maintenant, il se tenait debout devant les cadres et les officiers à l'échelon de bataillon et au-dessus, de toute la division, pour donner ses dernières instructions concernant la bataille qui se préparait. Il était très mince, si mince qu'il semblait qu'un coup de vent pourrait le renverser. Mais il était plein d'énergie. Dits de sa voix résolue, tous ses mots, toutes ses phrases avaient la force de l'acier.

"Nous allons livrer une grande bataille au pas de Pinghsingkouan, dit-il en serrant le poing et en martelant chaque mot, pour asséner un rude coup aux troupes japonaises pour donner notre appui à l'armée amie du Kuomintang et apporter un encouragement au peuple!"

Un télégramme du haut commandement du Kuomintang arriva à ce moment-là; on lui annonçait que les unités d'avant-garde de l'ennemi se trouvaient déjà aux environs de Pinghsingkouan. Le commandant de division n'était nullement ému par cette nouvelle. Il expédia un détachement de reconnaissance et la réunion se poursuivit. Il nous exposa d'abord la situation, puis il conclut avec résolution et fermeté.

— Pendant que l'ennemi attaquera le pas de Pinghsingkouan, nous l'attaquerons à l'improviste par le flanc et sur ses arrières, pour lui porter un coup impitoyable!

Au crépuscule, nous nous mîmes en route et, dans la nuit même, nous arrivâmes au village de Jantchouang, une trentaine de lis[1] de Pinghsingkouan. Ce furent alors les préparatifs du combat: convocation d'une réunion du comité du Parti, branle-bas de combat, envoi à l'avant de cadres et d'officiers pour se renseigner sur le terrain, mise en place d'éclaireurs à tous les carrefours importants, et coupure de toutes les communications avec l'extérieur pour prévenir toute fuite concernant nos activités, en faveur de l'ennemi. Les soldats étaient occupés à essuyer leurs armes et à répartir les munitions: chacun ne reçut qu'une centaine de cartouches et deux grenades, mais le canon de leurs fusils était aussi luisant que les baïonnettes. Tous comprenaient pourquoi il fallait se battre et bien se battre dans cette bataille. Si l'on demandait à n'importe quel soldat comment il se battrait, il répondait: "Je serai le premier dans l'assaut, le dernier dans la retraite." C'était là ce qu'on exigeait des membres du Parti, mais c'était devenu la résolution commune de tous les combattants.

Le 24, dès le matin, on entendait déjà le grondement des canons du côté de Pinghsingkouan. Un officier des corps de reconnaissance accourut, hors d'haleine, nous annoncer que la force principale de l'ennemi se déplaçait vers Pinghsingkouan. Vers le soir, le Q.G. de la division fut informé du plan d'attaque du haut commandement du Kuomintang: celui-ci s'apprêtait à entreprendre une attaque frontale et nous demandait d'attaquer au sud-est de Pinghsingkouan. Après avoir étudié la situation, le commandant de division Lin décida d'anéantir les troupes d'assaut ennemies entre Pinghsingkouan et Laoyémiao,

[1] Un li égale un demi-kilomètre. – N.D.T.

c'est-à-dire sur un terrain montagneux s'étendant sur une vingtaine de lis, et il nous ordonna de partir dès minuit, cette nuit même.

Nous avions d'abord pensé profiter d'un peu de temps pour faire un petit somme avant le départ car, le combat une fois engagé, nous aurions des jours et des nuits sans repos. Mais l'heure du combat se rapprochait de plus en plus. Cela me faisait perdre mon calme des batailles précédentes. Le camarade Yang Yong, ayant remarqué mon état de surexcitation, me dit:

— Un vieux combattant comme vous, s'exciter encore si facilement!

— Je ne sais pas pourquoi. Il me semble que vous n'êtes pas non plus le même que d'habitude!

— Cette bataille ne doit pas être livrée avec négligence; il faut qu'elle soit bien menée.

— Bien sûr! Le peuple entier nous regarde et attend les nouvelles de notre victoire.

Il était environ neuf heures du soir. Je n'arrivais pas à m'endormir. Je décidai donc d'aller trouver le commandant de division Lin pour lui demander s'il y avait du nouveau. Le Q.G. de la division était installé dans le même village que nous.

J'entrai dans la chambre du commandant de division. Il s'était déjà couché sur le *kang*[1] pour se reposer. La bougie continuait à brûler. Sur la tête du commandant, était appliqué l'appareil de réconfort de la résistance cérébrale. Souvent, assis devant la carte militaire, il réfléchissait pendant plusieurs heures, il réfléchissait aux moindres détails du combat, jusqu'à épuisement. Il me parut qu'il avait tout prévu. La carte restait suspendue au mur, les traits rouges et bleus avaient déjà

[1]Kang: lit de briques chauffé de l'intérieur très courant dans le Nord de la Chine. – N.D.T.

décidé du sort de l'ennemi. Entre le pas de Pinghsingkouan et le bourg de Tonghonan, s'étendait un terrain montagneux ou ondulé; le long de la vallée, c'était la grande route de Lingkieou à Pinghsingkouan. Notre 343e brigade se mettrait à l'affût sur les collines du côté sud de la route. Mon régiment serait posté aux environs de Paiyaitai. A notre gauche, ce serait le 685e régiment et, à droite, le 687e régiment. Tous se dirigeraient vers le côté nord de la route pour former un encerclement serré. Les troupes du Kuomintang lanceraient leur attaque frontale en partant de Pinghsingkouan. Notre commandant de division avait aussi pensé aux renforts que pourrait recevoir l'ennemi: notre 344e brigade se chargerait de les prendre en embuscade. Bref, l'ennemi, lancé sur Pinghsingkouan, serait cerné et battu de tous les côtés.

Mes pas lourds avaient sans doute réveillé le commandant de division Lin car il s'assit sur le *kang*, écouta ce que j'avais à lui demander puis, ayant réfléchi un instant:

— Agissez selon le plan, me dit-il simplement. S'il y a du nouveau, je vous avertirai.

Cette réponse toute simple me rendit le calme. Mais en même temps, je regrettais beaucoup d'avoir troublé le sommeil du commandant de division: il avait tant besoin de repos! Il voulait encore me retenir pour causer, mais je me retirai, très confus.

A minuit juste, nous repartîmes.

Pour ne pas révéler notre marche, nous suivions les chemins les plus difficiles, les sentiers peu courus des ravins. Le ciel était couvert de nuages noirs. Nos soldats craignaient que la pluie ne retardât leur marche: ceux de derrière pressaient sans cesse ceux qui se trouvaient devant. Les nuages devenaient de plus en plus épais, l'obscurité de plus en plus opaque. C'était vraiment inquiétant!

La pluie se mit à tomber, et de plus en plus fort. Vers deux ou trois heures du matin, il pleuvait à verse. Nos soldats, n'ayant rien apporté pour se protéger contre la pluie, et vêtus d'une simple veste de toile grise, étaient trempés jusqu'aux os et grelottaient. La terre semblait couverte d'une marmite de fer et l'obscurité devenait si dense qu'on osait à peine faire un pas en avant. La marche se ralentissait, ce qui doublait mon impatience. Quoiqu'il me fût impossible de voir l'angoisse de mes soldats, je pouvais tout de même entendre les cris de ceux qui trébuchaient ou qui tremblaient de froid: "Attends . . . attends un peu!" "Mon . . . mon vieux Tchang, où es-tu?" En ce moment, nos bonnes mamans pensaient peut-être à leurs fils absents. Si elles savaient qu'ils grelottaient sous cette pluie battante, elles pleureraient de douleur. En était-il autrement pour un chef de l'armée? Mais, pour que, dans les nuits de tempête, les mères pussent rester dans leurs chambres bien chaudes, il fallait que nous avancions! Quelqu'un me demanda dans l'obscurité:

— Commandant de régiment, il pleut bien fort, faut-il continuer la marche?

— Nous continuerons, même s'il pleut des poignards!

La pluie tombait avec un bruit sonore, fouettant nos visages. Chacun de nous, tenant un coin de la veste de celui qui le précédait, marchait péniblement. Nous espérions tous que les coups de tonnerre deviennent plus fréquents pour pouvoir accélérer le pas grâce aux brefs éclairs. En raison de l'obscurité, il m'était tout à fait impossible d'observer l'état d'esprit de mes hommes. Je fis venir un cadre administratif attaché à mon régiment et lui demandai:

— Que pense-t-on dans le régiment?

— Ils sont un peu impatients. Ils disent . . .

— Que disent-ils?

— On supportera n'importe quelle peine, pourvu qu'on arrive à se battre.

— Sinon, on se plaindrait de ses supérieurs, n'est-ce pas?

Il ne me répondit pas, mais je devinai qu'il souriait dans l'obscurité. En effet, les soldats du peuple sont ainsi faits: Pour défendre l'existence de la nation, ils ne reculeraient devant aucun danger et sont prêts à braver toutes les peines, tous les périls, et même la mort; ils voulaient se lancer dans des combats acharnés. Si leur désir ne se réalisait pas, ils se plaindraient de leurs supérieurs. Ce qu'ils craignaient en ce moment, c'était de ne pas arriver à se battre, d'avancer pour rien. Et ce temps inopportun tenait à nous embêter: il pleuvait, il pleuvait sans fin. Nous en étions agacés. J'aurais voulu tirer pour chasser ces nuages de malheur!

Notre marche était rendue plus difficile encore par la descente des eaux des torrents. Nous avancions le long d'un cours d'eau que nous devions traverser et retraverser. De sa rive, nous ne pouvions pas voir ces torrents tumultueux et impétueux qui descendaient des montagnes, mais nous en entendions de loin le rugissement qui couvrait le bruit de la tempête. L'eau nous montait jusqu'au ventre. Plusieurs soldats, trop pressés de traverser, furent emportés par le courant. Que faire? L'eau furieuse nous barrait la route. Nous arrêter? Il le fallait, semblait-il. Mais les soldats se pressaient les uns les autres en chuchotant:

— Vite, passe vite!

— Durant la Longue Marche, ni la steppe marécageuse, ni les cimes neigeuses n'ont pu empêcher notre marche. Que peut faire ce ruisselet!

Ce n'était pas une marche ordinaire qu'on pût avancer ou retarder à son gré. Nous devions profiter des avantages du terrain pour frapper durement les Japonais au moment où ils attaqueraient le pas de Pinghsingkouan. Et la terreur à la-

quelle étaient en proie les troupes du Kuomintang qui s'étaient retirées sans combat, nous faisait craindre que l'ennemi ne prît très vite le pas. Il ne nous était donc pas permis d'hésiter.

— Passez vite, n'ayez pas peur!

Les soldats, fusils et cartouches suspendus à leur cou, se tenant par la main, formaient une chaîne solide. D'autres, accrochés à la queue d'un cheval, entreprenaient la traversée. Il faisait déjà froid, au mois de septembre. L'eau était glaciale. Je sentis mon cheval frissonner lorsqu'il descendit dans le ruisseau. Mes hommes, vêtus d'une simple veste toute mouillée, luttaient silencieusement contre le torrent: ils le traversèrent plus de vingt fois! Le corps presque tout entier plongé dans l'eau, on ne pouvait s'empêcher de grelotter. Peu à peu, mon corps devint complètement engourdi!

Quand nous arrivâmes au but, la pluie avait cessé, il faisait déjà jour. C'est alors que je vis ce que mes hommes avaient souffert durant toute cette nuit de lutte contre le froid et la tempête: ils avaient tous les lèvres bleues ou grises; ceux qui avaient trop souvent trébuché ressemblaient alors à des hommes de boue dont on pouvait à peine distinguer le nez et les yeux. Bien dissimulé, mon régiment se reposa dans un ravin au sud de la grande route. Le ciel restait couvert de sombres nuages, le vent froid soufflait. Comme il était défendu d'allumer du feu, nos soldats étaient obligés de supporter le froid avec leur énergique patience, s'en remettant à leur sang bouillant de sécher leurs vêtements mouillés.

Dans la matinée du 25, les coups de canon du côté de Pinghsingkouan devinrent plus forts et plus fréquents. Je me rendis avec le camarade Yang Yong au poste de commandement du front pour m'y livrer à l'observation. Le poste était situé derrière un champ de blé en pente. En face, c'était la grande route et des collines s'élevaient des deux côtés. A l'aide de nos jumelles, nous vîmes au sommet de ces collines les feuilles

La VIII^e^ Armée de Route avançant vers la région du Chansi-Tchahar-Hopei

des arbres remuer insensiblement. Peut-être était-ce vraiment des arbres agités par le vent d'automne, ou nos soldats camouflés qui, couchés à plat ventre sur la terre humide ou accroupis contre les rochers glacés, grelottaient de froid. Des hommes? Des arbres? On ne pouvait distinguer, mais, ce qui était certain, c'est qu'il y avait là des centaines de cœurs tout près d'éclater: "Nous supporterons n'importe quelles peines, pourvu qu'on arrive à se battre!" Ils étaient là, à supporter la faim et le froid dans l'attente du combat. Je posai mes jumelles et dis au camarade Yang Yong:

— Ils se sont très bien cachés.

— La chasse est pénible, le gibier est malin, mais nous ne sommes pas sots non plus, répliqua-t-il avec humour.

Au pied de la montagne où étaient postés nos soldats, il y avait des champs de blé dont les épis dorés se balançaient sous le souffle du vent. Au-delà s'étendait la grande route jonchée de crottin et portant les traces de pas laissés par les troupes. Au nord de la route, s'élevait une montagne toute nue, à l'herbe rare, haute de trois à quatre cents mètres. A mi-pente de la montagne, était perché un petit temple appelé Laoyémiao. Du haut de la montagne, il serait possible de surveiller les deux extrémités de la route. Nous regrettions de n'avoir eu ni le temps, ni la possibilité d'y poster une partie de nos hommes. Il fallait attendre que le combat soit déclenché. Si l'ennemi parvenait là-haut le premier, ce serait un lourd handicap pour toute notre ligne de bataille.

Les fils téléphoniques pour entrer en contact avec mes bataillons furent tendus. Je demandai par téléphone si tout le monde était bien caché. On me donna partout une réponse affirmative. Je m'informai aussi du moral des soldats; on me répondit: "Il n'y en a pas de meilleur! Tout le monde a mis depuis longtemps baïonnette au canon!" Le commandant de la 5e compagnie s'appelait Tseng Hsien-cheng. Je ne me sou-

viens plus de son visage, mais sa résolution reste gravée dans ma mémoire. Après avoir fixé sa baïonnette à son fusil, il dit à ses soldats:

— Nous devons bien nous battre, même s'il faut faire le sacrifice de notre vie. J'ai pris personnellement cette décision et je crois bien que vous tous, camarades, devez avoir pris la même.

— Soyez-en sûr! répondirent tous les soldats. Quelle gloire de se sacrifier pour la patrie, quelle honte d'être esclave!

Un bruit de moteurs dans la vallée parvint à nos oreilles. Un long cortège de camions pleins de soldats sauvages et de munitions s'acheminait vers Pinghsingkouan. Nous les comptâmes à voix basse: "Un . . . deux . . . cinquante . . . soixante . . . cent." Derrière les camions, suivaient plus de deux cents chariots, et, entre ces derniers, se traînaient des canons de gros calibre tirés par des mulets et des chevaux. Les cavaliers fermaient la marche. Tout cela formait une file ininterrompue. Le roulement des moteurs et le fracas des sabots composaient un spectacle bruyant et imposant. Les soudards, en selle ou en auto, chaussés de bottines de cuir, coiffés de leurs casques d'acier, revêtus de manteaux de laine, les fusils en bandoulière, bavardaient entre eux avec insouciance. Beaucoup étaient en train de dévorer des cuisses de poulet ou quelque chose qui y ressemblait. D'autres fouettaient les porteurs courbés sous le fardeau.

A part de rares coups de canon du côté de Pinghsingkouan, tout était silencieux autour de nous. Nos soldats, les grenades dans la main, les yeux écarquillés, étaient remplis de fureur en voyant des brutes passer si fièrement devant eux.

Il y avait sur la grande route des trous pleins de boue. Des autos qui revenaient de Pinghsingkouan roulaient en sens inverse. Probablement à cause du mauvais état de la route, plusieurs dizaines de camions stoppèrent entre Hsingtchouang

et Laoyémiao, mais les troupes suivantes continuèrent à avancer: hommes, chevaux, camions se bousculaient. C'était le meilleur moment pour commencer l'attaque. Je demandai par téléphone les éclaireurs:

— Hé! l'ennemi est-il totalement entré dans notre encerclement?

— Il n'y a plus de troupes sur la route qui conduit à Lingtsieou, me répondit-on. Il s'agissait donc de l'arrière-garde de la division japonaise de Itagaki. Je posai le récepteur et envoyai un officier d'état-major prévenir le général.

Un moment après le départ de cet officier, je remarquai que l'ennemi tirait sur les collines qui bordaient la route des deux côtés. J'échangeai un regard d'étonnement avec mon adjoint, le camarade Yang Yong: "Que se passe-t-il? L'ennemi nous a-t-il découverts? Jusqu'ici, il s'est avancé sans se retourner. Il sonde maintenant le terrain en tirant . . . C'est donc que nous sommes découverts! Que faire?" Je me décidai à donner tout de suite l'ordre d'assaut, de peur de manquer l'occasion du combat et de laisser l'ennemi faire ses préparatifs. Je demandai une seconde fois aux éclaireurs:

— Il ne reste plus de troupes en arrière?

— Non! répondirent-ils.

En même temps, l'officier d'état-major que j'avais envoyé revint en courant. Il me rapportait, hors d'haleine et enthousiaste, l'ordre du général commandant de division. Avant qu'il eût fini de parler, je pris le téléphone et donnai l'ordre au bataillon dont la mission était de lancer l'assaut:

— Commencez l'attaque! Feu!

Le moment longtemps désiré par nos soldats était arrivé. Les collines, au sud de la route, s'ébranlaient, éclataient. Grenades, mitrailleuses, canons faisaient ensemble un vacarme formidable. Les Japonais qui se bousculaient sur la route, tombaient. Un camion revenu de Pinghsingkouan fut atteint.

Les autos se tamponnaient. . . Tandis que je concentrais toute mon attention à observer dans mes jumelles où en était le combat, l'officier qui était revenu de chez le général m'appela d'un ton pressant:

— Commandant! Commandant!

— Qu'y a-t-il?

— Le commandant de division vous appelle.

— C'est bien, j'y vais!

Si le général commandant de division m'appelait en ce moment, c'était qu'il avait d'importantes instructions à me donner. Le poste du général se trouvait sur une pente, à notre droite, à un li environ. Je traversai d'un trait le champ de blé. Le général, vêtu d'un manteau imperméable, observait le combat. Ayant crié: "Rapport!" et fait le salut militaire, je lui rapportai sommairement la situation de mon régiment. Il m'expliqua d'abord celle de toute la division, insista sur l'importance de la mission dont était chargé mon régiment, puis, montrant le champ de bataille, il me dit:

— Voyez, l'ennemi est tenace!

Indiquant du doigt la grande route sur laquelle l'ennemi s'efforçait de tenir des positions favorables et de résister derrière les camions, il poursuivit:

— Nous avons cerné toute une brigade de quatre mille hommes. Il nous est difficile de dévorer le tout. Nous devons donc le couper en morceaux. Tâchez de couper la route, de tronçonner l'ennemi en plusieurs parties. Envoyez en même temps un bataillon prendre le temple Laoyémiao. De cette hauteur, nous pourrons anéantir l'ennemi dans le ravin.

— Voyez, dis-je au commandant en montrant le ravin, des bandits rampent vers le temple!

— Ce n'est pas dans leur intention de prendre la crête. Ils agissent ainsi parce que nous les poussons trop. Votre action doit être prompte, la lenteur gâterait l'affaire.

Le commandant, après avoir expliqué clairement la mission qu'il m'avait confiée, me demanda en me dévisageant:

— Est-ce compris?

— Compris!

— Allez-y! conclut-il avec force en faisant un mouvement de la main. Frappez fort, frappez sans merci!

Je courus à mon poste de commandement. La fusillade et les coups de canon couvraient toute la vallée, sur une longueur de plus de dix lis. Le 685e régiment, qui était à notre gauche, commença aussi l'assaut. Pour renforcer la direction des compagnies et pour assurer l'issue du combat, mon adjoint, le camarade Yang Yong, et les autres officiers, se rendirent dans les compagnies. Je restai seul dans le poste, pour assurer la direction générale. Après leur départ, j'ordonnai tout de suite au 3e bataillon de se lancer vers le temple Laoyémiao.

En un clin d'œil, de formidables cris de guerre ébranlèrent la vallée. Nos soldats fondirent avec impétuosité sur la grande route. Les Japonais se débandèrent au milieu des hennissements des chevaux. Pourtant, ils étaient assez forts et leur tir était très précis. En dépit des blessés et des morts, ils profitaient des camions et des replis de la vallée, au bord de la route, pour résister avec ténacité. Leurs mitrailleuses crépitaient sans relâche. Les coups semblaient éclater dans mon cœur. Je me sentais suffoquer d'impatience. Dans mes jumelles, je voyais distinctement les blés s'abattre, rang après rang, et, quoique notre feu ne fût pas capable de dominer celui de l'ennemi, nos soldats s'élancer et tomber l'un après l'autre. Les cris de guerre se succédaient sans interruption. Nos combattants passaient par dessus les cadavres de ceux qui les avaient précédés. Pas un cadre ne se plaignait au téléphone, mais je voyais bien que l'ennemi était d'une féroce ténacité devant laquelle les troupes du Kuomintang auraient naturellement perdu tout courage. Le nombre des morts et des blessés augmentait et nous n'avions

pas encore atteint la grande route. Cependant, une partie des troupes ennemies était déjà arrivée au milieu de la montagne et avait pris le temple. La situation semblait nous être défavorable.

Quelle douleur pour un chef d'armée de voir ses soldats tomber l'un après l'autre! Mais je sentais que tout le peuple avait ses regards fixés sur nous. "Quelle gloire de se sacrifier pour la Patrie et quelle honte d'être esclave!" Le serment solennel des soldats résonnait encore dans mes oreilles. Oui, pour défendre l'existence de la nation, nous devions y mettre le prix. Je lançai donc cet ordre, le cœur serré:

— Commandant du 3^{e} bataillon, n'ayez pas peur de perdre des hommes. Lancez toutes vos forces dans la bataille! Si vous arrivez à la grande route, tout ira bien!

— Bien! J'accomplirai cette mission.

— Quelle garantie m'en donnez-vous?

— Je ne vous reverrai pas de ma vie si cette mission n'est pas accomplie.

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Je veux que vous preniez le temple.

J'avertis immédiatement les compagnies de flanc qu'elles devaient renforcer l'attaque et attirer le feu ennemi pour faciliter l'action des compagnies de front.

La vallée était plongée dans la fumée. La fusillade nous faisait éclater les tympans. Nos soldats s'élançaient dans la fumée, couraient, rampaient, roulaient. Leur sang et leurs corps couvraient le champ de blé fauché par les mitrailleuses; après avoir ouvert ainsi un chemin, ils parvinrent enfin à la grande route. Dès lors, commença une lutte au corps à corps. Sur la route, les crosses des fusils dansaient, les sabres scintillaient, ainsi que les baïonnettes, toutes rouges. Les cris de guerre, la fusillade et l'explosion des obus se confondaient en un vacarme infernal.

La lutte dura à peine une demi-heure. L'ennemi fut forcé de se réfugier sous les camions. Loin de penser à brûler ces derniers pour chasser l'ennemi de son refuge, nos soldats traitaient ces brutes comme ils avaient l'habitude de le faire avec leurs adversaires au cours de la guerre civile, croyant que ceux-là aussi, sévèrement battus, rendraient leurs armes. Ils crièrent aux ennemis cachés sous les camions:

— Rendez vos armes et vous aurez la vie sauve!

Mais ces bandits n'étaient pas Chinois et ne comprenaient pas ce qu'on leur disait. Et puis, ils étaient des brutes formées par l'esprit de samouraï. Ce qu'ils avaient dans la tête, c'était l'idée d'assujettir la Chine. Ils ne savaient que tuer les Chinois, boire leur sang et dévorer leur chair.

Un grand nombre de nos soldats, par manque d'expérience — ils n'avaient jamais fait la guerre aux Japonais — furent blessés ou tués par les ennemis agonisants. C'est ainsi qu'un téléphoniste d'un bataillon, tout en examinant les fils téléphoniques, aperçut un Japonais à demi-mort, gisant près d'un camion. Il s'approcha de lui et lui dit:

— Rendez vos armes, mon ami, vous aurez la vie sauve et vous serez bien traité!

Avant qu'il eût fini de parler, l'autre, d'un coup de baïonnette, lui perça la poitrine. Il y en a qui voulurent porter sur le dos les bandits gravement blessés, mais ceux-ci leur mordirent et leur arrachèrent l'oreille. D'autres, tout en pansant les blessures des ennemis gémissants, furent blessés ou tués par ces derniers.

En raison de la sauvagerie et de la ténacité de l'ennemi, la lutte était acharnée du début jusqu'à la fin. Des blessés se battaient encore entre eux jusqu'à la mort.

Le 3^{e} bataillon avait eu beaucoup de blessés et de morts. On me rapporta qu'en s'immisçant entre les camions et la cavalerie de l'ennemi, sa 9^{e} compagnie avait perdu à peu près

tous ses cadres, et il ne lui restait plus qu'une dizaine d'hommes. Je demandai alors au commandant de ce bataillon:

— Comment va votre bataillon? Peut-il encore se battre?

— Nous le pouvons. Nous n'avons pas beaucoup de pertes. Nous accomplirons notre mission!

Dans les rapports, pas un gradé ne parla des pertes. Ils avaient peur de perdre la confiance de leurs supérieurs, que ceux-ci leur refusent des missions importantes et difficiles.

Le combat se poursuivait avec acharnement. L'ennemi ne connaissait pas les particularités d'une bataille en terrain montagneux, comme l'avait bien prévu notre commandant en chef. A part un petit nombre de ces brutes qui étaient allés occuper le temple, tous les autres restaient sur la grande route, exposés à nos coups. Dès que nous eûmes traversé la grande route, nous nous dirigeâmes directement sur le temple. Nos soldats montaient en rampant, mais la pente était abrupte et l'ennemi tirait sur eux des deux côtés. Sans cesse, des blessés roulaient en bas. Le commandant du 3^{e} bataillon fut atteint à son tour mais, grâce à l'aide du 2^{e} bataillon, la hauteur de Laoyémiao fut occupée.

Le temple une fois pris, de cette hauteur nous fîmes feu sur les Japonais qui se trouvaient dans la vallée et ne savaient plus où s'abriter. Ils pouvaient enfin apprécier ce qu'il y avait de redoutable dans une bataille en terrain montagneux. Leurs officiers, quand ils eurent compris leur maladresse agitèrent leurs sabres pour les pousser à reprendre cette montagne toute nue. Dès lors, leurs canons à gros calibre et leur cavalerie rapide devinrent inutiles. Ces fantassins chaussés de lourdes bottes montaient en désordre tandis que nous les attendions, l'œil fixé sur la ligne de mire. Dès qu'ils furent assez près, à bout de souffle, je commandai: "Feu!" A peine arrivées, ces brutes roulèrent dans la vallée.

La grande victoire de Pinghsingkounn

Peinture à l'huile de Tseng Se-ming

L'ennemi reforma bientôt ses rangs et tenta une nouvelle ascension. Le poste de commandement de mon régiment était déjà transféré sur la pente de la montagne, au nord de la route. Les troupes ennemies que j'avais sous les yeux, comptaient au moins cinq ou six cents hommes. Leurs avions volaient sans cesse autour de la crête. Le camarade Yang Yong fut blessé lui aussi. La situation était grave. Si les compagnies du flanc gauche ne parvenaient pas à nous rejoindre, nous devrions de nouveau lutter corps à corps avec ces brutes. Un officier, un peu troublé, ne put s'empêcher de crier:

— Commandant, un avion!

— Restez calme! L'ennemi est tout près de nous. Il n'osera pas nous bombarder.

Les troupes adverses devenaient de plus en plus nombreuses. Elles poursuivaient l'ascension de toutes leurs forces.

"Que faire? pensai-je. Le combat continuera jusqu'au dernier homme!"

L'ennemi, malgré sa ténacité, ne pouvait échapper au plan minutieusement conçu par notre commandant en chef, le général Lin. Je croyais fermement que les compagnies du flanc gauche allaient nous rejoindre. Je dis donc à mes soldats de tenir jusqu'au bout, jusqu'au dernier fusil, jusqu'à la dernière cartouche.

Nous tînmes ferme jusqu'à une heure de l'après-midi. Le 687e régiment réussit enfin à monter jusqu'à nous. Ayant remarqué le désordre qui régnait à l'arrière des troupes ennemies, je savais que l'heure était venue de les anéantir. L'ordre de contre-attaquer fut donné. Attaqué par nous des deux côtés, l'ennemi, qui se tenait entre Hsingtchouang et Laoyémiao, fut complètement anéanti dans le ravin.

Dès lors, nous contrôlions toute la vallée. Suivant les instructions du général Lin, je lançai aussitôt une partie de mes troupes dans la direction de Tongpaotche.

Il y avait là deux ou trois mille soldats ennemis que les troupes du Kuomintang avaient été chargées d'attaquer de front. L'ennemi avait occupé la hauteur de Tongpaotche qui était à présent cerné de tous côtés par le 685e régiment et mes troupes. De cet endroit, on pouvait, sans qu'il fût besoin de jumelles, apercevoir la Grande Muraille et le pas de Pinghsingkouan qui, face au sud, s'élevait majestueusement au milieu des montagnes. On n'y entendait que de rares coups de canon, mais on pouvait voir assez distinctement la position des troupes du Kuomintang. Ce qui excitait notre indignation, c'était que, contrairement au plan prévu, ces dernières ne lançaient aucune attaque pour appuyer notre action. Nous avions subi de grosses pertes. Le chef de la 5e compagnie Tseng Hsien-cheng avait été tué et l'instructeur blessé. De toute la compagnie, il ne restait qu'une trentaine d'hommes, qui ne pouvaient former un peloton ni même une escouade. Pour détruire le plus d'ennemis possible, tout en réorganisant nos troupes, nous poursuivîmes le combat: il dura toute la nuit. Depuis le matin, nos soldats n'avaient pu boire une seule goutte d'eau. Leurs blessures une fois pansées, ils revenaient à leur poste de combat. L'ennemi, complètement harassé, fit un suprême effort pour battre en retraite. Mais les troupes du Kuomintang qui étaient devant elles les regardaient en spectateurs, sans bouger.

Toute la journée, les avions ennemis ne cessèrent de bombarder notre ligne. Les troupes ennemies mettaient de plus en plus d'acharnement à percer notre encerclement. Dans l'après-midi, elles reçurent de nouveaux renforts. Nous eûmes alors l'ordre de brûler les camions qui restaient sur la grande route et de nous retirer au sud de celle-ci.

Sous nos yeux, la vallée longue de plus de dix lis était jonchée de cadavres de l'"armée impériale". Des cadavres de chevaux, de lourds chariots et des camions obstruaient la grande route, blanche, maculée de sang, où s'entassaient les corps sanglants de deux à trois mille de ces brutes; leur 21e brigade avait subi une défaite irréparable. C'était la première fois que les envahisseurs japonais faisaient connaissance avec la force du peuple chinois. Ayant appris la nouvelle de notre victoire, nos compatriotes qui étaient dans le voisinage vinrent, pleins d'enthousiasme, prendre part au combat. Des milliers de paysans nous aidèrent à évacuer nos blessés, à ramasser le butin de guerre que l'on n'avait cessé de transporter durant deux jours.

Sur la grande route longue de plusieurs lis s'élevait une colonne de fumée: les camions qui brûlaient. A l'est, la fusillade résonnait encore: nos troupes sœurs contenaient les renforts de l'ennemi. En traversant la grande route, nos soldats, dont l'indignation ne s'était pas encore apaisée, grommelaient:

— Maudite soit l'armée du Kuomintang! Elle ne se décide pas encore à attaquer!

— A quoi bon en parler? L' "armée impériale" lui a enlevé tout courage!

En marchant sur les débris de fusils et de "drapeaux du soleil", à la vue des monceaux de cadavres de l'armée japonaise, cette idée nous vint tout naturellement à l'esprit: la voilà, l'invincible "armée impériale"!

LI TCHONG-TAI, colonel

L'attaque nocturne de l'aérodrome de Yangmingpao

Au cours de l'automne 1937, notre 129e division était venue du Chensi au Chansi. Peu de temps après, nous avions entendu le récit de la grande bataille de Pinghsingkouan, qui nous fit sauter de joie. Comme nous enviions les succès de la 115e division! Depuis longtemps, nous attendions avec impatience un combat qui satisferait nos désirs, mais nous avancions sans cesse dans la direction du nord, sans avoir jamais eu l'occasion de nous battre. "Quand ferions-nous tonner nos canons?" Cela faisait déjà plus de dix fois que nous avions posé une telle question, mais qui pouvait nous répondre?

Quand nos troupes eurent dépassé la ville de Taiyuan, un triste spectacle se présenta devant nous: la bise d'au delà du Pas avait déjà envahi le plateau du Chansi du Nord; le paysage avait déjà un air hivernal, l'eau du fleuve Houtouo était déjà glacée. On voyait partout des gens fuyant devant l'invasion ennemie. Dans cette vaste région, à des milliers de lis à la ronde, on n'entendait nulle part un cri de joie: on eût dit qu'on vivait sous un autre ciel. Partout on sentait une atmosphère tendue et inquiète: à tout moment, le feu de la guerre pouvait brûler à côté de vous.

Nous nous approchions de plus en plus de la ligne ennemie. Sur la route, nous rencontrions sans cesse des troupes kuomintaniennes en déroute. Elles avaient abandonné sans résistance

le Chansi du Nord. C'était vraiment trop révoltant! Chaque coup de canon aiguisait notre douleur. Cependant, tous nos camarades avaient pris cette fière résolution: par leur propre sang, soulager les souffrances du peuple du Chansi du Nord! Aussi étaient-ils bien contents de monter au front contre les envahisseurs japonais et de livrer contre eux leur premier combat. A la tombée du jour, notre 3e bataillon du 769e régiment s'arrêta dans une petite bourgade au sud-est du district de Taihsien et y passa la nuit. A l'ouest de la bourgade, de l'autre côté du fleuve Houtouo, c'était l'aérodrome ennemi de Yangmingpao.

Le lendemain, au point du jour, l'ordre de rassemblement fut subitement donné par le poste de commandement du bataillon à tous les cadres au-dessus du chef d'escouade. Le lieu de rassemblement avait été fixé au pied d'une pente déserte, non loin de la bourgade. Nous nous y rendîmes; on disait que le commandant du bataillon, le camarade Tchao Tsong-teh, allait nous parler. Tous les camarades, comprenant que l'heure du combat approchait, se regardaient les uns les autres avec un sourire significatif. Ceux qui étaient de nature plus exubérante ne pouvaient s'empêcher d'ajouter quelques mots. Toute la place était pleine de vie, d'enthousiasme, et aussi de haine contre l'ennemi.

Notre commandant était un homme maigre, de taille moyenne et d'un caractère peu expansif. Mais maintenant, debout devant nous, il était plein d'entrain et, sous le vent glacial, il nous dévisageait de ses yeux ardents. Nous écoutions attentivement toutes ses paroles. Sa figure, un peu pâle par suite du surmenage, semblait changée. Il voulait maîtriser son émotion mais après quelques paroles, il était si excité que ses bras commencèrent à s'agiter:

—. . . Vous avez tous entendu la canonnade. Les Japonais attaquent maintenant la ville de Taiyuan. Les troupes du

Kuomintang se sont enfuies sans tirer un seul coup, laissant le peuple sans foyer. . .

Quand il déclara que nous étions venus ici avec la mission de détruire l'aérodrome ennemi, sa main droite se leva brusquement puis s'abattit avec force. . .

L'aérodrome de Yangmingpao était celui qui était le plus près de nous. Tous les jours, des avions ennemis en partaient pour aller bombarder nos arrières. Toutes les fois que nous entendions les bruits sourds de ces explosions lointaines, nous pensions douloureusement aux innombrables innocents qui étaient tués. Les troupes du Kuomintang étaient décidées à abandonner la ville de Taiyuan, mais nous, nous voulions la garder par tous les moyens possibles. Et maintenant, nos supérieurs confiaient à notre 3e bataillon la glorieuse mission de couper dès aujourd'hui cette griffe sanglante de l'ennemi. Nos cœurs bondissaient de joie. Cette nouvelle fut comme une étincelle qui alluma le feu de notre rage et nous donna le désir de battre immédiatement l'ennemi sans attendre une minute de plus! Dès que la nuit fut tombée, le chef de bataillon nous emmena, nous, les officiels, avec les chefs des sections de mitrailleuses, pour observer le terrain.

Nous fûmes de retour après minuit. Nous connaissions alors déjà la tâche exacte de notre compagnie: le lendemain, dans la nuit, nous devions avancer jusqu'aux environs de l'aérodrome à l'insu de l'ennemi et, sur le signal du commandant, nous lancer sur l'aérodrome pour détruire tous les avions.

A mon retour à la section, je trouvai les autres camarades déjà profondément endormis. Je m'étendis aussi sur la paillasse. Mais, je ne savais pourquoi, le sommeil tardait à venir, toutes sortes de pensées envahissaient ma tête. Je songeais d'abord au combat du lendemain, je me réjouissais du succès de notre reconnaissance; l'ennemi ne pourrait pas nous échapper. Mais détruire des avions, combattre les Japonais, c'était

la première fois de ma vie que cela m'arrivait, je ne savais pas ce qui pouvait se produire. Et puis, comment mener le combat? Si nous ne réussissions pas, si nous n'arrivions pas à remporter la victoire comme la 115e division, l'ennemi deviendrait plus insolent! Et que dirions-nous aux braves gens qui nous avaient souhaité bon succès tout le long du chemin? Au bord de la route, les bons vieillards, les bonnes grands-mères nous avaient apporté à manger toutes sortes de choses, fruits de leur labeur, ils auraient voulu nous donner leur cœur même! Ils nous avaient toujours recommandé de frapper sans merci les bandits japonais. Ces braves visages, ces recommandations répétées, comment pourrais-je les oublier?. . .

Je me réveillai après un court sommeil. Il faisait déjà jour. Les rayons du soleil illuminaient la chambre à travers les fenêtres. Les combattants étaient déjà occupés à faire leur toilette et leur lit. Le chef de la 5e escouade, Lieou Teh-fou, me regardant de ses petits yeux noirs, s'approcha et me demanda à voix basse:

— Chef de section, où êtes-vous allé cette nuit?

— Hum! fis-je en lui lançant un regard. Je connaissais son intention, je voulais le laisser patienter un peu. Mais, sans attendre ma réponse, il continua à me questionner:

— Comment, chef de section! Vous avez observé la position? Est-ce que ça va?. . . Ses questions se succédèrent comme des coups de mitrailleuse. Il me demanda aussi une mission de combat pour son escouade.

Devant ce visage souriant, ce gaillard d'acier, je pensais: "Voilà un chic type, toujours le même allant!"

Je lui racontai alors ce qui s'était passé la nuit à propos de la reconnaissance du terrain. Il en était si content qu'il me dit en se tapant vigoureusement sur la cuisse:

— Chef! Je vais dire à mes hommes de bien nettoyer leurs armes et de préparer un bon repas pour l'ennemi!

Sans attendre ma réponse, il s'en alla en lançant encore cette boutade:

— Cette fois, on tient l'ennemi! .

Quelle ardeur! il était comme "un veau nouveau-né qui ne craint pas le tigre", il ne pensait guère aux difficultés du combat. J'étais très satisfait. Je le regardai partir en lui adressant un signe de tête approbateur sans pourtant prononcer un seul mot.

Un instant plus tard, tous les combattants semblaient être au courant de la nouvelle. Tous avaient un air de joie contenue: ils échangeaient entre eux des regards de satisfaction, mais personne ne soufflait mot, chacun s'occupait de ses affaires.

Vers le soir, le chef de la compagnie procéda à la mobilisation de combat parmi les combattants assemblés. A peine eut-il fini de parler que le petit Lieou Teh-fou se leva tout à coup et, fixant le chef des yeux:

— Chef, dit-il d'une voix ardente en retroussant la manche de sa veste. Au nom de la 5e escouade, je demande la mission la plus difficile! A ces mots, tous les combattants de l'escouade se levèrent ensemble et, d'une seule voix, ils l'approuvèrent devant le chef de la compagnie. Tous les regards se fixèrent sur ce dernier, sur le chef et les combattants de la 5e escouade. Mon cœur battait très fort. En voyant ces héroïques camarades, ces petits tigres qui ne reculaient pas devant le sacrifice, je sentais mes yeux mouillés de larmes.

La nuit tombait peu à peu. D'habitude, avant le combat, on avait toujours l'esprit tendu. Mais aujourd'hui, il y avait quelque chose de particulier: cette lutte paraissait si extraordinaire que chacun semblait avoir un poids sur le cœur. De temps à autre, je sortais pour voir si l'ordre du départ arrivait, ou bien je regardais dans la direction de l'aérodrome. Je craignais que la situation ne changeât et qu'on ne perdît l'occasion du combat. J'aurais bien voulu partir tout de suite!

Aucune nouvelle n'arriva, j'étais en proie à la plus vive impatience. Je me rendis furtivement dans la chambrée, je voulais me rendre compte de l'état d'esprit de mes combattants. Ils faisaient tous, en silence, leurs préparatifs de combat, qui nettoyant son fusil, qui aiguisant sa baïonnette, qui tressant des souliers de paille. . . A côté d'eux, de larges serpes luisaient. Ils avaient tous l'air préoccupé. J'étais très heureux, mais j'avais peur qu'ils ne perdent patience. Ils semblèrent avoir deviné mon intention. Ils m'appelèrent à haute voix, me posèrent mille questions. Quelques-uns me montrèrent leurs baïonnettes:

— Chef, voyez ma baïonnette. Est-elle brillante?

— Très brillante!

— Est-elle bien aiguisée?

— Bien aiguisée!

Je répondais à chacun en souriant. A ce moment, le chef de la 5e escouade s'approcha de moi:

— Chef, on va se battre, n'est-ce pas? me demanda-t-il d'un air soucieux.

Il avait la même préoccupation que moi. Tous les combattants devaient avoir le même sentiment.

— Pourquoi sommes-nous venus ici? lui répondis-je en haussant exprès la voix. Qui dit qu'on ne se battra pas?

Le chef d'escouade sourit. Toute la chambrée entra en effervescence.

Enfin, ce fut le départ; après avoir dévalé une pente, nous nous dirigeâmes vers le nord-ouest en suivant un sentier étroit et pierreux. Nous nous arrêtâmes à deux ou trois lis de la bourgade, dans un terrain marécageux. Le commandant du bataillon, le camarade Tchao Tsong-teh, allait parler à tous les combattants avant le combat.

Il faisait noir comme dans un four. Les herbes bruissaient sous le vent froid et humide. Le cœur ardent, malgré l'air

glacial, nous écoutions en silence. Les troupes s'étaient formées en un carré régulier au milieu duquel le commandant se tenait debout. Je distinguais confusément sa mince silhouette qui se balançait. Il parlait à voix basse, mais il était si ému qu'il ne cessait d'agiter ses bras ou de retrousser ses manches:

— Camarades, dit-il. . . La 115^e^ division a remporté une éclatante victoire à Pinghsingkouan. Et nous, nous ne pourrions pas détruire ces quelques avions? . . . Nous allons montrer notre force à l'ennemi. Nous devons défendre la Chine du Nord, défendre la Patrie!

Ses paroles, fermes et énergiques, avaient une force singulière qui nous stimulait. Dès que le commandant eut fini de parler, les combattants se mirent à discuter entre eux à voix basse:

— Maintenant, c'est sûr! dit l'un.

— Cette fois-ci, on l'aura, le combat! fit un autre. . . La pierre lancée touchait enfin le sol; c'était comme si l'on avait découvert un trésor! Le moment tant attendu était arrivé. Quelle explosion de joie ç'aurait été si la discipline ne l'avait défendu!

Nous nous remîmes en route. Le ciel était bas et le brouillard commençait à s'étaler. Ayant fait quelque dix lis, nous nous arrêtâmes au bord du fleuve Houtouo dont les ondes légères, comme une large ceinture noire, nous barraient la route. Nous fîmes tout de suite des préparatifs pour la traversée. Comme nous avions un peu chaud après cette marche au pas accéléré, nous enlevâmes rapidement nos pantalons ouatés et relevâmes nos vestes ouatées jusqu'à la poitrine, puis nous descendîmes sur la rive frotter nos jambes avec de l'eau froide. Ensuite, tous les hommes de la section se précipitèrent l'un après l'autre dans le courant glacial: portant toutes nos affaires sur la tête, main dans la main, ou chacun tenant la ceinture de celui qui le précédait, nous avançâmes à la queue leu leu, affrontant le vent de la rivière. Les premiers pas furent très

pénibles parce que la vase était profonde près de la rive. Arrivés au milieu du fleuve, nous marchâmes sur des cailloux qui nous faisaient mal aux pieds. Mais le feu de notre colère et le désir d'anéantir l'ennemi nous encourageaient. Les dents serrées, nous traversâmes d'un trait le fleuve, large de plus de cent mètres, et nous montâmes sur l'autre rive.

A peine étions-nous sortis de l'eau que le vent, qui soufflait de plus en plus fort, nous frappa comme la lame d'un couteau. Tout mon corps semblait glacé et endolori. Je ne pouvais m'empêcher de grelotter. Mes dents claquaient comme des coups de mitrailleuse. Mes pieds étaient si engourdis qu'ils ne m'obéissaient plus. Tout bas, je dis à mes compagnons:

— Vite, vite! Il ne faut pas nous arrêter. Déchargés de leurs fardeaux, ils essuyèrent avec des herbes ou du sable leurs jambes couvertes de boue. Puis, ayant remis nos bandes molletières, nous poursuivîmes notre marche.

Minuit avait sonné. L'obscurité devenait plus épaisse, le brouillard plus dense. Non loin du fleuve, il y avait une grande route sur laquelle nous avancions en groupes séparés. Quand nous arrivâmes devant l'aérodrome, le chef de la compagnie m'expliqua à voix basse qu'il faudrait agir d'après le plan prévu. A la tête de tous les hommes de ma section, j'avançai alors en tâtonnant: après avoir traversé un fossé, nous nous arrêtâmes tout près des lignes de fils barbelés et nous occupâmes les points stratégiques du terrain. Nous nous trouvions maintenant nez à nez avec l'ennemi. Nous avions devant nous des brutes couvertes de sang. J'étais en proie à une haine profonde et à une impatience encore plus vive que d'habitude. Le chef de la 5^e^ escouade était à mon côté. Avec sa nature fougueuse, il lui était encore plus difficile de se contenir. Tout bas, il me pressa de questions:

— Chef de section, ce sont des avions?

— Restez calme! lui répondis-je, voulant contenir un peu son impétuosité, mais j'étais moi-même incapable de rester tranquille.

Un certain nombre de camarades étaient déjà entrés sur l'aérodrome. Sans doute furent-ils découverts par l'ennemi car un coup de feu fut tiré. Aussitôt, sur notre droite, trois fusées s'élevèrent dans le ciel: c'était le signal de l'assaut donné par notre commandant de bataillon. En même temps, on l'entendit crier:

— En avant, camarades! . . .

En un clin d'œil, toutes nos armes, mitrailleuses, fusils, mitraillettes, tirèrent en rafales sur l'aérodrome. D'un bond, je m'élançai vers les barbelés avec tous les hommes de ma section. Au milieu de l'explosion des grenades, à coups secs, nos serpes coupèrent net les fils de fer au ras des pieux. Coupant, frappant, rampant, tous les combattants traversèrent les fils barbelés et foncèrent vers le centre de l'aérodrome.

Avant d'y arriver, je vis plusieurs avions déjà en feu. Mes hommes se ruèrent vers les avions comme un essaim, sans attendre mon ordre. Mais quelques-uns d'entre eux n'avaient jamais vu un avion de près. Arrivés devant les appareils, ils les frappèrent de la main et demandèrent à haute voix:

— Est-ce là les avions, est-ce là les avions?

C'était trop ridicule. J'aurais voulu me fâcher. Je leur criai de toutes mes forces:

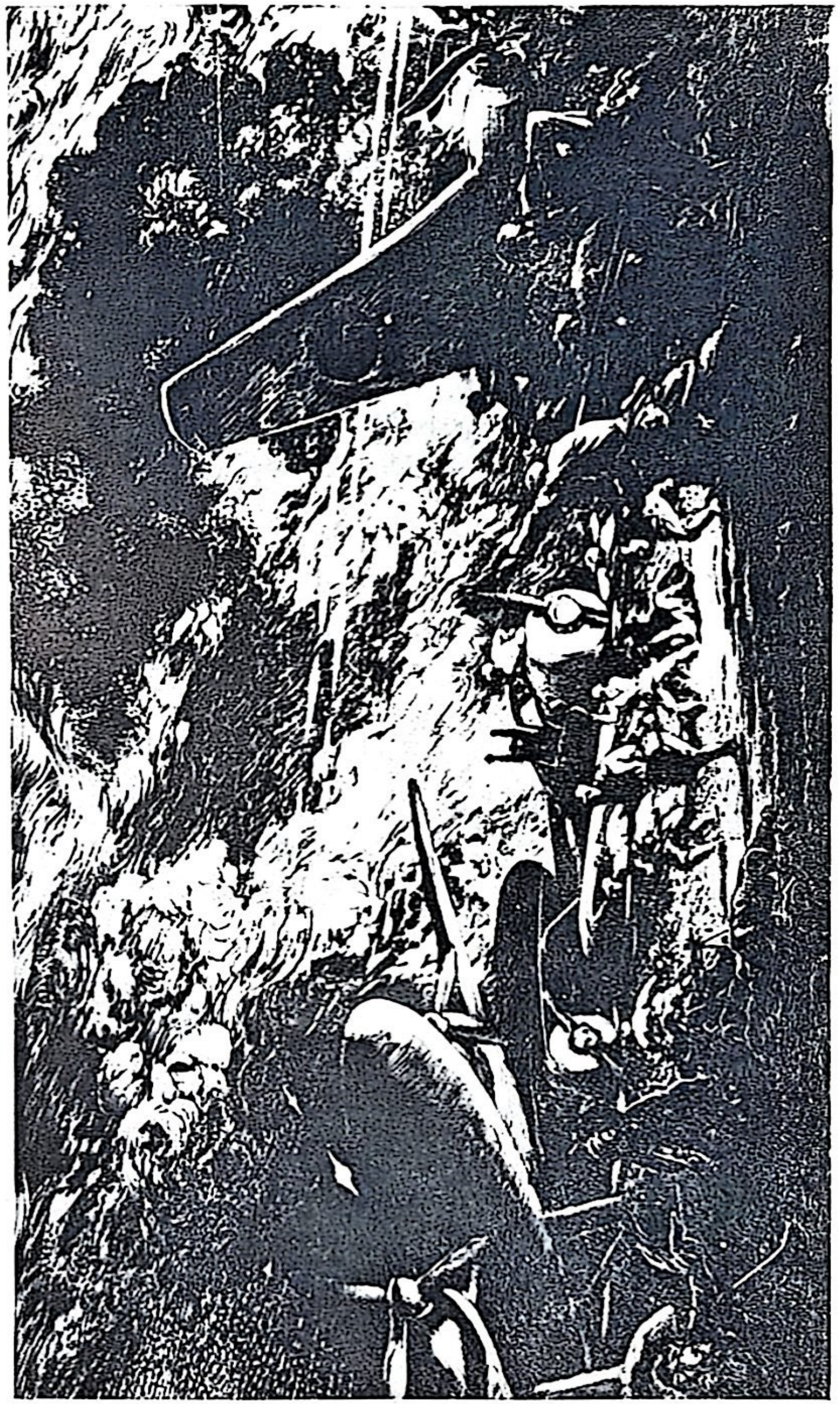
— Vite, tapez dessus, oui, ce sont les avions!

C'est alors que j'entendis de nouveau la voix du commandant:

— En avant! . . . Ne laissons pas l'ennemi s'échapper! . . . Tirez sur les avions.

Sa voix était déjà un peu enrouée.

J'aurais bien voulu liquider d'un coup ces infernales machines! Je m'écriai à mon tour:



Destruction de l'aérodrome de Yangmingpao

Gravure sur bois de Souen Tchang-fei

— A l'assaut, camarades! Et, le fusil-mitrailleur dans la main, je m'élançai avec tous mes hommes. Ta, ta, ta. . . je tirai une rafale de balles et j'avançai de nouveau. Les combattants tiraient sans interruption en poussant des cris. . .

L'aérodrome était illuminé par les lueurs du feu. Toute la place était plongée dans le brouillard. Des colonnes de fumée rutilantes s'élevaient. Le ciel et la terre étaient mêlés dans une confusion sans nom. Nous nous enfonçâmes dans les tourbillons de fumée et de poussière; il s'agissait de tirer quelque temps, puis de pousser en avant. J'arrivai devant un avion. J'assénai un coup de mon fusil sur le pare-brise qui vola en éclats. Je lançai une grenade incendiaire dans la cabine. Un coup de tonnerre, des flammes jaillirent et montèrent dans le ciel. . . Le chef de la 5e escouade et ses hommes lancèrent à leur tour des grenades incendiaires et offensives qui explosèrent autour des avions. D'autres, brandissant leurs sabres avec fureur, frappèrent de toutes leurs forces les pneus des avions.

J'aperçus devant nous d'autres avions à la lueur du feu. Nous les attaquâmes à travers la fournaise. Nous continuions ainsi à avancer et à incendier. L'ennemi tirait alors sur nous avec rage. Les balles et les obus, partis du pied d'une montagne située à l'ouest, volaient comme une pluie de plomb et sifflaient au-dessus de nos têtes. Nous ripostâmes dans la direction où la fusillade semblait la plus forte. Ce n'était partout que crépitements et explosions. De fait, l'ennemi était déjà tout près de nous. Dans son élan, l'instructeur de la 11e compagnie s'était enfoncé au milieu des soldats ennemis qu'il avait pris pour les nôtres. En allumant sa torche électrique, il vit des uniformes jaunes tout autour de lui. Stupéfait, il se retira en déchargeant une rafale de balles et en criant. Nos clairons sonnaient l'assaut de toutes parts. Le vacarme était à son comble sur l'aérodrome. L'ennemi, tout étourdi, ne sachant où en était la situation, n'osait faire aucun mouvement;

comme des chiens enragés, ses soldats se tenaient accroupis derrière le nid de mitrailleuses, tirant au hasard en poussant des hurlements.

Dans l'aérodrome, la fournaise gagnait du terrain partout, le feu devenait de plus en plus ardent. En courant au milieu de ces flammes, nos corps semblaient brûler. L'âcre odeur du pétrole nous prenait à la gorge. Le vent attisait le feu qui ronflait avec violence. Des tourbillons de fumée montaient dans le ciel et se mêlaient au brouillard. La bataille battait son plein. . .

L'aube était proche. Nos clairons changèrent soudain de ton. Le poste de commandement donna le signal de la retraite. Nous avions atteint notre but. Il était temps de battre en retraite suivant notre plan. En ce moment, la 5^{e} escouade et celle des mitrailleuses se trouvaient près de moi; les 4^{e} et 6^{e} escouades s'étaient éloignées de nous. Je pris la tête des deux escouades qui se retirèrent, l'une couvrant l'autre. Les deux autres escouades nous rejoignirent bientôt sur la grand'route. Toute la section à présent réunie gagna rapidement le lieu de rassemblement.

Inutile de décrire la joie de nos combattants sur le chemin du retour. Quelle consolation pour nous! Nous avions bien rempli la mission que nous avait confiée le peuple!

L'aurore commença à poindre. Nous voyions au loin l'aérodrome encore plongé dans une mer de feu; des tourbillons grisâtres de fumée et de poussière semblaient cristallisés dans le ciel. De l'autre côté de l'aérodrome, des projecteurs ennemis continuaient à fouiller l'horizon. Des soldats japonais qui étaient arrivés à la limite du terrain restaient là et continuaient à faire feu à l'aveuglette.

Au point du jour, les troupes rentrèrent au camp l'une après l'autre. Le soleil se leva. Nous savions que l'ennemi allait bientôt manifester sa fureur. Nous fîmes tout de suite des préparatifs de défense antiaérienne. Des tiges de maïs furent étalées sur l'autre versant de la pente et nous nous assîmes tranquillement dessus: les uns nettoyaient leurs armes, les autres, en petits groupes, s'entretenaient joyeusement, en travaillant, de cette victoire qui était notre première victoire depuis le début de notre marche sur les arrières de l'ennemi. Soudain, deux avions ennemis apparurent au-dessus de nous, mais ils firent un tour et s'en allèrent piteusement.

"Ces deux-là, pensai-je, ont probablement échappé à nos coups. Qu'ils aillent donc annoncer le désastre des leurs!"

LIAO KOUAN-HSIEN,
major-général

Les cavaliers de fer dans la plaine du Nord

En avril 1939, la légendaire VIIIe Armée de Route — c'est-à-dire, ici, le régiment de cavalerie de la 129e division — réputée pour sa bravoure dans toute la vaste plaine de la Chine du Nord, après avoir forcé la base d'appui des envahisseurs japonais de Neihouang, était revenue sans encombres à Litcheng, dans la région des monts Taihang, pour se reposer et se réorganiser. En juin, les Japonais envoyèrent de nombreuses troupes pour cerner et attaquer notre base de la région des monts Taihang. Il y avait à peine six mois que j'occupais le poste de commissaire politique de ce régiment.

Un jour, le général de notre division, Lieou Po-tcheng, vint avec son chef d'état-major, Li Ta, dans mon régiment et me dit:

— L'ennemi a concentré ses forces pour attaquer la région des monts Taihang. Il ne doit plus rien y avoir sur ses arrières. Je vous ordonne d'aller dans le nord-ouest du Chantong pour établir et consolider nos bases d'appui. Retenez seulement ceci: conservez bien vos forces et frappez l'ennemi sans pitié.

Conduisant mon régiment de cavalerie, je fis mes adieux à notre base des monts Taihang où se trouvaient nos meilleures troupes de fantassins et de cavalerie dans les hautes montagnes et les forêts épaisses.

Quand nous eûmes franchi les montagnes, la saison des pluies commença. De lourds nuages couvraient, écrasaient les sombres cimes des monts. La pluie tombait à torrent. Il ne se passait pas une seule journée où nos habits fussent secs. Les ondes jaunâtres des ruisseaux se réunissaient en un torrent dont le rugissement retentissait dans toute la vallée. Durant la marche, nous ne prenions comme nourriture que du millet et des fleurs de lis sèches, comestibles. Le nombre de ceux qui souffraient de la diarrhée et de la malaria augmentait de jour en jour. Le plus grave c'était la question des chevaux. Les fers de nombreux chevaux s'usaient vite sur les chemins rocheux. Puis les sabots eux-mêmes s'usaient à leur tour jusqu'à leur partie tendre qui commençait à rougir, à enfler et à pourrir. Les cavaliers enlevèrent leurs propres chaussures pour en recouvrir les sabots de leur monture, mais elles étaient également en pièces après une journée de marche. Les chevaux levaient la tête et poussaient des hennissements de douleur à fendre le cœur. Nos hommes, pieds nus et les yeux pleins de larmes, les regardaient sans trouver de solution.

Notre médecin-major musulman, Ma Tchong-hsiao, âgé de plus de cinquante ans, un vétéran de notre régiment, aimé et estimé de tous, me dit d'un air anxieux en tordant ses moustaches:

— Camarade commissaire! Quand notre armée était dans le nord du Chensi, je me suis engagé dans le régiment de cavalerie qui est devenu ma famille. A présent, je ne peux pas le laisser finir ainsi!

Ces paroles me perçaient le cœur comme des aiguilles. Je me tins à l'écart et réfléchis. Les paroles de notre commandant Lieou me revenaient à l'esprit. Serrant fortement la bride de ma monture, je dis en martelant chaque mot:

— Camarades! Au-delà des montagnes, c'est la grande digue Pingyang. Non, nous se sommes pas finis! Même si des mon-

tagnes de couteaux se dressaient devant nous, nous les traverserions!

L'héroïque endurance et l'invincible ténacité de mes soldats restent gravées dans ma mémoire. Les uns portant ensemble leurs chevaux malades, les autres ayant les pieds tout déchirés, ou enfoncés jusqu'aux genoux dans des crevasses de boue, tous poursuivaient leur chemin de toutes leurs forces. Le courrier du régiment, le Petit Wou, dont le cheval était déjà mort, portait encore la selle et marchait silencieusement à mon côté. On voyait sous la selle sa figure allongée, plus sévère que le ciel sombre.

Après un mois de marche sur d'interminables sentiers qui sinuaient autour des montagnes hautes comme le ciel, nous réussîmes à échapper à de multiples encerclements de l'ennemi et à sortir des chaînes montagneuses qui n'en finissaient pas. Nous arrivâmes enfin dans la grande plaine située derrière le front ennemi. Mais nous étions tous maigres et exténués.

Au milieu du mois d'août, après avoir traversé la plaine du Hopei, nous entrâmes dans la région de Liaotchen, Yangkou et Tongeh, dans le Nord-Ouest du Chantong. Notre arrivée fut pour les habitants du pays comme le beau temps après la pluie. Ils s'empressèrent de nous rendre visite, de nous apporter du foin. . . La nouvelle se propagea rapidement de bouche à oreille. Sur les arrières de l'ennemi, la population sut partout que la légendaire VIIIe Armée de Route était revenue. Dans l'immense plaine du Nord-Ouest du Chantong, nous allions attiser le feu de la résistance antijaponaise qui ne cesserait d'enflammer les cœurs et ranimerait la foi dans la victoire.

Cette région était continuellement fréquentée par les troupes ennemies. Dès que nous fûmes remis de nos fatigues, nous commençâmes à engager des combats contre l'ennemi, tout en formant des recrues.

Les combattants mettaient tout leur soin à faire la toilette de leurs nouveaux compagnons de guerre, à peigner leur poil, brosser leurs dents, tresser leur abondante crinière. . . Le Petit Wou avait obtenu un cheval gris pommelé grincheux. Il suspendit sur la tête de l'animal une houppe de soie rouge et lui dit en le caressant:

— Je compte sur tes quatre pieds pour combattre l'ennemi. Si nous remportons des victoires, je te donnerai de l'herbe verte.

Le cheval devint très docile sous ses caresses. Il poussa un hennissement aigu et se mit à piaffer dans la prairie.

Le champ d'opération des cavaliers était très vaste. Pour chercher des occasions de combattre et conserver nos forces, notre troupe ne cessait de faire mouvement, de sorte qu'il était impossible à l'ennemi de prévoir son arrivée. En été, nos activités se déployaient sous le couvert d'une végétation exubérante. Dans les nuits d'hiver, nous recevions l'ordre subit de quitter immédiatement tel ou tel village et, après une marche rapide de cent à deux cents lis, nous surgissions soudain dans une autre "zone de sécurité" (c'est-à-dire zone occupée). Quand nous passions près des points d'appui des troupes fantoches ou japonaises, l'ennemi, caché derrière les créneaux des remparts, guettait, contemplant en vain le nuage de poussière soulevé par notre passage, sans pouvoir faire quoi que ce soit contre nous.

Dans nos expéditions, nous choisissions ordinairement des combes sablonneuses, des collines, des ravins, comme lieu de campement. Même si les "troupes extra-rapides" de l'ennemi approchaient, ou si ses camions nous poursuivaient à toute vitesse, il ne pouvait que nous regarder partir. Nous entreprenions aussi des opérations à grande distance, des attaques-surprises contre quelque poste ennemi ou des embuscades pour paralyser le trafic des camions sur les lignes de communication

ennemies. En conséquence, si l'ennemi n'était pas en nombre suffisant, il n'osait pas nous importuner; si, au contraire, il était en grand nombre, il ne trouvait pas l'occasion de nous rencontrer. Au cours du mois de septembre, en coordination avec les détachements de Tchou-sien[1], nous avions repris notre base de résistance de Tchaotcheng, Cheoutchang, Yangkou . . . qui comprenait sept à huit districts.

Dès lors, la population sur les arrières de l'ennemi eut davantage confiance en nous et nous appela familièrement "les cavaliers blancs" ou "les cavaliers noirs".

A cette époque, dans les troupes anticommunistes, on répétait très souvent ce mot d'ordre: "Mieux vaut être vaincu par les Japonais que par les communistes!" Le commandant des troupes fantoches, Li Lien-siang, était un des plus zélés à suivre ce mot d'ordre. Il contrôlait la région de Jenping et cherchait par tous les moyens à saper l'organisation de notre Parti. Les villages étaient nuit et jour troublés par ses agents. Innombrables furent les membres du Parti communiste ou les éléments antijaponais enterrés vifs ou fusillés par lui. L'ordre nous fut donné par le commandant du Corps d'avant-garde, Li Ki-kouei et par son commissaire politique Siao Yong-tche d'attaquer la base d'appui de Li Lien-siang située au sud-ouest de Jenping.

Le 28 décembre, au coucher du soleil, notre régiment quitta le village de Souenkoutchouang et parcourut à toute bride plus de cent lis le long du fleuve Jaune. Le 29, à deux heures du matin, nous arrivâmes sous les murs de Jenping. Après avoir laissé leur monture dans un bois de jujubiers, nos soldats se dirigèrent en direction de la rivière qui ceinturait la ville. A

[1]Les détachements de Tchou-sien, ainsi appelés en souvenir de Fan Tchou-sien qui dirigea un détachement pour la résistance contre les envahisseurs japonais et qui tomba glorieusement pour la Patrie en janvier 1938, dans la bataille de Liaotcheng.

la suite d'une véritable bourrasque de grenades, nous montâmes sur le rempart du poste fortifié. Les soldats fantoches, en voyant arriver "les cavaliers noirs" et "les cavaliers blancs", furent pris d'une telle frayeur que la plupart d'entre eux jetèrent leurs armes et se couchèrent par terre sans oser faire un mouvement. Ceux qui voulaient opposer une résistance désespérée et se lançaient pêle-mêle dans le combat furent nettoyés par nos cimeterres, comme des feuilles balayées par un coup de vent d'automne. Tout en frappant en tous sens, nous fondîmes sur le poste fortifié et les soldats fantoches, en débandade, furent vite mis hors de combat.

L'aurore commençait à poindre. Le combat était terminé. On ouvrit tout grand la porte du poste. Des hennissements bruyants se faisaient entendre dans le bois. Toutes les fois que nous remportions une victoire, nos "compagnons de guerre", qui ne savaient pas parler, nous accueillaient avec des cris d'allégresse.

Sous le vent glacial, la 4^e^ compagnie surveillait à l'arrière-garde le convoi de plus de trois cents prisonniers qui s'étirait sur une longue file. Devant eux, on entendait le bruit confus du trot des chevaux qui nous portaient vers Yangkou. Le défilé de nos braves cavaliers se poursuivit sur plus de dix lis. Vers une ou deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes au village Wangsiaoleou, situé au sud de la route de Liaotcheng à Tongeh. Derrière le village, il y avait un bosquet de jujubiers. C'est là que nous descendîmes de notre monture pour nous reposer et attendre l'arrivée du convoi de prisonniers.

Le commandant du régiment, le camarade Houang Kia-king, et moi, nous étions dans un cimetière au nord du village pour ordonner au 1^er^ peloton de la 2^e^ compagnie de monter la garde. Avant que l'enveloppe de leurs trois mitrailleuses fût enlevée, on entendit au loin le bruit d'un moteur. Je fouillai l'horizon avec mes jumelles: de l'est, arrivait à toute vitesse un camion

blindé sur lequel le "drapeau du soleil" claquait sous les coups violents du vent. Bientôt, je réussis à distinguer le mouvement des casques sur le camion. Quand le camion fut arrivé à une distance de plus de cent mètres, le commandant Houang ordonna au chef de la 2e compagnie, Wang Yong-yuan:

— Visez bien le conducteur, ne laissez pas le camion avancer davantage!

Deux rafales de mitrailleuse, et le camion vacilla puis s'arrêta contre le fossé qui borde la grande route. Notre fusillade éclata. Une trentaine de Japonais se précipitèrent du camion, les casques roulèrent pêle-mêle sur le sol. Les uns se cachaient sous le camion, les autres, en plus grand nombre, résistaient derrière le camion ou dans le fossé. Un Japonais trapu qui portait un lance-grenades, fut atteint avant de pouvoir descendre du camion et roula à terre avec son arme.

Nous avions d'abord cru que d'autres camions viendraient à la suite. Cette hypothèse dut être abandonnée. Pourtant, le feu de nos adversaires qui s'abritaient dans le fossé était extrêmement fort: leurs mitrailleuses et leurs grenades formaient un cercle de feu dans l'espoir d'arrêter notre assaut jusqu'à l'arrivée des renforts qui étaient aux environs. Notre commandant Houang cria en faisant un signe de la main:

— En avant, Wang Yong-yuan!

Les combattants de la 2e compagnie, bondissant hors du cimetière, s'élancèrent vers l'ennemi. A une distance de 50 à 60 mètres, un combat à la grenade s'engagea. Remarquant la difficulté de l'attaque frontale, nous envoyâmes la 1ère compagnie de Tchang Tsing-yue sur le flanc gauche de l'ennemi. La route était orientée d'est en ouest. La 1ère compagnie une fois arrivée à l'extrémité est de la route tira sur le fossé. Les Japonais, attaqués de flanc, se débandèrent. Le fossé était jonché de cadavres. Le chef de la 2e compagnie, tirant son cimeterre, s'élança en criant avec tous ses hommes et, d'un seul

coup, il atteignit la grande route. Tous les agresseurs furent tués.

Sur la route, deux Japonais, leurs bottes à la main, s'enfuyaient en direction de Liaotcheng. Le Petit Wou, sans attendre mon ordre, s'élança à leur poursuite.

Que faire du camion? La vitre de devant avait été cassée par notre première balle. Le conducteur tué se cramponnait encore à la manivelle, le sang continuait à couler de sa tête. J'ordonnai alors aux soldats de brûler le camion.

A peine le feu fut-il allumé qu'on vit quelqu'un venant de l'ouest courir vers nous. C'était notre Petit Wou. Deux paires de bottes suspendues au cou, tout essouflé, il nous regardait en souriant, sa petite figure de gamin toute contente, plus rouge que le dernier rayon du soleil couchant.

Le même soir, chargés du butin de la victoire, nous revînmes à Souenkouotchouang. La population nous apporta plus de trois cents cartouches de cigarettes et huit gros porcs pour fêter notre victoire.

Dans la nuit, le chef du peloton de reconnaissance Wang Sintseng nous annonça que les Japonais de Liaotcheng avaient réuni plus de mille soldats avec trente à quarante camions et semblaient vouloir se venger de leur défaite.

Ayant étudié la situation, nous décidâmes, le commandant Houang et moi, de nous déplacer. Le 31, à trois heures du matin, nous franchîmes le Grand Canal et nous nous dirigeâmes vers le district Tchaohsien. Vers la fin de la journée, nous parvînmes à un village situé au nord du district. Le lendemain, c'était le premier Jour de l'An. Tandis que nos soldats mettaient toute leur ardeur à préparer la fête du Nouvel An, les canons de 92 grondèrent soudain à trois lis de nous, des obus tombèrent comme grêle aux environs du village. La chose était claire: les Japonais, qui avaient suivi les traces de nos chevaux, n'étaient pas loin.

Le commandant Houang nous dit d'un ton résolu:

— Il ne faut pas nous battre. Laissons une fois de plus l'ennemi se lancer dans le vide pour que le peuple puisse passer joyeusement le Nouvel An.

J'approuvai aussi cette décision. L'ennemi, malgré l'importance de ses effectifs, avait grand peur de notre régiment et n'osait pas encore s'approcher du village. Ayant expédié une section pour arrêter l'ennemi, le reste du régiment, divisé en plusieurs parties, se retira dans trois directions: une partie vers le sud-est, une autre au sud, une troisième vers le sud-ouest. Les habitants du village se dispersèrent de la même façon. Je partis avec l'état-major du régiment dans la direction du sud, en passant par la région du district Fanhsien. Dans les villages de cette région, des troupes du Kuomintang étaient cantonnées. Elles vivaient des "frictions"[1] que nous provoquions. Le long du chemin, on voyait partout leurs hommes, chargés de presser le paiement des impôts ou d'extorquer de l'argent, de surveiller les portefaix et les chariots pleins de marchandises pour le Nouvel An, aller et venir en toute quiétude. Ils n'étaient nullement troublés par l'arrivée des Japonais. La raison en était bien simple à comprendre.

Ayant fait un détour de 40 à 50 lis, nous n'avions pas découvert de traces de l'ennemi. En effet, ce dernier aussi féroce fut-il, une fois arrivé sur le chemin couvert de pas de chevaux se dirigeant dans tous les sens, s'était souvenu de ses douloureuses expériences et avait renoncé à nous poursuivre.

Le 2 janvier, dans l'après-midi, tout notre régiment se rassembla de nouveau à Souenkouotchouang qui, je n'ai pas besoin de le dire, avait subi un nouveau pillage de la part des bandits japonais. Les habitants, nous voyant revenir sains et saufs, changèrent leurs larmes en de joyeux sourires, entourèrent nos chevaux et nous posèrent mille questions. Nos soldats, descendus de leur monture, causaient familièrement avec des vieillards ou, debout sur les mangeoires des bestiaux, expliquaient à leurs auditeurs pourquoi il fallait lutter jusqu'au bout et pourquoi la VIII[e] Armée de Route était l'armée du peuple. Durant notre réunion avec le peuple, chacun de nous éprouvait une indicible émotion: Nos frères et nos sœurs, même dans la souffrance, retenant leurs larmes, pensaient encore à leur propre armée!

Le lendemain, 3 janvier 1940, nous organisâmes une matinée récréative avec les habitants du village, pour suppléer la fête du Nouvel An. Quelle joie au milieu des danses et des chants, avec l'accompagnement des tam-tam et des tambours! C'était vraiment comme la fête du Nouvel An que vous passez dans votre pays natal . . .

[1]Il s'agit de certains hommes du Kuomintang qui s'étaient spécialisés dans la lutte contre les communistes.

LIN TCHAN-TSAI

Une longue expédition à travers les forêts

Si, à l'époque des bourrasques et des grandes neiges, vous entrez dans les forêts de la Mandchourie du Nord, tout l'univers vous semble en train de crier: tout pousse des hurlements. Mais, dès que le vent et la neige cessent, toute la forêt rentre dans le silence, telle une maison longtemps inhabitée: aucun mouvement, aucun bruit, on pourrait même percevoir le léger froissement des feuilles qui tombent. C'était une journée de janvier 1940. Pas un souffle de vent. Dans la forêt, on n'entendait que le petit craquement de la neige sous nos pieds. D'ordinaire, quand les troupes marchaient, il y avait toujours des voix qui chantaient. Mais ce jour-là, en raison de la situation tendue, d'une part, et, d'autre part, parce qu'on n'avait rien mangé depuis deux jours, personne ne chantait.

A la suite de la politique des trois "tout" (c'est-à-dire consistant à tout piller, tout massacrer et tout brûler) et des grandes campagnes entreprises par les envahisseurs japonais l'année précédente, nous avions perdu toute liaison avec le gros de l'armée. Le général de notre division, Tchen Chao-ping, emmenant avec lui une centaine d'hommes, avait pénétré dans les forêts de la région montagneuse du district Paotsing et y vivait une vie toute forestière. Un an s'était ainsi passé. Il était très difficile de trouver des vivres: au printemps, quand les herbes poussaient des rejetons, nous mangions des racines; en été, quand les herbes et les arbres étaient florissants, nous nous nourrissions de légumes sauvages. Même dans ces conditions de vie, notre général nous avait souvent menés au combat avec l'ennemi, selon la tactique de l'attaque à grande distance. Mais l'hiver une fois venu, la neige recouvrait les vallées; nos mouvements étant gênés du fait que les Japonais renforçaient le "blocus" et leurs "campagnes punitives", notre situation devint plus difficile. Deux jours plus tôt, dans une lettre envoyée par l'organisation clandestine de la vallée, nos supérieurs nous avaient ordonné de quitter ce lieu et de faire une longue expédition à travers les monts du Petit Khingan pour rejoindre les troupes sœurs dans la région située entre Kinkeou et Houeipaokeou. On y disait même que le général Li Tchao-lin était arrivé là avec ses troupes, y avait créé de nouvelles bases de résistance et établi un pouvoir démocratique.

Le chef de la section politique, Tchang, nous communiqua ces nouvelles. Elles nous encouragèrent beaucoup car nous savions que là où était arrivé notre Parti, le feu de la révolution s'allumerait et que les masses se soulèveraient pour la résistance contre les envahisseurs japonais.

Tout d'abord, nous ne marchâmes pas en ligne droite, mais nous contournâmes l'endroit. La raison en était que nous n'avions pas de vivres (nous nous nourrissions d'écorce d'arbres depuis plusieurs jours), et que nous aurions deux mille lis à faire au cours de cette expédition. D'après notre plan, il nous faudrait vingt-sept jours pour arriver au terme du voyage, en traversant la Chaîne des monts du Petit Khingan et des forêts vierges: on mourrait certainement en route si l'on n'apportait pas de vivres. Nous avions entendu dire qu'aux environs de la forêt, un ancien commandant de bataillon, nommé Nieou, vivait en chasseur. Notre général Tchen, ayant tenu conseil avec le chef de la section politique, décida d'aller lui demander secours. Nous nous aventurâmes alors, le ventre creux, à la recherche du lieu où il habitait. Ce jour-là, chemin faisant,

nous avons trouvé plusieurs pièges placés sous des arbres. Nous pensions tous que, cette fois-ci, nous pourrions enfin rencontrer Nieou. Le chef de la section politique nous recommanda alors de marcher avec précaution de peur de défaire les pièges. Après quelque temps de marche, nous aperçûmes au pied d'une montagne une hutte en bois autour de laquelle les arbres avaient été abattus. En levant la tête, on pouvait voir un coin du ciel bleu comme dans une lucarne. Notre troupe s'assit pour se reposer. Le général Tchen et le chef Tchang, accompagnés de plusieurs autres, s'avancèrent vers la hutte. Tout en marchant, le général nous raconta que le commandant Nieou avait été commandant de bataillon dans l'ancienne armée avant l'Incident de 18 Septembre, qu'après la chute du Nord-Est ses supérieurs s'étaient rendus aux Japonais, et que, étant très patriote et ne voulant pas être esclave, il était venu tout seul dans la montagne, y cultivait un coin de terre, vivait de la chasse et menait une vie retirée. Ces paroles trahissaient l'estime qu'il portait au commandant Nieou.

Nous arrivâmes bientôt devant la porte de la hutte. Il en sortait justement un homme de plus de quarante ans, maigre et de haute taille, vêtu d'habits usés, portant une longue barbe et une longue chevelure. Il nous regarda tout étonné. Notre général Tchen avança et lui demanda poliment:

— Vous êtes bien le commandant Nieou?

— Je le suis, répondit-il après quelque hésitation.

— Nous sommes les soldats de l'Armée antijaponaise unifiée dirigée par le Parti communiste. Je me nomme Tchen Chao-ping. Je viens aujourd'hui tout spécialement vous rendre visite.

— Très bien! Je suis heureux de faire votre connaissance. J'ai aussi entendu dire que vos troupes se trouvent dans les environs, mais je n'ai pas encore eu l'occasion de vous voir. Asseyez-vous.

Nous nous assîmes tous. Le commandant Nieou nous apporta du dehors du thé chaud. Il gardait encore quelque méfiance à notre égard. Notre général lui adressa la parole. Comme il était, lui aussi, un ancien officier, il lui parla du passé, de sa vie personnelle et des affaires de la nation. La conversation s'engagea cordialement entre eux:

— Nous avons déjà entendu parler de vous, dit notre général; on dit que, par amour de la patrie, vous aimez mieux mener cette vie frugale que servir les Japonais. Nous savons que vous êtes notre ami. Aujourd'hui, pour ne rien vous cacher, nous sommes dans un grand embarras . . .

Ici, le général Tchen s'interrompit et regarda dans les yeux le commandant Nieou comme s'il voulait d'abord connaître son opinion avant de continuer.

Le commandant Nieou, évitant le regard du général, soupira, la tête baissée:

— Maintenant, il n'y a que vous, les communistes, qui combattez vraiment pour sauver la Patrie.

On voyait à présent toute la sympathie qu'il éprouvait pour nous: il ne lui restait plus rien de l'air méfiant qu'il avait eu tout d'abord.

Le général Tchen lui parla alors de la longue expédition que nous avions entreprise pour la résistance contre les envahisseurs japonais et de l'aide que nous étions venus lui demander.

— C'est vrai, approuva le commandant Nieou, les provisions partent avant le mouvement des troupes, telle est la règle traditionnelle de l'art militaire. Comment pourriez-vous faire une marche si longue sans provisions!

Et, après quelques instants de réflexions, il poursuivit:

— Il n'y a pas d'autres habitants aux environs que les gens de la nationalité soli qui vivent en nomades et en chasseurs, mais qui n'ont pas de provisions. Mais, qu'à cela ne tienne: puisque c'est pour sauver la Patrie que vous êtes arrivés dans

cet état, je vais vous donner toutes mes provisions. Seulement, la route est si longue que j'ai peur . . .

Il cessa de parler, mais on voyait bien qu'il n'était pas rassuré quant à notre longue expédition.

Alors, notre chef de la section politique lui expliqua:

— C'est très bien. Si vous avez un surcroît de provisions, vous nous les vendrez; sinon, nous préférons partir l'estomac creux; on ne peut vous laisser souffrir de la faim. Avec ou sans provisions, nous partirons. Même s'il nous fallait mourir en route, nous ne pourrions pas ne pas résister aux Japonais.

Fort ému de ces paroles, le commandant Nieou nous donna tout de suite plus de neuf cent livres de maïs et, après avoir longtemps refusé, il accepta finalement nos quinze piastres.

Nous reçûmes chacun huit à neuf livres de maïs. Bien que cela ne fût pas suffisant, même pour la moitié du voyage, nous en étions tous très contents. Ayant fait cuire un peu de maïs chez le commandant Nieou, nous pûmes enfin prendre un repas convenable. Puis, chacun étant soigneusement chargé de vivres, prêts à partir vers l'ouest nous dîmes adieu au commandant Nieou. Au moment de la séparation, celui-ci, tenant la main du général Tchen, lui dit:

— Au revoir! Je vous souhaite bon succès. Par ces temps difficiles, tout espoir de voir la Patrie ressuscitée repose sur vous!

Il nous répéta encore le chemin à suivre et nous avertit de la présence des troupes japonaises "punitives" dans les deux forêts.

Nous marchions dans la journée, au milieu des arbres, sous le vent et la neige; la nuit, après avoir balayé la neige d'un coin de terre, nous allumions un feu autour duquel nous dormions. Notre chef de la section politique, profitant souvent de la lueur du feu, réparait nos habits usés ou conseillait aux autres de repriser les endroits déchirés de leurs vêtements. Les deux

premiers jours, tout alla bien. Nous ne pouvions pas nous protéger contre la rigueur du froid, mais nous pouvions au moins manger chaud. Nous parvînmes bientôt à la lisière de la forêt. Il nous fallait alors percer la ligne de blocus de l'ennemi pour entrer dans la forêt voisine. Mais, à cause de notre ignorance du terrain, nous entrâmes tout de suite dans la zone défendue de l'ennemi. Au moment où, déchargés de nos havresacs, nous nous asseyions pour nous reposer, nos éclaireurs commencèrent déjà de tirer sur l'ennemi. Les balles de mitrailleuses faisaient voler partout l'écorce des arbres, et les obus de l'ennemi enflammaient le bois qui brûlait en crépitant. Les bandits japonais n'étaient pas prêts non plus à cette rencontre inattendue. Leurs cris se confondaient avec les aboiements de leurs chiens de garde. Ils s'élançaient en désordre à l'assaut contre nous. Nous leur répondions en tirant à l'abri des arbres. L'ennemi, deux fois refoulé, cessa l'attaque et la fusillade. Le seul bruit fut celui du vent sur le bois en flammes. Il était visible que l'ennemi voulait rassembler ses forces et se renseigner sur nous pour nous cerner. Le général Tchen nous ordonna donc de partir tout de suite.

Tout le monde était occupé à soigner les blessés; certains allèrent enlever les cartouches et les fusils des cadavres ennemis. A ce moment, nous aperçûmes soudain notre chef de la section politique couché à terre, grièvement blessé à la poitrine. Tous sentirent leur cœur se serrer. Comme le temps pressait, plusieurs camarades, à tour de rôle, portèrent sur le dos notre chef blessé et nous nous retirâmes dans un bois touffu, distant de quelque dix lis. Nous déposâmes notre blessé sur le sol et nous restâmes à ses côtés, les yeux fixés sur lui. Notre général lui mit un morceau de médicament dans la bouche: il reprit connaissance, nous dévisagea et balbutia:

— Camarades, ça ne va plus! Général Tchen, continuez la route avec tout le monde, ne vous occupez pas de moi. Excusez-moi, je ne devrais pas vous quitter en ce moment . . .

En entendant ces mots, chacun de nous pleurait.

— Enlevez mon manteau fourré, continua-t-il, et donnez-le à l'un des camarades . . . Nous manquons de vêtements! Ayez courage, camarades! la révolution triomphera!

Un instant plus tard, ses yeux se fermèrent; il se sépara de nous pour toujours! Tous les camarades sanglotaient. Le général Tchen, agenouillé auprès du défunt, ne cessait d'essuyer ses larmes. Pas un souffle de vent ce jour-là: tout était silencieux autour de nous; nos sanglots s'entendaient plus distinctement. Plusieurs commencèrent à pleurer très fort. La vaste forêt se remplit de nos lamentations.

Notre chef de la section politique était un cadre de l'ancienne Armée Rouge envoyé par le Comité central du Parti. Après son arrivée, il nous avait souvent fait la classe sous de grands arbres, nous racontant des anecdotes de la Longue Marche de l'ancienne Armée Rouge, nous exhortant à imiter ses bonnes qualités. Nous l'aimions tous et nous avions tous suivi ses bons conseils. Il avait supporté la faim et le froid avec nous, vécu cette même vie, extrêmement dure. Le petit sac qu'il nous avait laissé était là: on n'y trouvait que des aiguilles, des chiffons, des boutons, etc. . . Quand il nous voyait jeter nos vêtements trop usés, il les ramassait et en tirait tout ce qui était utilisable; et quand nos habits étaient abîmés, il les réparait avec tout cela en nous conseillant: "Camarades, vous devez en prendre soin, nous vivons dans la pénurie."

Nous creusâmes un trou dans la terre gelée et y enterrâmes notre chef aimé. Le général Tchen, réunissant alors toute la troupe autour de la tombe, nous parla en ces termes:

— Camarades! Notre chef Tchang s'est sacrifié, nous n'aurons plus ses conseils. Mais ses paroles restent dans notre

mémoire. Nous persévèrerons dans notre marche pour combattre les bandits japonais et pour venger notre chef qui nous est cher!

— Nous le vengerons!

— Nous tiendrons jusqu'au bout! Tous les hommes répondirent d'une seule voix.

Le général ordonna ensuite une nouvelle répartition des vivres car, dans la précédente rencontre avec l'ennemi, nombre d'entre nous avaient perdu leurs provisions. Le partage fait, on s'aperçut de la gravité de la situation: il ne restait que cinq ou six livres pour chacun, et il nous restait encore à parcourir au moins une quinzaine de jours de route. Nous reprîmes notre marche. Les montagnes successives de la Chaîne du Petit Khingan, une fois franchies, nous nous dirigeâmes vers l'ouest.

Depuis la mort du chef Tchang, en dix jours de marche nous n'avions parcouru que la distance prévue pour six à sept jours, car nos provisions étaient déjà épuisées au bout de cinq jours. Nous avions cru pouvoir chasser au cours du voyage mais, contrairement à ce que nous avions espéré, malgré de nombreux détours, on ne voyait pas une ombre de gibier. Nous apprîmes alors qu'au temps des grandes neiges, les bêtes sauvages elles-mêmes se cachent. On ne rencontrait que de hauts arbres séculaires. La faim devenait insupportable. Nous mangeâmes d'abord les sacs et les ceintures de cuir des cadres, puis les chaussures de cuir cuites avec de l'écorce d'arbre. Mais le cuir des chaussures était tanné: nos visages gonflaient, nos yeux avaient de la peine à s'ouvrir. Les camarades de faible santé tombèrent malades, le froid et la fatigue finirent par en tuer plusieurs. Nous fîmes deux jours de marche avec l'écorce d'arbre pour seule nourriture. Mes jambes commencèrent à trébucher et mes yeux à avoir des éblouissements. Mais je n'osais pas m'asseoir, sachant par expérience qu'une fois assis, le plus souvent on ne peut plus se relever. Chacun pensait: Devra-

t-on bientôt mourir? Mais personne n'osait le dire. Nous continuions à avancer.

Un jour, passant au pied d'un grand saule, nous nous aperçûmes qu'il portait un grand trou à son sommet.

— Regardez! s'écria un camarade, un ours noir se tient accroupi au sommet de l'arbre!

Nous étions tous enchantés; plusieurs d'entre nous semblaient même voir l'ours; ils affirmaient obstinément:

— C'est vrai, le voilà! Et ils demandèrent au général la permission de tirer. Le général vint voir lui-même: l'empreinte des griffes sur le tronc de l'arbre n'était pas récente. Il nous expliqua alors qu'il n'y avait pas d'ours et que c'était la faim qui nous en faisait voir un imaginaire. Il ne put pourtant pas nous empêcher de tirer. On tira un bon moment: pas l'ombre d'un ours! Le général essayait de nous persuader:

— Partons, camarades! Il n'y a rien. . .

Mais personne n'était convaincu. Quelqu'un proposa d'abattre l'arbre et tout le monde l'approuva. Nous nous mîmes alors à couper l'arbre avec des haches et des scies. Il était si gros, cependant, que deux personnes n'arrivaient pas à l'embrasser, mais aucun de nous ne remarqua ce détail; nous travaillions, tout essouflés et couverts de sueur. Au bout de trois à quatre heures, l'arbre était abattu. L'un des camarades s'enfonça dans le trou: il était vide! Ce fut une déception pour tout le monde. Sur l'ordre du général, nous nous levâmes, découragés; nous nous sentions si las! Devant notre abattement, le général voulait nous encourager; sa voix tremblait à cause de la faim et de l'émotion:

— Camarades! Nous sommes les soldats du Parti communiste. Nous ne devons pas attendre la mort. Même dénués de tout, il nous faut trouver des moyens d'en sortir; même en enfer, il nous faut trouver une issue. Nous devons venger notre chef Tchang!

En entendant ces mots, tout le monde se trouva réconforté et nous partîmes en trébuchant. Il nous restait encore plus de cent lis à parcourir: il était donc impossible d'arriver au terme du voyage sans rien manger. Nous ne pouvions qu'user nos dernières forces dans l'espoir de rencontrer quelque heureux hasard.

Nous marchâmes ainsi deux jours encore. Soudain, nous découvrîmes une empreinte de pied dans la neige. Le général nous dit, tout joyeux:

— Il y a de l'espoir, cette fois-ci. Ces traces doivent être laissées par le passage de nos troupes: elles sont peut-être dans les environs.

Pleins d'espoir, nous suivîmes les traces. Quand nous parvînmes au pied d'une colline, les traces disparurent, sans doute recouvertes par la neige. Le général, qui marchait en tête, s'arrêta; les autres arrivèrent un à un. Ils se regardaient tous les uns les autres: l'espoir s'était évanoui. Le général nous réunit autour de lui et nous dit:

— Maintenant, nous sommes au bout de nos forces. Nous allons sans doute mourir de faim. Mais aucun de nous ne s'en plaint: c'est pour résister aux Japonais et pour sauver la patrie que nous en sommes arrivés là. . .

Le bois gémissait sous le vent. Tout le monde se taisait. Chacun savait bien qu'une fois assis, on ne pourrait plus se relever et que, comme les camarades morts auparavant, on s'endormirait inconsciemment puis, sous l'effet du vent et de la neige, tout le corps se refroidirait. . . Je n'éprouvais aucune crainte de la mort; seulement, les diverses étapes de ma vie passée défilaient dans mon cerveau comme un film: ma famille avant mon engagement dans l'armée; les habitants du district Paotsing, l'une des bases de la résistance; la scène si animée au cours de laquelle les masses populaires, voyant nos forces armées s'accroître, étaient venues avec des drapeaux rouges

s'engager dans l'armée. . . Soudain, le général nous appela de loin:

— Camarades, nous ne mourrons pas de faim! Venez vite voir!

Poussé par une force inattendue, je me levai pour aller voir avec plusieurs autres camarades. Non loin de nous, il y avait une longue suite de traces de chevaux auxquelles se trouvaient mêlés quelques rares grains de riz qu'on avait laissé tomber. Certains étaient en train de les ramasser et les mettaient dans leur bouche. Le général revint vers nous et dit:

— Nous ne devons pas laisser échapper cette dernière lueur d'espoir. Marchons! il vaut mieux tomber en route. . .

Les camarades, en s'appuyant sur des branches d'arbres ou sur leurs fusils, en s'aidant l'un l'autre, réussirent à se mettre debout, mais plusieurs retombèrent et ne se relevèrent plus.

La troupe marcha encore tout un après-midi. Je portais une mitrailleuse légère avec plusieurs centaines de cartouches. Mes jambes n'étaient plus capables de faire des pas réguliers, tout mon corps tremblait, mes yeux ne distinguaient plus ce qui se trouvait à quelques pas devant moi. Je n'osais même pas me courber pour renouer les lacets de mes chaussures: je les laissais traîner dans la neige; le camarade qui venait derrière moi, en marchant dessus, me fit tomber. Le chef du peloton vint m'aider et, voyant que je n'arrivais pas à me relever après plusieurs tentatives, prit ma mitrailleuse. Je commençai à avoir peur: "Vais-je vraiment mourir?" Quand je vis les camarades passer l'un après l'autre près de moi en chancelant, la tristesse m'envahit. Je pris machinalement une poignée de neige, la mis dans ma bouche et la mâchai avec force. Je comptais me reposer un instant pour poursuivre ma route. C'est alors que parvint à mes oreilles un bruit pareil à celui de bidons de fer frappés l'un contre l'autre. Je crus d'abord que mes oreilles bourdonnaient, mais le bruit devenait de plus en plus distinct.

J'en parlai au chef du peloton qui arrivait. Il l'entendit aussi. Toute la troupe s'arrêta et le général fut averti. Tout le monde écouta en silence. On distinguait même des voix aiguës de femmes. Nous étions tous frappés de stupeur. Ayant je ne sais comment retrouvé de l'énergie, je me levai et repris ma mitrailleuse de la main du chef du peloton.

— Ce sont sans doute, nous dit le général, les troupes japonaises envoyées à notre poursuite; elles auront enlevé des femmes qu'elles auront emmenées dans la montagne!

Il nous ordonna de faire les préparatifs de combat. La force nous était revenue, il semblait que nous ayons oublié la faim et la fatigue. Je renouai aussi les lacets de mes chaussures. Nous nous avançâmes en position d'attaque, en direction du bruit. Après avoir gravi une colline, nous nous trouvâmes devant un sentier qui s'ouvrait dans la neige, un sentier que les pas avaient rendu tout luisant et au bord duquel se trouvaient deux sacs de riz. Quelle merveilleuse découverte! Deux camarades n'arrivèrent pas à porter les sacs sur leur dos. Le général donna l'ordre de battre en retraite avec les deux sacs de riz. En les tirant et en les portant, nous réussîmes à nous retirer.

Nous en fîmes tout de suite le partage: nos poches, nos sacs, nos bouches mêmes, tout était rempli de riz. C'est à ce moment qu'apparurent devant nous plusieurs femmes vêtues de blanc, qui semblaient chercher les sacs de riz. Nous nous cachâmes tous, attendant qu'elles fussent plus près pour les attraper. Elles se rapprochaient, très proprement vêtues et, chose étrange, portant une croix rouge sur leurs habits. Quand elles furent assez près de nous, nous leur criâmes:

— Halte! Terrifiées, elles s'enfuirent en courant.

Le général Tchen, qui avait vu toute la scène, nous dit aussitôt:

— Camarades, nous sommes arrivés. Ce sont les infirmières de nos hôpitaux de l'arrière.

Puis il cria:

— Je suis le général Tchen Chao-ping de la première division du 6e corps de l'Armée antijaponaise unifiée!

Un instant plus tard, plusieurs soldats armés de fusils arrivèrent. Ils nous crièrent quelques mots puis firent signe à ceux qui les suivaient. Alors, un grand nombre de camarades, hommes et femmes, vinrent à notre rencontre. A nous voir réunis, nous versâmes tous des larmes de joie.

C'était bien l'hôpital des services d'intendance du 3e Corps d'armée. Tout le monde vint nous voir. Le chef du service d'intendance Li Tsing-yin nous rendit visite, lui aussi; il ne nous permit de manger du riz qu'après nous avoir mis durant trois jours au régime de la bouillie, de peur que le riz cuit nous fît mal. Quelques jours plus tard, ce fut le Nouvel An du calendrier lunaire. On organisa des soirées, des festins. . . Nous nous reposâmes joyeusement pendant un certain temps puis, ayant recouvré notre santé, nous partîmes de nouveau avec les autres troupes pour continuer notre combat.

HOUANG CHENG-FA

Mes souvenirs sur le général Yang Tsing-yu[1]

Au début de l'année 1940, les Japonais, ayant réuni une force de plusieurs dizaines de régiments, lancèrent contre la région montagneuse située à l'est du fleuve Mongkiang une campagne d'encerclement, procédant comme on ramène un filet. Depuis 1936, leur politique consistait à tout incendier et à tout massacrer et c'est ainsi que d'innombrables hameaux furent brûlés dans les forêts. Après avoir subi plusieurs défaites, l'effectif du 1er Corps de l'Armée antijaponaise unifiée était bien réduit. Dans de telles conditions, notre commandant en chef, le général Yang Tsing-yu, divisa ses troupes en de nombreuses petites unités dispersées dans les forêts pour mener contre l'ennemi une "guerre de moineaux"[2]

Le mois de février est le mois le plus froid dans la forêt. Sous la rigueur du froid, les arbres craquaient, leurs larges troncs se fendaient. Hors des forêts, tout était recouvert par plus de trois pieds de neige. Une nuit, le commandant Yang partit avec nous — ce qui faisait en tout une dizaine d'hommes — à la recherche du chef de la section politique, Yi, de la IIe Armée

---

[1]Le général Yang Tsing-yu, membre du Parti communiste chinois, était commandant en chef de la 1ère Armée de Route antijaponaise unifiée et en même temps son commissaire politique. Il mourut glorieusement pour la Patrie, dans un combat, le 23 février 1940.

[2]La guerre de moineaux consiste à lancer des attaques-surprises contre l'ennemi avec de petites unités qui apparaissent et disparaissent sans qu'on s'en aperçoive.

de Route, dans la grande forêt qui s'étend à l'est du fleuve Mongkiang, pour s'entretenir avec lui d'un plan général de contre-campagne. Dans la forêt, nous étions cernés de toutes parts. Après avoir marché toute la nuit, nous n'étions pas parvenus à nous dégager de l'ennemi qui nous poursuivait. Heureusement, il tombait un peu de neige qui couvrit la trace de nos pas. Quand il fit jour, le commandant nous dit, tout joyeux:

— Le ciel nous a aidé à tromper l'ennemi. Cherchons un endroit pour nous reposer un peu.

Nous nous arrêtâmes dans un ravin, au bord d'un bois épais. Nous avions perdu nos tentes et nos marmites. La neige était épaisse. Pas un endroit n'était sec. Heureusement, il nous restait encore des haches et des scies avec lesquelles nous coupâmes des branches d'arbres pour en faire des lits sur la terre enneigée. Notre commandant aimait beaucoup la lecture. Chaque fois que nous arrivions quelque part, quand tout était en ordre, il se mettait à lire tandis que les autres préparaient le campement. Il lisait même durant les repas. Pendant la marche, dès que ceux qui le précédaient s'arrêtaient, il ouvrait tout de suite son livre, appuyé contre un arbre. Cette fois-ci, tous les livres que nous avions apportés à son intention avaient été perdus. Il n'avait plus de quoi lire. Il se mit alors à couper des branches avec nous en plaisantant.

Il avait un sérieux rhume depuis plusieurs jours. Il allait très mal. Je lui donnai à boire un peu de bouillie de maïs que j'avais fait cuire dans une boîte de conserve. Après avoir étalé un petit matelas en fourrure sur les branches d'arbre, avec un bout de bois en guise d'oreiller et son manteau fourré pour couverture, il se coucha sans même ôter ses pistolets. Il se tourna et se retourna plusieurs fois pour égaliser les branches et me dit, tout content:

— Que c'est bon! Allez vite vous coucher. Tâchez de recouvrer vos forces pour affronter l'ennemi.

De peur qu'il prît froid, j'allumai un feu à côté de sa couchette improvisée. Puis je me couchai à mon tour, en face de lui, sur un tas de branches de sapin.

A mon réveil, je vis notre commandant, déjà assis auprès du feu, en train de recoudre son pantalon ouaté avec un fil de lin. Quel malheur! Le feu que j'avais allumé pour lui avait enflammé les branches sur lesquelles il dormait et brûlé son pantalon, y laissant deux trous de la grosseur d'un bol. Que faire? Chacun n'avait qu'un seul pantalon. Je remarquai que la doublure de mon gilet était abîmée; j'en tirai un morceau pour réparer le pantalon brûlé. Le commandant me gronda. Mais la chose était faite, il ne pouvait que me laisser raccommoder son pantalon. Aiguilles et fil ne nous manquaient pas. Et nous étions tous assez habiles à faire ce genre de raccommodage. Le travail fut vite fait. Le commandant, palpant de la main l'endroit réparé, me dit en riant:

— C'est du très beau travail! Pensez donc: un pantalon de toile jaune avec deux pièces blanches, peut-on dire que c'est bien?

Nous nous mîmes ensuite à préparer le repas. Le commandant, assis sur le morceau de bois qui lui avait servi d'oreiller, s'entretenait avec l'agent de liaison venu de la part de la IIe Armée de Route. Il prenait des notes abondantes dans son petit carnet avec son crayon à trois couleurs; de temps en temps, avec des boules de neige, il figurait devant lui la disposition topographique. Nous savions qu'ils parlaient du mouvement général de nos troupes et nous n'osions pas nous approcher pour l'écouter.

Alors que je faisais fondre de la neige et préparais le repas avec plusieurs autres camarades, la sentinelle tira soudain un

coup de fusil: l'ennemi n'était pas loin. Le commandant se leva et nous dit en faisant un signe de la main:

— Entrez vite dans la forêt!

Il prit ses deux pistolets et tira des deux mains sur l'ennemi. Comme j'étais de sa garde, je le pressai de se retirer le premier, tout en résistant à l'attaque de l'ennemi.

La forêt était notre refuge. Dès que nous y fûmes entrés, l'ennemi ne put rien contre nous. Mais un camarade nommé Tchou Wen-fan et moi nous trouvions séparés du commandant. En examinant les traces de pas, nous découvrîmes les empreintes de ses chaussures de paille. Nous suivîmes donc cette piste.

Il faisait déjà noir. Après avoir traversé quelques rangées d'arbres, nous aperçûmes quelqu'un couché dans la neige. C'était l'agent de liaison de la IIe Armée de Route, blessé par l'ennemi. Nous allâmes le relever et il nous demanda aussitôt:

— Où est le commandant?

Je lui répondis que nous avions perdu la liaison avec lui. Il nous repoussa rudement et nous dit d'un ton très ferme:

— Dépêchez-vous, ne vous occupez pas de moi! Allez vite chercher le commandant.

L'ennemi était sur nos talons. Comment pouvions-nous le laisser dans cet état? Nous voulûmes l'emmener. Il se fâcha et dit d'un air sévère:

— Qu'importe ma vie? Perdre le commandant est bien plus grave. Vite, allez à sa recherche!

Nous comprîmes combien ce raisonnement était juste; nous le laissâmes sous un arbre pour poursuivre notre recherche.

L'obscurité était déjà si épaisse qu'on pouvait à peine distinguer une ombre. Le vent, roulant du haut de la montagne, soulevait la neige qui recouvrait les traces des pas. Au moment où nous ne savions plus où nous diriger, Tchou Wen-fan et moi, le commandant apparut devant nous. Il nous avait lui aussi

cherchés partout après que nous eûmes été séparés. Dès qu'il m'aperçut, il me demanda:

— Y a-t-il encore quelqu'un qui reste en arrière?

— Nous n'avons rencontré que l'agent de liaison de la IIe Armée de Route qui est gravement blessé à la cuisse.

A cette nouvelle, le commandant nous réprimanda:

— Pourquoi ne le portez-vous pas jusqu'ici? Allez vite le chercher!

Tchou Wen-fan et Nié Tong-houa y allèrent, tandis que j'allumais un feu avec des branches pour nous réchauffer. Nous n'avions rien mangé de toute la journée. Tout le monde avait une faim de loup. Je retirai de mon sac le dernier morceau de galette de maïs et en pris une partie que je tendis au commandant en lui disant à voix basse:

— Prenez cela, commandant, et faites-le chauffer sur le feu avant de le manger!

Les deux mains au-dessus du feu, il me jeta un regard de reproche et répliqua:

— Il ne reste que ce morceau et vous me le donnez à manger, à moi seul? Faites-en un bouillon pour tout le monde.

Je connaissais bien le caractère du commandant. Dans la vie quotidienne, il voulait toujours partager notre sort. S'il ne voulait pas être seul à manger, il ne me restait qu'à faire du bouillon. Mais la cuvette qui nous servait de marmite avait été perdue, elle aussi. Nous n'avions même pas une boîte de conserve. Que faire? Un moment plus tôt, en passant au pied de la montagne, j'avais vu une marmite cassée. Je courus la ramasser. Ce n'était qu'un partie d'un chaudron cassé qui ne pouvait contenir deux verres d'eau. Qu'importe! on pourrait au moins faire chauffer de l'eau à boire. Je nettoyai l'ustensile avec la neige, le remplis ensuite de celle-ci et le mis sur le feu. La neige une fois fondue, j'y mis les morceaux de galette de maïs. A ce moment, les deux camarades Nié et Tchou re-

vinrent, portant sur le dos l'agent de liaison blessé. Nous étions en tout sept, assis autour du feu. Avec une petite cuillère, nous prenions à tour de rôle du bouillon de maïs. Chacun en prit une cuillerée. Personne ne voulait en boire une de plus. La cuillère passa de main en main. Tout le monde pria le blessé d'en prendre un peu plus. Il en but donc deux cuillerées et passa la cuillère au suivant.

Le commandant avait remarqué que nous étions quelque peu découragés. Il nous dit avec son calme et son assurance habituels:

— L'ennemi ne nous aura jamais. . . Même si nous étions morts, continua-t-il en montrant le poing, d'autres poursuivraient notre œuvre. Tôt ou tard, la Révolution triomphera.

Ces paroles si émouvantes nous réconfortèrent.

Nous nous réchauffâmes pendant quelque temps auprès du feu; après ces quelques cuillerées de bouillon, nous sentions nos forces revenir. Le commandant se leva et nous dit en se frottant les mains:

— Nous sommes assez réchauffés. Allons! Profitons de l'obscurité pour traverser la montagne.

L'agent de liaison blessé dit alors au commandant:

— Commandant, partez avec les autres, ne m'emmenez pas. Ma blessure est grave. Je vous gênerais trop.

— Non, camarade! le consola notre commandant en se penchant vers lui, tant que nous pouvons faire autrement il n'est pas question de vous laisser seul. Ayez du courage, partez avec nous.

Il y avait partout des sentinelles ennemies; partout, sur la montagne ou dans la plaine, on voyait des feux allumés par l'ennemi. Après avoir marché la moitié de la nuit dans la neige, nous n'avions même pas encore franchi une colline. Je ne sais qui proposa alors à voix basse:

— N'essayons plus de passer la montagne. Il vaut mieux revenir sur nos pas avant qu'il fasse jour.

Le commandant qui, d'habitude, ne se laissait jamais émouvoir et traitait toujours ses soldats avec une gentillesse inaltérable, sembla se fâcher, cette fois-ci; il répliqua d'un ton sévère:

— Quelle idée! Qu'est-ce qui est le plus important, notre vie personnelle ou celle de toute l'armée?

Oui, nous, les simples soldats, nous ne nous occupions que de la sécurité du commandant et nous ne pensions pas à toute l'armée. Le général, qui commande toute l'armée, ne pensait, lui, qu'à rejoindre le plus vite possible le camarade Yi, chef de la section politique.

Le jour allait poindre. Nous entrâmes dans un bois épais pour nous abriter. C'était en réalité une forêt vierge. Plusieurs centaines d'ouvriers, des bûcherons, travaillaient dans les environs pour une compagnie japonaise. Aux bruits des arbres abattus, le commandant me dit:

— Tâchez de trouver quelque chose à manger. Mais n'allez pas trop loin. Vous pourrez demander aux ouvriers s'ils ont trop de provisions. Mais attention: ne leur faites pas peur! Soyez aimable avec eux.

Après une courte marche, je trouvai une grande route qui s'enfonçait dans la forêt. Beaucoup d'ouvriers, portant leurs provisions, se dirigeaient du côté de la montagne. Je m'arrêtai sur le bord de la route et dis à ceux qui passaient devant moi:

— Je suis un soldat de l'Armée antijaponaise unifiée. Nous n'avons plus de quoi manger. Auriez-vous la bonté de me donner un peu de vos provisions?

Les uns me donnèrent des morceaux de galette de maïs, les autres du pain blanc. J'obtins en peu de temps plus de dix livres de provisions. Un ouvrier me vendit son seau de fer qui me servirait de marmite. Je me sentais très consolé et je me disais: "L'ennemi ne pourra jamais nous anéantir ni briser les liens

qui nous unissent au peuple. Avec le soutien du peuple, nous pourrons toujours poursuivre la lutte."

J'étais prêt à rentrer dans la forêt quand je vis passer devant moi un ouvrier couvert de sueur, vêtu d'un habit ouaté et portant sur le dos une veste de fourrure blanche dont l'extérieur était en toile noire. Une idée subite me vint à l'esprit: "Le commandant a perdu hier son manteau fourré. Il fait très froid. Comment peut-il le supporter? Nous qui sommes jeunes et robustes, nous ne pouvons pas nous passer de notre manteau. Lui, qui a été cinq fois en prison pour la cause révolutionnaire et qui n'est pas en bonne santé en a encore bien plus besoin!"

Je demandai alors à l'ouvrier s'il voulait me vendre sa veste. C'était un homme charmant. Il ôta tout de suite son vêtement, me le tendit en disant:

— Prenez-la, camarade. Vous souffrez tant pour le peuple! Comment puis-je vous refuser de vous donner une veste?

Naturellement, je ne voulais pas l'accepter gratis. Je lui remis bon gré mal gré quelques pièces d'argent et je partis en courant.

Le commandant était assis sur un morceau de bois, tout près du feu. Il était toujours aussi calme et aussi posé. Il causait avec tout le monde. Des rires éclataient de temps en temps dans leur conversation. Dès qu'il m'aperçut, le commandant s'écria, tout joyeux:

— Comment! Déjà de retour? Et avec tant de bonnes choses! C'est très bien!

Mais quand il remarqua la veste fourrée que je portais, son visage changea de couleur; il m'interpella en me dévisageant:

— D'où vient cette veste?

— Je l'ai achetée à un ouvrier, lui répondis-je.

Il cessa de me dévisager:

— Puisque vous l'avez achetée, me dit-il, donnez-la à quelqu'un qui a froid.

— Il vaut mieux que vous la preniez.

Il refusa en secouant la tête. Tout le monde essaya de le persuader et, pendant qu'il parlait d'autre chose, je lui mis la veste sur le dos.

La nuit tombée, nous reprîmes notre marche. Mais, cette fois-ci, l'agent de liaison refusa de partir avec nous:

— Vous ne devez pas m'emmener plus loin avec vous, dit-il au commandant. Pour la cause du Parti, vous devez conserver vos hommes autant qu'il est possible. Moi, je suis trop gravement malade. Laissez-moi ici.

Tout d'abord, le commandant s'y opposa. Finalement, voyant que le blessé ne voulait absolument pas partir et que la situation devenait plus pressante, devant la nécessité, aussi, de rétablir la liaison avec nos troupes, nous fûmes obligés de le laisser sous une hutte faite de branches d'arbre. Le commandant ôta alors la robe fourrée que j'avais achetée et la mit sur son corps. Serrant fortement la main du commandant, les yeux baignés de larmes, le blessé lui dit:

— Partez, commandant! Je vous souhaite bon succès!

Nous avions tous le cœur serré. Si nous en avions eu la moindre possibilité, aucun de nous n'aurait consenti à laisser un camarade dans cet état!

Cette nuit-là, nous n'avons pas quitté la forêt. Nous avons seulement changé de place pour nous cacher. L'ennemi, que nous avions réussi à tromper, avait perdu notre piste. Dès qu'il fit jour, le commandant m'envoya de nouveau en reconnaissance et chercher de quoi manger. Quand je sortis de la forêt, je rencontrai le vieux Wou et le N° 9 (dont le nom de famille était Souen, mais nous avions tous un numéro en raison de la lutte clandestine), qui s'étaient séparés de nous la veille, lors de l'attaque de l'ennemi. Le vieux Wou, mitrailleur du pelo-

ton de la "garde spéciale", était un homme audacieux mais assez simple; le N° 9 appartenait au même peloton et s'était montré très courageux dans les combats. Dès qu'ils m'aperçurent, ils me demandèrent tout de suite où était le commandant. Je ne répondis rien. Nous avions été séparés toute une nuit, ils avaient peut-être changé de bord. . . Ce fut seulement lorsque j'eus appris tout ce qui leur était arrivé que je les conduisis auprès du commandant. Arrivés devant ce dernier, ils se mirent à sangloter. Le commandant leur tapa sur l'épaule en les consolant:

— Ne vous affligez pas, camarades, leur dit-il. Vous revenez à temps. Nous avons ainsi deux hommes de plus, notre force est augmentée. La révolution est comme la marée: tantôt elle monte, tantôt elle descend. Nous traversons maintenant des moments difficiles. Mettez-y toute votre énergie. La situation s'améliorera bientôt.

Ces mots nous donnèrent l'impression que notre force se trouvait brusquement doublée.

Nous avons passé deux jours en cet endroit. Le soir, tous assis autour du feu, nous écoutions le commandant raconter des épisodes de la révolution. Dans la journée, quand nous allions ramasser du bois, assis tout seul auprès du feu, il écrivait sur son carnet avec son crayon tricolore. Qu'écrivait-il? Personne ne le savait. Je sais seulement qu'il aimait beaucoup faire de la poésie. Les paroles de la "Marche du 1er Corps de l'Armée antijaponaise unifiée" et du chant "l'Union des peuples chinois et coréen" sont de lui. Je croyais que dans ces moments-là il composait des vers.

Le troisième jour, notre provision fut épuisée. On proposa d'aller en demander à nouveau aux ouvriers. Le commandant, les mains derrière le dos, faisant les cent pas sur la terre enneigée, nous dit en secouant lentement la tête:

— Non! Il ne faut pas recommencer. La vie des ouvriers est très dure, nous ne devons pas leur redemander des aliments.

Puis il s'arrêta brusquement:

— J'ai trouvé, dit-il. Essayons de prendre quelque mulet à l'ennemi. Qu'en pensez-vous?

Tout le monde était enchanté de cette proposition.

Il y avait en effet dans la forêt beaucoup de mulets appartenant à la compagnie japonaise d'exploitation forestière. Deux hommes furent envoyés pour cette affaire. Ils ramenèrent bientôt un mulet dont nous mangeâmes alors la viande jusqu'à satiété.

Depuis plusieurs années, nos repas étaient irréguliers. Notre estomac était mal entretenu. Dans les moments les plus difficiles, nous prenions des herbes, des feuilles sèches, même du coton mouillé d'eau. Nous n'avions pas une once de graisse dans l'estomac. Il ne pouvait sans doute pas digérer tant de viande de mulet cuite à l'eau. Dans la nuit, nous eûmes tous la diarrhée. Pour nous soigner nous n'avions pas d'autre médicament que du pavot.

Le lendemain, au point du jour, plusieurs avions bourdonnèrent au-dessus des arbres, bombardant ou mitraillant. Cela n'avait aucune importance pour nous. La forêt était grande. Le bombardement ou les coups de mitrailleuse ne pouvaient qu'effrayer les moineaux. Après s'être débarbouillé avec la neige, le commandant jeta un coup d'œil de tous côtés puis m'envoya en reconnaissance. Il craignait qu'en un tel moment les agents de liaison des autres troupes ne pussent pas nous trouver.

Il ne nous restait alors que de la viande de mulet à manger. Mais nous ne pouvions plus avaler cette viande, cuite à la neige fondue, sans sel. Le commandant trouva un bon moyen: il prit une côtelette et la grilla au feu. Tout en mangeant, il nous dit en souriant:

— Le rôti est bien meilleur que la viande cuite à l'eau.

Tout le monde l'imita. L'ennemi survint juste à ce moment. Tout en protégeant notre commandant, nous le pressâmes de quitter l'endroit. L'ennemi ne cessait de crier:

— Rendez-vous et vous aurez de la farine, du riz. . .

Nous tirions, Tchou Wen-fan et moi, avec nos pistolets sur les soldats ennemis qui s'élançaient dans notre direction. L'un d'eux fut atteint et roula en bas de la montagne. Les ouvriers qui travaillaient dans la vallée s'enfuirent au bruit des coups de feu en jetant leurs outils. Je ramassai un morceau de galette de maïs et le mis dans ma poche. Je sentis alors que ma jambe gauche n'avait pas de force. Je tâtai mon pantalon: il était humide, j'étais blessé. Qu'importe! Il fallait d'abord chercher le commandant. Je rampai un moment et l'aperçus. Quand il vit que j'étais blessé et que je tremblais de douleur, il dit à Nié Tong-houa de me donner un peu de médicament pour apaiser ma souffrance. A peine l'eus-je avalé que l'ennemi fondait de nouveau sur nous en poussant des cris. Nous résistâmes pendant quelque temps puis, profitant du désordre de l'ennemi, nous nous enfonçâmes dans la forêt.

Nous avions subi de nouvelles pertes: Tchou Wen-fan était blessé au bras; la main gauche de Lieou Fou-tai avait été trouée par une balle; le N° 9 avait perdu un pouce. . .

Lorsque la nuit fut tombée, l'ennemi n'osa plus nous poursuivre. Nous nous arrêtâmes dans un endroit bien abrité sans oser allumer de feu. Le commandant, après avoir longtemps réfléchi, nous appela tous devant lui et nous dit:

— La situation semble plus critique que jamais, il vaut mieux nous séparer.

Nous l'écoutions, incapables de retenir nos larmes. Nous lui dîmes d'une seule voix:

— S'il faut mourir, mourons ensemble tout comme nous vivons ensemble. Nous ne nous séparerons jamais.

— A quoi sert de mourir ensemble? reprit le commandant. Si l'un de nous réussit à survivre, ce sera une force de plus pour la révolution!

Etendu dans la neige, je ne disais rien. Ma résolution était prise: tant qu'il me resterait un souffle de vie, je protègerais le commandant et le suivrais pour chercher le camarade Yi, chef de la section politique.

J'entendis le commandant m'appeler par mon nom:

— Houang Cheng-fa! Je parvins à me lever.

— Je vous ordonne, me dit-il, de prendre le chemin du retour avec Lieou Fou-tai, le N° 9 et Hao Sai-pei pour chercher la liaison et soigner vos blessures. Tchou Wen-fan, Nié Tong-houa et moi irons à la recherche du chef de la section politique, le camarade Yi.

La retraite était alors plus assurée car l'ennemi avait concentré ses forces devant nous; il serait donc plus facile de profiter de l'occasion pour sortir de leur encerclement. Au contraire il serait beaucoup plus dangereux d'avancer. Pour diminuer l'objectif de la poursuite ennemie, nous ne pouvions donc qu'obéir à l'ordre. A la fin, nous convînmes avec le commandant du signal et du lieu de notre prochain rendez-vous; il me donna encore un peu de médicament pour soulager la douleur de ma blessure. Avant de nous séparer, je passai furtivement le morceau de galette de maïs à Tchou Wen-fan en lui recommandant:

— Soignez bien le commandant. Tâchez de trouver un endroit sûr pour faire cuire cela et donnez-le lui à manger.

Le commandant serra la main à chacun de nous. Sa barbe était gelée mais son regard brillait et sa voix était très ferme:

— Camarades, nous dit-il, pour la cause de la révolution, persévérons jusqu'au bout. Même devant la mort, nous ne trahirons pas le secret du Parti et nous ne nous rendrons jamais à l'ennemi. La révolution triomphera!

Après avoir quitté le commandant, nous avançâmes tous les quatre toute la nuit, en rampant, en roulant dans la neige. Avant que le soleil se leva, nous étions déjà derrière l'ennemi. Nous nous reposâmes tout près de l'endroit où les troupes ennemies de la "campagne punitive" avaient fait la cuisine et avaient laissé des boîtes vides. Nous y cherchâmes longtemps quelque chose à manger, mais en pure perte. N'osant rester là plus longtemps, nous ramassâmes quelques boîtes vides et continuâmes la route. Après avoir marché quelque temps, j'aperçus une volée de moineaux sautillant dans la neige. Je pensai: "Si nous pouvions en attraper quelques-uns, ce ne serait pas mal!" Le désir de vivre me fit ramper tout doucement dans la direction des moineaux. Mais ils étaient devenus très malins à la suite du passage des troupes ennemies. Sans m'attendre, ils s'envolèrent brusquement. A l'endroit où ils s'étaient arrêtés, il restait par bonheur encore pas mal de riz qui s'était échappé d'un sac, me sembla-t-il. Sans nous soucier de leur origine, nous ramassâmes les grains de riz et en mangeâmes immédiatement et, comme il en restait encore beaucoup, nous en remplîmes plusieurs boîtes. Puis, dans un endroit retiré, nous les fîmes cuire avec de la neige. Ce fut un vrai festin!

La troisième nuit, nous étions de retour à l'endroit où nous avions laissé l'agent de liaison blessé de la II^{e} Armée de Route. Il était déjà mort. Son pistolet avait disparu, il ne restait que des douilles vides autour de son corps. Nous pleurâmes tous les quatre. Nous étions alors si affamés qu'il nous était impossible d'avancer. Quelqu'un proposa:

— Mourons ici! Ne faisons plus d'efforts inutiles!

La parole du commandant me revint à l'esprit: "Si l'un de nous réussit à survivre, ce sera une force de plus pour la révolution!" "Comment pourrions-nous mourir ici? pensai-je. Non, il faut vivre! Il faut trouver la liaison, il faut revoir notre commandant!"

J'encourageai les autres camarades à continuer la route. J'avais la certitude que l'ennemi, si nombreux fût-il, ne pourrait pas attraper notre commandant.

Dans la forêt couverte de neige, nous rampâmes six jours et six nuits; nous mangions des herbes, buvions de la neige, pour apaiser notre faim et notre soif. La dernière nuit, nous rencontrâmes enfin l'agent de liaison envoyé par le 2^{e} régiment; nous nous trouvions dégagés de l'encerclement ennemi.

Malheureusement, à notre arrivée à l'armée, nous reçûmes des nouvelles du commandant: Après notre séparation, il avait encore erré dans la forêt pendant trois à quatre jours. Il avait fini par percer l'encerclement de l'armée ennemie mais, une fois sorti, il était allé à Paoantouen, un village situé au sud-ouest du fleuve Mongkiang, pour acheter des vivres, n'ayant rien mangé depuis plusieurs jours. Un espion l'avait reconnu et dénoncé à la police de la forêt. Le commandant Yang avait été gravement blessé au cours du combat. Mais, s'appuyant contre un arbre, tenant des deux mains ses pistolets, il avait résisté encore pendant plusieurs heures, résisté jusqu'au bout, jusqu'à la dernière cartouche, sans se rendre à l'ennemi.

Après sa mort, l'ennemi transporta son corps dans un hôpital de Tchangtchouen pour en faire l'autopsie. Dans son estomac, on ne trouva que des herbes et de l'écorce d'arbre, pas un grain de céréale! Les médecins chinois qui assistaient à l'opération pleurèrent furtivement. L'ennemi sait maintenant qu'il existe dans le monde des hommes inflexibles tels que celui-là!

KAO-YUNG

La destruction de la "Grande Muraille"

LES REVES DE L' "ARMEE IMPERIALE"

Dans la vaste plaine chinoise, l' "armée impériale" faisait de beaux rêves. Mais la douceur de ces rêves était mêlée d'amertume née de l'inébranlable ténacité du peuple chinois et des harcèlements incessants de la VIIIe Armée de Route.

Quand on a un couteau piqué dans le ventre, il faut l'enlever: ainsi les soldats "impériaux" cherchaient-ils un remède.

Ils avaient inventé depuis longtemps la tactique du "blocus" en utilisant les voies de communication et les cours d'eau pour morceler nos bases de résistance.

D'après les statistiques d'avril 1941, dans la plaine occidentale du Hopei, leur ligne de communication routière s'étendait sur 480 lis comportant 270 points d'appui.

Ils coupaient nos bases de résistance par des lignes principales, tout en reliant, par des lignes secondaires, les zones occupées aux zones de guérillas. Ainsi, leur réseau de points d'appui était ininterrompu et les zones occupées étaient reliées entre elles par des lignes de communication qui dessinaient un triangle. Des places fortes furent en outre élevées tous les deux ou trois lis. "Désormais, les troupes de partisans et la VIIIe Armée de Route ne pourront rien faire!" se disaient les soldats "impériaux". Leurs rêves devenaient plus doux.

Malheureusement pour eux, des trous profonds furent creusés, on ne sait comment, dans les grandes routes. Les soldats "impériaux" pensèrent que leurs beaux rêves ne seraient pas de longue durée. Ils massacrèrent des villages entiers à cause de ces trous mais ils ne purent pourtant pas empêcher que leur nombre s'accrût de jour en jour.

Les soldats "impériaux" trouvèrent donc un moyen encore plus merveilleux. Ils élevèrent dans la plaine du Hopei une soi-disant "Grande Muraille" en forme de "Z", longue de plusieurs centaines de lis, allant de Paoting, au nord, jusqu'à Taming, au sud, pour séparer plus efficacement nos bases d'appui les unes des autres et isoler nos forces de résistance.

"Vous pouvez traverser les grandes routes, mais on verra bien si vous arrivez à franchir une 'Grande Muraille'!". . . L' "armée impériale" rêvait à son succès!

Le plan de cette muraille fut tracé. Longueur, largeur, forme, position, tout fut calculé avec précision: 18 pieds de haut, 16 pieds de large, suivant le modèle de l'ancienne muraille de Pékin, avec des meurtrières dans les créneaux; des portes furent ouvertes dans les points fortifiés pour surveiller les espions; des deux côtés de la muraille on creuserait un fossé de 10 pieds de profondeur et de 12 pieds de largeur qui, rempli d'eau là où l'on trouverait des sources, ressemblerait aux rivières qui entourent les villes chinoises; sur le fossé, on dresserait des ponts de bois gardés des deux côtés par des blockhaus occupés par une garnison.

La construction de cette muraille commença par la 5e Subdivision de la région du Sud du Hopei, du district de Koutcheng et Tchengkiakeou à Nantchouentchen de Kihsien, en passant par Tayingtchen de Tsinghohsien. Toute cette partie devait constituer la ligne horizontale de la muraille qui aurait la forme d'un Z. Les soldats "impériaux" forcèrent avec leurs baïonnettes la population à travailler. En même temps, leurs

corps de génie, amenés par le train de la ligne Tehtcheou-Chekiatchouang, ainsi que des adultes en pleine force pris au "delà du Pas" se mirent également à l'œuvre.

Au bout de huit mois, cette partie de la "Grande Muraille" était terminée. Tous les soirs, face au soleil couchant, les soldats "impériaux", contemplant l'immense plaine du haut des créneaux, se sentaient satisfaits: "Voilà! Ces bandits sont à présent complètement isolés!" Et dans leurs rêves, ils devenaient plus insolents.

L'ETONNANTE REALITE

"Détruisons-la!"

Tel fut l'appel lancé au peuple du Sud du Hopei par le Bureau du Directeur des Affaires administratives de cette région. On ne permettrait jamais à l'ennemi d'entreprendre un pareil travail dans la plaine. Répondant à cet appel, les cadres des administrations locales descendirent à la campagne; certains d'entre eux pénétrèrent même dans des points d'appui de l'ennemi. L'appel rencontra bientôt un écho formidable dans l'immense masse de la population.

"Détruisons-la!"

"Détruisons-la!"

Aux environs de la "Grande Muraille", dans les villages qui n'en étaient pas éloignés de plus de 30 lis, les habitants préparèrent des provisions de route, des pioches, des palanches de bambou pour transporter la terre. . . les femmes elles-mêmes s'organisèrent pour apporter aux autres du thé et de l'eau.

Le soir du 28 avril 1941, sous le ciel enflammé par les derniers rayons du soleil couchant, l'ordre du rassemblement fut donné. Les hommes quittèrent leurs demeures et se dirigèrent par groupes vers le lieu de réunion. Il y avait même dans leurs rangs des jeunes femmes qui tenaient à prendre part à l'expédition.

Au même moment, arriva au Bureau du Directeur des Affaires administratives une délégation de la population de la région occupée de Yuntong (région orientale du Grand Canal).

"Nous vous invitons aujourd'hui à un spectacle merveilleux!"

Des guides conduisirent au lieu de rassemblement une dizaine de vieillards qui vivaient depuis longtemps à Yuntong.

Les délégués virent alors, sur le fond coloré des flammes du soleil couchant, le défilé de la population qui, l'outil et ses provisions sur le dos, s'avançait vers la "Grande Muraille", dont il semblait couvrir entièrement la partie inférieure.

— Combien y a-t-il de gens? demandèrent les délégués, stupéfaits.

— Trente-cinq mille, d'après nos calculs, leur répondit-on, sans compter les volontaires.

— Si nous n'étions pas personnellement en présence de cette étonnante réalité, nous ne croirions jamais qu'au sud du Hopei, sous la surveillance d'innombrables points d'appui ennemis qui fourmillent comme les étoiles d'une nuit d'été, on puisse mobiliser un si grand nombre d'hommes! Quel spectacle grandiose!

Le soir même, la destruction commença. Les habitants des villages distants de moins de trois lis des points d'appui ennemis, ayant appris qu'on allait détruire la muraille, sautèrent de joie et demandèrent à participer à ce travail.

— Non, ce n'est pas possible, leur répondirent nos cadres locaux pour les en dissuader, vous êtes trop près de l'ennemi. Si vous y prenez part, l'ennemi reviendra brûler vos maisons!

Dans l'obscurité de la nuit, quand on commença la destruction, on s'aperçut soudain qu'il y avait des gens inconnus un peu partout sur la muraille que l'on était chargé de détruire.

— Hé! D'où venez-vous? Vous vous êtes sans doute trompés! Cette partie de la muraille nous a été confiée, allez dans votre propre secteur!

Ces inconnus travaillaient de toutes leurs forces. Et ce ne fut qu'après avoir été pressés de questions qu'ils répliquèrent:

— Ne criez pas si fort. Nous habitons tout près d'ici, à moins de trois lis.

UNE CLASSE POUR LES SOLDATS FANTOCHES

Nos troupes, constituées par les forces principales de trois régiments disséminées à l'extérieur de la ligne occupée par ces masses populaires, opéraient en même temps pour protéger leur travail de destruction. Au moment où le cortège de 35.000 hommes s'acheminait vers la "Grande Muraille", nos soldats étaient déjà postés tout autour des treize points d'appui que l'ennemi avait créés le long de la muraille et qui étaient très bien fortifiés. Le commandant de nos forces principales donna aussitôt l'ordre suivant:

"1) cerner tous les points d'appui ennemis,

2) couper toutes les communications de l'ennemi avec l'extérieur,

3) garder tous les chemins par où ses renforts peuvent arriver."

Les treize points d'appui furent tous assiégés à la fois. Dans les postes les plus importants, les bandits japonais commencèrent à s'inquiéter de leur isolement. Tous les fils téléphoni-

Les soldats et les paysans unissent leurs efforts pour démolir les fortifications de l'ennemi et combler les fossés de blocus

ques avaient été coupés: ils ne savaient pas ce qui s'était passé. Quant aux troupes fantoches des petits postes, il y eut même parmi elles des soldats qui quittèrent leur fort et se réfugièrent dans les villages; d'autres abandonnèrent leur poste pour prendre la fuite.

Dans la journée, nos troupes n'attaquaient pas l'ennemi. C'était le moment d'agir pour nos instructeurs. Installés dans des endroits élevés, à l'aide de porte-voix ils s'adressaient aux soldats fantoches qui se trouvaient dans ces points d'appui, dans leurs fortifications, ou sur les créneaux de la muraille:

— Holà! Ecoutez bien, et rassemblez-vous! C'est classe pour vous aujourd'hui! On vous explique le premier chapitre de la "Nouvelle Démocratie". Ecoutez bien, ne bougez pas!

Les soldats fantoches n'osaient ni ne voulaient tirer. Ils se réunissaient et écoutaient avec attention le cours donné par nos instructeurs. Vingt minutes. . . trente minutes se passaient ainsi, jusqu'à ce que leurs officiers leur interdisent d'écouter. En réalité, les officiers fantoches assistaient eux aussi à la classe au milieu des soldats.

Dans la nuit, nous sortîmes pour espionner la position ennemie. La classe de la journée était en train de produire son effet: les troupes fantoches nous envoyèrent une lettre:

"Nous nous retirons tout de suite. Vous trouverez de la farine dans le grenier de l'ouest, et des munitions dans la cave au sud. Rappelez-vous bien. Ne les détruisez pas!"

Le lendemain, un point d'appui tomba entre nos mains. Il y avait tant de farine que nous ne parvînmes pas à tout manger. Nous en donnâmes une partie aux gens qui travaillaient à la destruction de la muraille; ils goûtèrent ainsi un peu de la farine de l'ennemi!

LA DESTRUCTION DE LA "GRANDE MURAILLE"

Dans la journée, les 35.000 hommes éparpillés tout le long de la "Grande Muraille" se reposaient à tour de rôle sans être inquiétés dans les villages situés à deux ou trois lis de là; beaucoup se reposaient à l'ombre des jujubiers aux abords mêmes de la muraille. Sans prêter attention au feu désordonné de l'ennemi qui tirait des grands points d'appui, ils mangeaient tranquillement les aliments secs qu'ils avaient apportés et causaient entre eux de leur vie quotidienne ou de ce qui s'était produit la nuit précédente pendant qu'ils se livraient à la destruction.

Le Directeur des Affaires administratives, les chefs de districts et d'arrondissements venaient les voir et les encourageaient. Les cadres de la section d'arts et culture, venaient aussi leur parler de l'actualité internationale et de nouvelles diverses.

Au déclin du soleil, l'envoyé spécial et les chefs de districts et d'arrondissements, la pioche sur l'épaule, prenaient la tête du cortège qui, derrière eux, s'avançait vers la muraille. Bientôt, la "Grande Muraille" se couvrait de gens. D'innombrables pioches se levaient, retombaient, et la muraille s'abaissait pouce à pouce, s'écroulait. . .

Les canons des points d'appui ennemis se mettaient à gronder, puis c'était le tir ininterrompu des mitrailleuses. On cherchait alors à deviner quel "clou" serait enlevé par nos troupes et l'on faisait des paris:

— Moi, je vous assure que les deux Pientchouan seront pris. . .

D'autres soutenaient que le bourg de Leoutse serait enlevé.

Le point d'appui ennemi commençait à brûler. Les flammes illuminaient la "Grande Muraille", illuminaient tout ce

monde qui travaillait à sa destruction. A la clarté du feu, les pioches qui montaient et descendaient formaient, avec les silhouettes des hommes, un tableau magnifique et grandiose.

Depuis le 28 avril 1941, cela faisait sept jours et sept nuits que le travail se poursuivait. Le rempart long de 80 lis auquel l'ennemi avait donné le nom de "Grande Muraille" disparut de la plaine du Sud du Hopei sous les pioches de nos 35.000 hommes; il n'en subsista aucune trace.

La terre qui avait servi à élever cette muraille comblait maintenant les deux fossés creusés de part et d'autre, rendant son ancien aspect à la plaine. N'était-ce pas un miracle?

Le jour où la "Grande Muraille" fut détruite, nos troupes s'étaient emparées d'un des points d'appui importants de l'ennemi, le bourg de Leoutse. Ces nouvelles réjouissaient l'ensemble de la population. Un vieillard, vendeur d'huile de sésame, vint même offrir son huile pour féliciter nos troupes. En fin de compte, durant les travaux de destruction nos troupes avaient arraché six points d'appui à l'ennemi et trois autres avaient été abandonnés par leurs occupants qui avaient pris la fuite.

Le 6 mai à l'aube, la population qui avait participé à la destruction de la "Grande Muraille" retourna chez elle en groupes. Ce ne fut qu'après son départ que l'ennemi, avec toutes ses forces armées, osa sortir de son point d'appui.

KEH TCHEN-LIN,
un des cinq héros du mont Langya

Un saut périlleux du haut du mont Langya

Dans la seconde décade du mois de septembre 1941, un soir, après le dîner, je me rendis avec le chef de notre escouade, Ma Pao-lin, à une réunion générale de la cellule du Parti qui se tenait dans un bois attenant à un cimetière, non loin du village. Le secrétaire de la cellule, instructeur de la compagnie, le camarade Tsai, nous fit un exposé sur la situation du moment: les agresseurs japonais avaient déclenché une grande "campagne de nettoyage" automnale contre la région frontière Chansi-Tchahar-Hopei; l'ennemi voulait attaquer le gros de nos forces mais, de notre côté, en vue de les conserver, notre armée allait se déplacer et mener des combats de guérilla en attendant une occasion favorable pour anéantir l'ennemi. Afin d'assurer la sécurité de notre organe de direction, on décida que notre compagnie (la 7e compagnie du 1er régiment de la 1ère Subdivision de la région du Chansi-Tchahar-Hopei) resterait dans la région du mont Langya.

— Cette année, insista notre instructeur, sera celle où tous les membres du Parti subiront l'épreuve d'une lutte cruelle; tenir la région du mont Langya est une tâche extrêmement difficile. Dans les combats, nous devons être à toute épreuve...

Il répéta cette dernière phrase sans en donner l'explication. Pourtant, je comprenais très bien qu'une grande bataille était imminente.

Le lendemain, des coups de canon se firent entendre: les Japonais de Yihsien, Mantcheng et Tawangtien avaient commencé leur opération. Le soir, nos troupes entamèrent un mouvement autour du mont Langya, au rythme de dix à vingt lis par jour. Nous arrivâmes bientôt au pied de la montagne et nous nous installâmes dans l'ancien camp de la VIIe Armée de Route du Kuomintang.

Deux semaines passèrent. La situation ne semblait pas aussi grave qu'on l'avait pensé. Un fil téléphonique était tendu du haut en bas de la montagne. On pouvait même apercevoir les antennes d'un poste de radio au sommet de la montagne. Le Quartier général devait se trouver là-haut. Il fallait être de faction pour se rendre compte de la gravité de la situation. De notre poste d'observation installé sur le faîte de la montagne, on voyait au loin brûler des villages, des tourbillons de fumée s'élever de partout, des gens conduisant leurs bœufs ou leurs mulets, portant des sacs de provisions, entraînant ou embrassant leurs enfants... une file interminable de gens qui allaient se réfugier dans la montagne.

Ce jour-là, au coucher du soleil, notre tour de faction terminé, nous vîmes de loin plusieurs personnes quitter le temple taoïste situé au sommet de la montagne et descendre vers nous. Il s'agissait probablement de nos supérieurs. Peu après, on donna l'ordre de rassemblement, puis de départ à la suite de nos chefs.

Nous marchions le long d'un ravin qu'une foule encombrait: des fonctionnaires du gouvernement, des réfugiés, assis par groupes à l'ombre des arbres ou dans les prairies, des vieillards portant sur l'épaule leur couverture, des femmes leurs enfants dans les bras... On voyait aussi des génisses attachées aux arbres, des marmites posées sur des tas de pierres...

Vers minuit, après avoir gravi le mont Langya, nous arrivâmes dans une bourgade, sur l'autre versant de la montagne. La 1ère et la 3e sections furent envoyées en surveillance.

Notre section — la 2e — s'installa dans une cabane au pied de la montagne, en attendant de nouveaux ordres. Jusqu'à 3 ou 4 heures du matin, aucun ordre ne fut donné. Nous pensions qu'il n'y aurait rien de nouveau ce jour-là.

Plusieurs d'entre nous étaient déjà couchés sur le sol qu'ils avaient recouvert de paille. Je m'étendis à côté de Hou Teh-lin et tirai un coin de sa couverture sur moi. A peine endormi, je fus réveillé en sursaut par le crépitement des coups de fusils et l'explosion des grenades. L'instructeur entra, couvert de sueur, haletant: il nous ordonna de rejoindre immédiatement le Q. G. sur la montagne. Nous étions sur le point de partir quand il appela:

— Le chef de la 6e escouade!

— Présent! répondit Ma Pao-lin, chef de notre escouade, en se levant.

— Conduisez vos hommes avec un groupe de mitrailleuses, suivez cette arête verticale, occupez la crête de la colline de l'ouest, attirez le feu de l'ennemi pour protéger la retraite de la 1ère et de la 3e sections.

— Compris! répondit Ma Pao-ling sans aucune hésitation.

Au moment de quitter la cabane, j'entendis encore le commandant de la compagnie recommander au chef de notre escouade:

— Tenez bon le plus longtemps possible pour que les hommes qui sont derrière nous et ceux de là-haut (il s'agissait de l'état-major du régiment) puissent se retirer. . .

Quand nous atteignîmes la crête, il faisait déjà jour. Toutes les montagnes environnantes s'étalaient sous nos yeux. En regardant devant nous, nous voyions des soldats ennemis éparpillés par groupes sur toutes les collines plus basses, qui poussaient des hurlements de loup.

Jusqu'ici, les 1ère et 3e sections faisaient face à l'avant-garde des troupes ennemies. Dès que notre chef donna l'ordre

de tirer et que nos mitrailleuses commencèrent à crépiter, les deux sections se retirèrent à la hâte par les sentiers de la vallée pour rejoindre le Q.G. du Régiment. Les soldats ennemis s'élancèrent à leur poursuite. Quand nous avançâmes pour leur barrer la route, ils se tournèrent contre nous.

La petite arête verticale où nous étions coupait justement le chemin qui conduisait au sommet de la montagne, il fallait nécessairement passer par là pour monter au sommet. Notre état-major était en train de se déplacer, je pouvais entrevoir confusément le mouvement des chevaux. L'ennemi l'avait peut-être remarqué. Il nous chargea de toutes ses forces, pour lancer ensuite une attaque contre notre état-major. Le groupe de mitrailleuses était séparé de nous depuis notre changement de position. Il ne restait alors que cinq hommes de notre escouade — Ma Pao-lin, Song Siué-yi, Hou Teh-lin, Wou Fou-tsai et moi — pour résister à l'attaque de l'ennemi. Le feu de celui-ci était extrêmement violent. Notre chef nous dit:

— Notre tâche est de couvrir l'état-major, nous devons tenir bon jusqu'à la mort s'il le faut!

Tout en dirigeant notre combat, il ne cessait de regarder derrière lui en direction du sommet de la montagne. Plus d'une heure s'écoula. Rien ne bougeait sur la montagne. Notre état-major devait se trouver sur l'autre versant. Le chef nous dit alors:

— Notre tâche est accomplie. Gagnons vite la montagne!

Lui en tête, moi en queue de colonne, nous courûmes à toutes jambes vers la montagne, par de petits sentiers.

Après une course folle, ayant sérieusement distancé l'ennemi, nous fîmes halte sur une petite crête pour nous reposer. Ayant chargé Hou Teh-lin de prendre la garde face à l'ennemi entre deux rochers, le chef m'appela pour faire le tour de la crête avec lui en vue de reconnaître le terrain. Nous étions déjà assez près de la cime principale Kipantouo. Il y avait là une

série de trois collines. En face, par où nous étions venus, la vallée s'étendait en serpentant; derrière et des deux côtés, des pentes abruptes se terminaient en à pic, surplombant des précipices insondables. La crête était plantée d'arbres et d'herbes propres à dissimuler une centaine de personnes.

Après une heure de repos, vers 9 heures du matin, Hou Teh-lin cria soudain:

— Chef, l'ennemi arrive!

— Mon vieux Keh, allez donc voir un peu, me dit tranquillement notre chef.

Je me précipitai vers l'endroit où Hou Teh-lin montait la garde. Je vis entre les rochers l'ennemi qui grimpait par le chemin que nous avions suivi: des soldats fantoches marchaient les premiers; quelques-uns s'étaient déguisés, avaient revêtu notre uniforme; derrière eux venaient un grand nombre de bandits japonais, en uniforme jaune, avec des baïonnettes étincelantes, agitant de petits drapeaux ornés d'un soleil. Les Japonais criaient à tue-tête: "Vous serez bien traités, bien traités . . .", tandis que les soldats fantoches nous appelaient en rampant: "Soldats de la VIIIe Armée, rendez vos armes. . ." Je me hâtai d'avertir le chef:

— Ils arrivent en grand nombre. Doit-on se battre ou non?

Il réfléchit un instant en battant des paupières, se leva, et, une grenade dans la main:

— Luttons! dit-il. A quoi servirait-il d'être venu ici, si nous ne combattions pas l'ennemi?

J'approuvais entièrement cette décision et admirais cette ferme volonté. A en juger d'après la situation, il nous était impossible de combattre puisque nous n'étions que cinq contre de nombreux ennemis; nous avions encore le temps de nous retirer en suivant la pente mais nous, des soldats de la révolution, pouvions-nous nous refuser au combat? D'ailleurs si nous résistions à cet endroit, nous pourrions infliger des

Les cinq héros du mont Langya *Laque de Tchen Ho-ting*

pertes à l'ennemi et retarder sa poursuite; notre état-major serait plus loin et le peuple souffrirait moins.

Pendant que je préparais mes grenades, le chef me dit:

— Mon vieux Keh, vous vous chargerez de l'attaque de front; moi, je vais par là, et il partit vers la gauche.

A peine étais-je arrivé auprès de Hou Teh-lin que l'ennemi était là. Je jetai un regard vers le petit Hou, puis je criai:

— Feu! en lançant deux grenades; il en lança également deux.

L'explosion des grenades produisit dans la vallée un écho formidable qui fit bourdonner mes oreilles. Les ennemis qui se trouvaient devant nous, blessés par des éclats de rocher, hurlaient, roulaient en bas, en entraînant d'autres à leur suite. La canonnade suivit le recul de l'ennemi. Des obus de mortiers, des fusées de bazookas s'abattirent en pluie sur la crête. Je me réfugiai avec Hou Teh-lin dans l'anfractuosité du rocher puis je demandai à haute voix:

— Chef, où êtes-vous?

— Nous sommes là, répondit-il avec les deux autres. Ils s'étaient probablement cachés eux aussi dans des anfractuosités à l'abri du tir. C'était vraiment de bons abris! L'intérieur était plus large que l'ouverture, on était mieux là que dans des tranchées.

Après la canonnade, ce fut l'assaut, tantôt à droite, tantôt de face, tantôt des deux côtés. Mais, nous vivants, il était bien difficile à l'ennemi de monter sur la crête. C'était la première fois que je participais à un combat de ce genre. Quand je m'étais battu à mi-côte, j'avais été un peu agité. A présent, je n'éprouvais aucune crainte: je déchargeais mon fusil, lançais des grenades ou ramassais les grenades encore fumantes jetées par l'ennemi et les renvoyais à celui-ci. . . Après avoir repoussé quatre assauts successifs, nous restions cinq, pas un de moins, sans une blessure.

L'après-midi était déjà commencé. L'ennemi lança son cinquième assaut. Le feu devint plus violent que les précédents. Des plantes qui atteignaient une demi-hauteur d'homme s'enflammèrent. La fumée des obus et de ces plantes embrasées nous aveuglait. On ne pouvait rien distinguer à quelques pas devant nous. Je regardai les deux Hou qui se tenaient à mes côtés: hors leurs yeux rouges et deux rangées de dents blanches, leurs visages étaient noirs comme ceux de petits diables. En temps ordinaire, cela nous aurait fait bien rire et nous aurait fourni une bonne occasion de nous taquiner les uns les autres. Mais à ce moment-là, nous étions trop préoccupés. Hou Teh-lin me regarda aussi et me dit en me poussant du coude:

— Adjudant, vous êtes en feu!

C'était vrai! Le dos de mon vêtement ouaté tout neuf brûlait. N'ayant pas le temps de me déboutonner, je le déchirai et le jetai par terre. Il fut vite réduit en cendres.

Dans ce moment critique, Hou Teh-lin me demanda tout à coup:

— Adjudant, avez-vous encore des grenades? Je tâtai ma musette, elle était vide. Je demandai au chef: il n'en avait plus, lui non plus. Ainsi de nous tous. Avant la bataille, on nous avait distribué à chacun une trentaine de cartouches et cinq grenades. Durant le combat de la matinée, les cartouches avaient déjà été épuisées. La grenade, la meilleure arme pour défendre une hauteur, nous manquait juste au moment où nous en avions le plus besoin.

Sans grenades, nous étions pareils à un homme sans tête. Nous ne savions que faire. Nous courions de long en large sur la crête sans trouver de solution. Tout à coup, Hou Fou-tsai poussa un cri de joie; il avait trouvé sur le sol une grenade que quelqu'un avait perdue sans s'en apercevoir. Notre chef la prit précipitamment; il tira en serrant les dents le

rugueux à moitié, sans toutefois lancer la grenade. C'est alors que l'ennemi arriva devant nous. Je vis un premier Japonais qui, découvrant la moitié de sa tête, grimpait en agitant son petit drapeau à soleil et en hurlant. Ceux qui le suivaient criaient sans cesse: "Il faut les prendre vivants, vivants. . ."

Ce n'était plus pour nous le moment d'hésiter. Notre chef fit quelques pas en avant, serra les dents et lança la grenade. Une détonation! L'ennemi recula de nouveau. Le chef cria alors:

— En arrière!

Puis il fit demi-tour et se mit à courir. L'ordre était sorti instinctivement de sa bouche. En réalité, derrière, à droite, à gauche, il n'y avait que les précipices. D'une extrêmité à l'autre, la crête ne comptait que 50 à 60 pas. Par où pourrions-nous nous retirer? Je partis le dernier. Quand je les rejoignis, le chef et les trois autres étaient déjà au bord du précipice. Les trois hommes étaient surexcités et leurs yeux fixaient le chef. Ils semblaient lui dire:

— Chef, prenez vite une décision!

Quand j'arrivai, le chef me saisit par l'épaule et, après avoir fait plusieurs efforts pour parler:

— Mon vieux Keh, me dit-il, nous allons mourir. . . ça vaut la peine . . . c'est glorieux . . . Nous ne serons jamais prisonniers!

Il était si ému qu'il ne pouvait prononcer que des phrases entrecoupées: ses lèvres tremblaient, les larmes coulaient sur ses joues. Je ne pouvais retenir mes larmes. Tout le monde pleurait. Je comprenais que le chef ne s'était pas adressé à moi seul, mais à tout le monde; d'autre part, j'étais son adjudant et, de nous cinq, il n'y avait que lui et moi qui étions membres du Parti. J'aurais voulu lui répondre: "Je ferai tout ce que vous voudrez!" Mais devant l'attitude résolue des autres, je ne fis qu'un signe de tête, sans dire un mot. Le

chef, frappant le sol de la crosse de son fusil, semblait prêt à agir; mais il regarda soudain son arme:

— Nous allons mourir, fit-il, nous ne pouvons laisser nos armes à l'ennemi!

Il n'avait pas fini de parler qu'on voyait déjà les casques des ennemis s'agiter derrière les rochers d'en face. Le chef jeta brusquement son fusil encore neuf qui s'envola dans la vallée. Puis il lança un regard vers nous et se précipita vers un rocher au bord du précipice. Je compris ce qu'il voulait faire. Je frappai mon fusil contre un rocher et, comme il n'était pas brisé, je le jetai aussi dans la vallée. Quand je levai la tête, je vis seulement la chemise blanche du chef disparaître du haut du rocher comme un éclair: il s'était jeté en bas. Je me sentis alors le cœur lourd. J'entendis derrière moi que les autres étaient en train de briser leur arme. Je courus vers le bord par le chemin le plus court et sautai devant moi. J'étais le deuxième.

J'avais décidé de sauter, de tomber au fond, et tout serait fini. Mais, une fois dans le vide, quand mon corps rencontra une branche d'arbre, mes mains se tendirent instinctivement pour la saisir. Mes yeux restaient fermés. Si une main lâchait prise, l'autre saisissait la branche. . . J'avais les mains déchirées mais n'éprouvais aucune douleur; mes reins heurtaient une pierre et je n'avais aucune sensation. Je roulai, roulai encore. . . Tout à coup, mon corps sembla tomber dans le vide. Puis je ressentis un choc et m'arrêtai, la face vers le ciel. Je gardais toute ma conscience. Je tâtai ce qui se trouvait sous moi: j'étais étendu sur une rangée d'arbrisseaux. Je n'étais pas tombé au fond du ravin. J'étais encore en vie. Mais tous mes membres semblaient paralysés. Je n'osais faire aucun mouvement de peur de tomber de nouveau. Si je tombais de nouveau, est-ce que je mourrais? Je n'y pensais pas. Ce qui m'ennuyait le plus, c'était des pierres qui, grosses comme des têtes, entraînées par notre chute ou jetées par l'ennemi, tombaient du haut de la crête et roulaient en bas suivant la même ligne que moi. Il en pleuvait quelques-unes de temps en temps autour de moi avec un bruit sourd; heureusement elles passèrent sans me toucher. Puis j'entendis des voix de l'ennemi; j'écoutai, les yeux fermés. Les voix, bien distinctes, semblaient assez proches, tout au plus à une distance d'un demi li. Les Japonais disaient je ne sais quoi; puis un soldat fantoche parla:

— Ces gens de la VIII^e Armée sont vraiment braves: ils préfèrent mourir que rendre leurs armes! Ils tirèrent ensuite pendant quelque temps en direction de la vallée, les balles sifflaient au-dessus de ma tête. Selon toute apparence, on ne m'avait pas découvert. Je me disais: "je reste là, si on m'apercevait, je n'aurais qu'un mouvement à faire et on ne m'aurait pas vivant."

Des fusillades sur notre crête, des canonnades sur la cime principale Kipantouo. . . Puis tout devint silencieux. L'ennemi était probablement parti. Je levai la tête et regardai à travers les branches. J'étais à mi-pente; un peu plus bas, c'était le précipice. Un rocher et quelques arbrisseaux me retenaient. Si j'étais tombé un mètre plus à gauche, mes os auraient été brisés. En haut, il n'y avait pas plus d'un li entre la crête et moi. Le soleil était déjà très bas. Mes vêtements étaient déchirés, le sang coulait par les déchirures, mais je ne savais pas où j'étais blessé. Mes reins, surtout, étaient douloureux, le moindre mouvement me causait une douleur très vive. Je devais être gravement blessé.

Mais je ne pouvais rester indéfiniment dans cet endroit. Je décidai de remonter sur la crête. Retrouvant une force subite, je serrai les dents, me retournai et me mis à grimper. La montée est d'autant plus difficile que la chute est facile. Je m'arrêtais à chaque pas. Je serrais de nouveau les dents,

faisais un nouvel effort, un nouveau pas en avant en m'agrippant à un arbrisseau ou à un rocher. . . Après tant d'efforts, je n'avais fait que la moitié du chemin.

Tout en grimpant, j'entendis soudain des frôlements de branches et des crissements de pierres. Tout surpris, je me collai en toute hâte à un rocher et regardai derrière moi: non loin de là, quelqu'un bougeait; il me sembla que c'était Song Siué-yi. J'appelai alors à voix basse:

— Song Siué-yi!

— Hé! C'est vous, adjudant?

— Oui, c'est moi. Comment ça va?

— Je ne peux plus marcher!

Je calculai la distance qui nous séparait: il m'était impossible d'arriver jusqu'à lui. Je pus donc seulement lui répondre:

— Il faut monter à quatre pattes si vous ne pouvez pas marcher. L'ennemi est peut-être parti. Tâchez de monter, je vous attends là-haut.

Puis je lui demandai encore, espérant qu'il avait rencontré quelqu'un:

— Où sont les autres?

— Je n'ai vu aucun de ceux qui ont sauté avec moi.

Cette réponse était bien naturelle. A sauter du haut d'une montagne, la mort est presque certaine. Mais je vivais encore, j'avais même revu Song Siué-yi. . . Ma douleur augmentait quand je pensais aux trois autres. Pendant l'autre moitié du chemin, leur souvenir m'obsédait, je pensais surtout à notre chef d'escouade Ma Pao-lin: un homme simple, droit, mon meilleur camarade; il n'aimait pas parler mais, pour lui, "ce qui était dit était dit". Dans tous les combats, il avait coutume de nous dire: "Suivez-moi!" et il s'avançait toujours le premier. En temps ordinaire, il faisait tout en silence, qu'il s'agisse d'apporter la ration, de chercher de l'eau, etc. . ., sans jamais demander aux autres de le faire à sa place.

Le soleil s'était déjà couché sur la montagne quand j'arrivai sur la crête. Je rampai jusqu'à l'endroit où notre chef avait sauté dans la vallée. Je jetai un coup d'œil en bas: c'était une pente très rapide au bout de laquelle s'étendait la vallée, sombre comme un gouffre sans fond; la paroi présentait des saillies aiguës et, dans les fentes des rochers, des buissons de jujubiers sauvages se balançaient sous le vent du soir. Je criai de toutes mes forces:

— Ma. . . Pao. . . Lin! . . .

Il n'y eut que l'écho dans la vallée et un aigle qui voltigeait pour me répondre. En longeant le bord je gagnai le devant de la crête; l'endroit où nous avions combattu était tout noirci par la fumée. Je ne comprenais pas comment nous avions pu tenir contre l'assaut de l'ennemi. Devant notre ligne de défense, les cadavres de l'ennemi avaient déjà été emportés, il ne restait que des tas d'habits ensanglantés. L'ennemi semblait avoir eu beaucoup de morts.

Un peu plus tard, j'entendis Song Siué-yi m'appeler. Je courus l'aider à monter sur la crête. Il avait l'épine dorsale cassée. Arrivé en haut, il cracha du sang à pleine bouche. Nous eûmes beaucoup de mal à arrêter l'hémorragie. Je lui fis cette proposition:

— Mon vieux Song, nous ne pouvons pas rester ici. Il faut partir.

— Mais où aller? fit-il d'un air inquiet.

— A Kipantouo. Maintenant que l'ennemi est parti, nos hommes seront peut-être là-bas. Nous irons chercher d'abord quelque chose à manger.

En nous appuyant chacun sur un bâton, nous poursuivîmes notre route, tantôt grimpant, tantôt marchant, dans la direction du temple qui se trouvait au sommet de la montagne Kipantouo. Il faisait déjà noir quand nous arrivâmes près de Kipantouo. Nous nous mîmes à gravir une pente. Soudain un hom-

me sans uniforme sortit de l'anfractuosité d'un rocher, un de nos agents locaux, semblait-il, qui cria pour nous arrêter:

— N'avancez pas, il y a une mine là-bas!

Avant qu'il eût fini de parler, la mine explosa. J'entraînai Song Siué-yi et nous roulâmes au bas de la pente. C'était notre seconde chute mais, par bonheur, nous nous en tirions sans blessure nouvelle. Quand nous remontâmes, l'homme avait disparu.

Nous continuâmes à ramper. Une chaumière se dressait au bord du chemin. Nous décidâmes d'y prendre un peu de repos et, pendant cette pause, de chercher le moyen qui nous permettrait de nous approcher du temple si l'ennemi y était encore. Pendant que nous discutions de cette question, quelqu'un nous adressa la parole, de derrière la chaumière:

— N'êtes-vous pas l'adjudant de la 6e escouade?

Je reconnus tout de suite la voix du petit clairon de la compagnie, le camarade Li Houan-kouei.

— C'est moi, répondis-je, venez vite!

Il n'était pas encore très sûr de mon identité. Il nous interrogea plusieurs fois de suite; finalement, il monta vers nous. Il était blessé à la jambe et n'avait pu trouver la compagnie. Quelques instants plus tard, un autre entra, vêtu en civil. Il pleura dès qu'il nous aperçut:

— De nous quatre, dit-il, je suis le seul qui sois valide, mais je ne peux pas vous porter tous sur mon dos!

— Ça ne fait rien, répliquai-je. Cherchons un autre moyen.

La décision fut bientôt prise d'aller directement à Kipantouo. La difficulté était que nous ne savions rien de ce qui s'était passé là-bas.

— Je suis gravement blessé, dit Song Siué-yi. J'y vais le premier. S'il n'y a pas de soldats ennemis, je pousserai un cri; si l'ennemi est là, je tâcherai de revenir ou je me ferai tuer, qu'importe ma vie!

Nous ne réussîmes pas à l'empêcher de faire ce qu'il avait proposé. Il partit. Il était déjà huit heures du soir. Longtemps après, nous l'entendîmes crier. Nous courûmes vers lui, le camarade en civil le prit par le bras et nous entrâmes ensemble dans le temple.

Il n'y avait personne à l'intérieur. Toutes les maisons voisines avaient été brûlées. Dans le temple, des tas de boîtes de conserves avaient été laissés par l'ennemi. Au milieu de la cour s'ouvrait un grand trou autour duquel étaient jetés des habits couverts de sang. L'ennemi devait avoir marché sur notre mine. Ayant trouvé une marmite cassée, nous fîmes bouillir de l'eau puis, avec un peu de riz brûlé dans l'incendie, trouvé au fond d'un récipient, nous fîmes une bouillie, qui fut partagée entre nous quatre.

A minuit, le camarade sans uniforme partit, mais le vieux prêtre taoïste revint. Il connaissait très bien notre armée. Dès qu'il nous aperçut, il demanda tout de suite:

— C'est vous qui avez combattu aujourd'hui les bandits japonais?

— Oui, répondis-je.

— Vous avez mené un dur combat. Le commandant de votre régiment se nomme Kieou, n'est-ce pas? Il regardait tout le temps dans votre direction, les larmes ne cessaient de couler sur ses joues: il croyait que vous étiez tous morts!

J'étais très ému de la sollicitude de notre supérieur et je pensai de nouveau à mes trois camarades morts.

Le vieux prêtre nous indiqua le chemin qu'avaient suivi nos troupes. Je demandai au camarade Li Houan-kouei dont la blessure était moins grave de partir le premier, pour chercher la liaison avec notre régiment. Nous partîmes derrière lui, Song Siué-yi et moi, en nous soutenant mutuellement.

En cours de route, nous demandâmes maintes et maintes fois des nouvelles de notre régiment. Ce ne fut que le lendemain,

à trois heures de l'après-midi, que nous rencontrâmes un soldat qui ramassait du bois sur la montagne. Il nous dit:

— Je suis du 20e régiment, le 1er régiment doit se trouver plus bas. Nous descendîmes en toute hâte. Il s'agissait bien de notre compagnie.

Nous fûmes presque portés par notre instructeur dans une hutte de terre battue où était installé le Q.G. de la compagnie. En apprenant notre retour, tous les camarades de la compagnie vinrent nous voir. La hutte était pleine de monde. J'étais étendu sur un lit. L'instructeur, la main sur mon épaule, ne cessait de pleurer, sans pouvoir prononcer un seul mot. Nous étions aussi incapables de retenir nos larmes, mais c'étaient des larmes de joie.

Le jour même, nous fûmes envoyés à l'ambulance du régiment pour nous faire soigner. La blessure de Song Suié-yi était très grave, la mienne l'était moins. Quand notre campagne de "contre-nettoyage" fut terminée, j'étais déjà guéri.

A la fin de la campagne de "contre-nettoyage", une réunion générale fut convoquée par la Subdivision de la région. Durant la séance, on lut l'ordre du jour, et le commandant Yang Tcheng-wou, au nom du commandant Nié Jong-tchen, nous remit, à Song Siué-yi et moi, la "médaille de la jeunesse" et d'autres récompenses. C'est depuis ce temps-là que l'on parle des "cinq héros du mont Langya".

SIU KANG

Sur le mont Tsoulai

C'était le sixième jour de la 1ère Conférence des travailleurs modèles de la région centrale du Chantong. Quand le camarade Tchen Chan eut fait son rapport sur ses propres actes héroïques, un tonnerre d'applaudissements et des mots d'ordre s'élevèrent de toutes parts:

— Suivons l'exemple du camarade Tchen Chan! Prenons le fusil et versons notre sang pour le peuple!

— Prenons la houe et travaillons de toutes nos forces pour la production au service du peuple!

— Acquérons les bonnes qualités de l'armée du Parti communiste!

— Imitons l'inflexible énergie du camarade Tchen Chan, membre du Parti communiste!

Le camarade Tchen Chan se souvenait très bien de tout son passé:

Le 31 décembre 1937, au moment où la VIIIe Armée de Route avait déclenché l'insurrection dans la région du Mont Tsoulai, il avait dit adieu à ses 27 ans de vie d'ouvrier agricole, s'était précipité au Mont Tsoulai avec ses deux neveux et deux hommes du pays, et s'était engagé dans l'armée du camarade Mao Tsé-toung. Il avait été successivement chef d'escouade, de section et de compagnie. Il avait participé à plus de cent campagnes, grandes ou petites. Les monts Taichan, Paotoukou,

Yimongchan étaient couverts de ses pas, de son sang. Pour le peuple, il avait été blessé quatre fois!

A la fin de l'automne 1939, une nuit, la sentinelle vint annoncer:

— On a découvert devant nous les traces de l'ennemi.

Le chef du district, Tcheng, et le camarade Tchen Chan s'avancèrent avec sept autres combattants dans la direction de l'ouest, le long de la grande rue du village de Chanyangtchouan. Sous le clair de la lune, Tchen Chan fixait ses regards devant lui. Dans l'ombre des maisons, c'était l'obscurité complète. Soudain, il distingua quelque chose qui bougeait au pied du mur. Une décharge violente suivit. Le chef du district fut atteint.

Le camarade Tchen Chan s'élança en criant avec les sept autres combattants. Un combat au corps-à-corps s'engagea. Une cinquantaine de Japonais les entouraient de tous côtés. Le cliquetis des baïonnettes et des canons de fusil s'accentuait, comme les hurlements des Japonais. Un officier japonais frappa de son sabre les reins du camarade Tchen. Son épine dorsale semblait brisée. Le sang jaillissait de la blessure. Il s'effondra. Le sabre de l'ennemi s'abattit de nouveau sur sa poitrine, il l'arrêta avec son fusil et, faisant un dernier effort, roula sur le côté, dans une mare de boue. Il se releva pour tirer. Une balle l'atteignit dans la cuisse. La douleur le força à s'appuyer contre le bord de la mare. Quand les cris de l'ennemi s'éloignèrent, il sortit de celle-ci, se traîna à l'aide de son fusil hors du village, entra dans un petit bois. Puis il se coucha par terre, essuya la culasse de son fusil, le chargea de cartouches et continua à surveiller la route. Le sang coulait de plus en plus, la douleur devenait de plus en plus aiguë. Ses yeux se brouillaient, il perdit connaissance. Quand il rouvrit les yeux, il était déjà à l'hôpital.

La dernière fois qu'il fut blessé, c'était en hiver 1941. A cette époque, l'ennemi menait une "campagne de nettoyage" sur le mont Tsoulai. A la tête d'une compagnie de Sécurité, Tchen battit en retraite jusqu'à Yangkeoulan; là il tomba dans une embuscade tendue par l'ennemi. Une balle lui cassa la jambe. Il resta boiteux.

Au printemps 1942, la situation sur le mont Tsoulai s'aggravait de jour en jour. L'ennemi ne cessait de lancer des opérations de nettoyage et d'empiètement. La blessure de Tchen Chan n'étant pas encore guérie, il fut obligé de se retirer dans la vallée, chez un paysan fidèle nommé Wang Yu-tchong. Il soignait lui-même sa blessure: avec une tige de paille, il enleva les petits morceaux d'os fracassé. Le 1^er^ juillet, l'ennemi occupa toute la montagne et se mit à construire des ouvrages d'appui, à creuser des "fossés de blocus", à élever des murailles également destinées au blocus. Pour mener jusqu'au bout sa "campagne de nettoyage", il ordonna à tous les habitants de quitter la montagne dans un délai de trois jours, espérant par ce moyen faire du mont Tsoulai un no man's land. En raison de l'urgence de la situation, nos troupes avaient hâte de se retirer. Ne pouvant les suivre, Tchen Chan dut se réfugier dans une caverne sur la montagne.

Le 4 juillet, dans la nuit, Wang Yu-tchong traversa furtivement le fossé de blocus, entra dans la caverne de Tchen Chan:

— Camarade Tchen, lui dit-il, vous ne pouvez rester ici. Tous les jours, l'ennemi fouille la montagne, les traîtres et les espions sont partout. Vous devez changer de place et aller dans la vallée Tatchaiheoukeou.

— Mais je ne peux pas marcher, répondit Tchen Chan d'un air embarrassé, en regardant sa jambe blessée.

— Je peux vous porter. Nous irons tout doucement.

Wang Yu-tchong emporta d'abord les pots et la couverture de Tchen Chan. Puis, portant celui-ci sur son dos, il

s'avança dans cette montagne déserte. Il faisait noir comme dans un four.

— Comment pourrions-nous monter là-haut? pensait Tchen Chan. La vallée est surplombée des trois côtés par des pentes à pic. Il n'y a qu'un sentier étroit et abrupt à l'ouest. Tout seul, il aurait déjà grand peine à avancer. Comment pourrait-il monter avec moi sur le dos?

Arrivé au pied de la pente rapide, Wang Yu-tchong se mit à plat ventre pour que Tchen Chan s'assît sur son dos comme sur une selle. Il avança lentement en rampant. Bientôt, Tchen Chan sentit que son compagnon était tout essoufflé, couvert de sueur: il s'était égaré. Tandis que Wang allait seul à la recherche du chemin, Tchen Chan rampa en tâtonnant. Peu après, Wang revint, tâtonnant lui aussi. Leurs mains se rencontrèrent. Tchen sentit que celles de son compagnon étaient humides de sang: elles étaient déchirées par les buissons épineux! Tchen, ému jusqu'aux larmes, se dit:

— La masse du peuple est vraiment notre mère et notre soutien!

Ils rampèrent, rampèrent. . . Au point du jour, ils arrivèrent enfin dans une grotte secrète. Wang Yu-tchong y laissa le blessé puis retourna en arrière chercher un pot d'eau qu'il rapporta à Tchen Chan. Avant de partir, il dit à celui-ci:

— Il me sera très difficile de revenir vous voir. Demain, j'enverrai quelqu'un vous apporter cinq livres de haricots cuits. Il y a une fontaine en bas, à un li d'ici. Si je ne reviens pas, vous irez vous-même y chercher de l'eau à boire.

Deux jours plus tard, les haricots qu'on avait apportés à Tchen commencèrent à moisir. Il les fit sécher au soleil et, en les écrasant avec des pierres, les réduisit en poudre. Il en prenait deux poignées par repas, délayées dans de l'eau froide; il en buvait deux bols par jour.

Le 7 juillet, il ne lui restait plus une goutte d'eau. Toute la journée, il souffrit de la soif. La nuit venue, un bol suspendu au cou avec un mouchoir, il descendit de la grotte en rampant et en s'aidant d'un bâton. Il était déjà près de minuit quand il arriva à la fontaine. Tout de suite, il se mit à plat ventre et but à pleines gorgées sans se soucier si l'eau était propre ou sale. Sa soif une fois apaisée, il se reposa pendant quelque temps. Puis, ayant empli le pot d'eau, il se mit à ramper, s'arrêtant à chaque mouvement pour reprendre son pot. Quand il atteignit la grotte, le jour commençait à poindre.

Le quatorzième jour, les haricots étaient épuisés. Assis dans la grotte, il attendit qu'on lui apportât des provisions. Un jour, deux jours passèrent, personne ne vint. Il sentait la faim lui brûler l'estomac, ses yeux étaient voilés d'éblouissements. Il ne pouvait plus rester en place. Il sortit de la grotte malgré le jour. Il regarda de tous côtés, arracha des herbes, des chèvrefeuilles, pour assouvir sa faim, tout en surveillant les alentours de peur d'être découvert par l'ennemi. Le troisième jour, personne n'apparut. Devant la grotte, toutes les plantes comestibles avaient été arrachées.

Sa couverture sur son dos, il grimpa jusqu'à Tatchaitongkang. Debout au bord d'un précipice de deux à trois cents pieds, il réfléchit:

— Si je me jette en bas, tout mon corps sera brisé!

La tête enveloppée de sa couverture, il était prêt à sauter.

Mais il se rappela soudain les paroles que lui avait adressées un membre éprouvé du Parti communiste avant son entrée dans l'armée:

— Soyez convaincu que le Parti communiste trouvera des solutions, quelles que soient les difficultés. Suivez le Parti communiste et votre avenir sera assuré!

Puis il lui sembla entendre l'instructeur de la 1ère compagnie du 2e régiment parler pendant le cours politique:

— Lutter malgré les difficultés, être prêt à tous les sacrifices héroïques, voilà l'esprit traditionnel le meilleur de l'armée du peuple!

Il se rappelait en même temps comment le chef du district, Tcheng, n'avait cessé de lui envoyer, pendant sa convalescence, de l'argent, des habits, des provisions, était venu le voir tous les deux ou trois jours, lui souhaitant une rapide guérison. . .

Il sembla sortir d'un cauchemar. Il jeta la couverture à côté de lui et, fixant des yeux le soleil couchant, il se dit:

"Les supérieurs n'abandonneront pas le mont Tsoulai, ils ne peuvent pas m'oublier. Quand la situation aura changé et que ma santé sera rétablie, je pourrai encore travailler pour le Parti et pour la Patrie!"

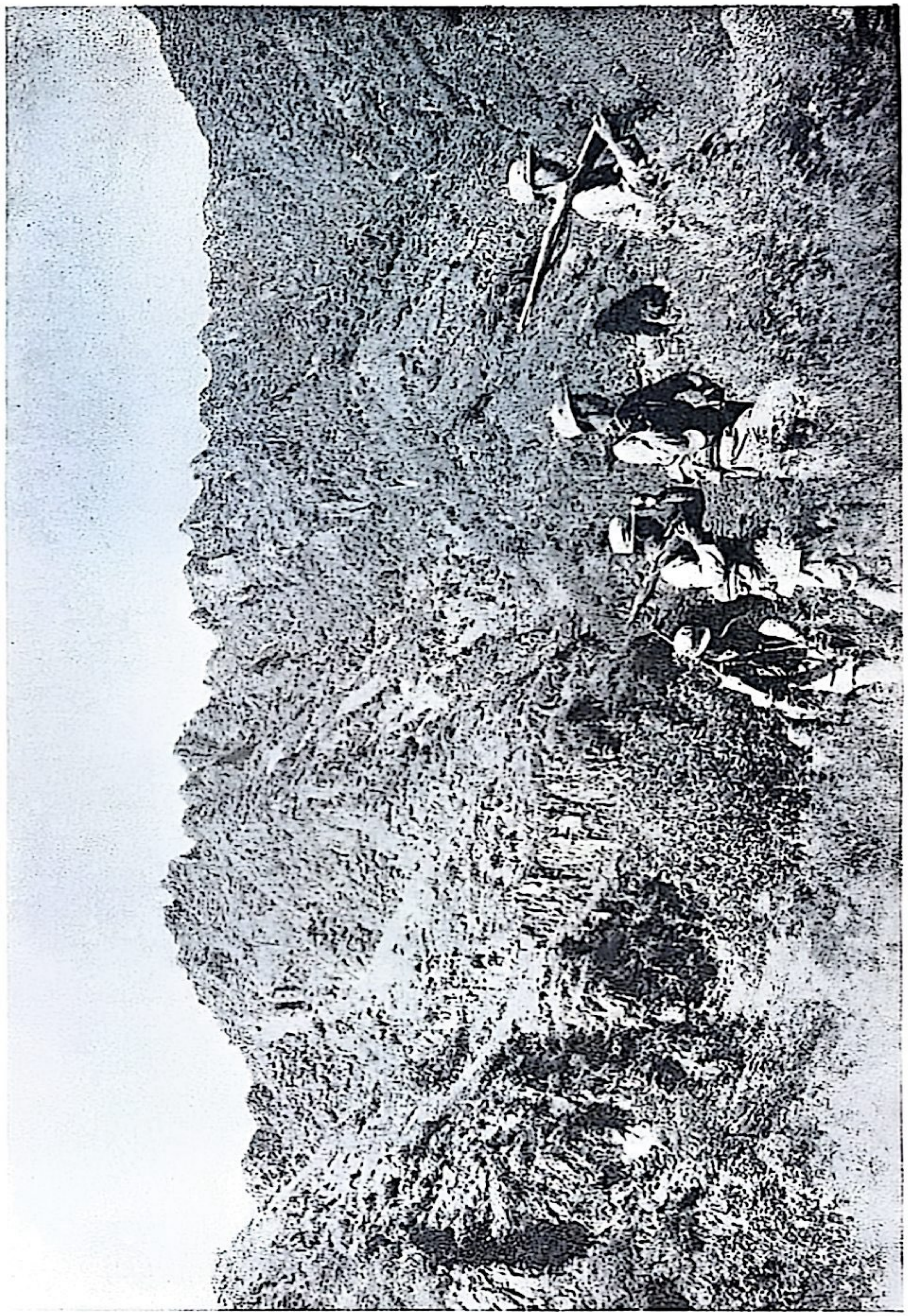
Il rentra en rampant et laissa sa couverture dans la grotte. Puis il alla plus loin à la recherche de jujubes sauvages et de plantes comestibles. Il était déjà près de minuit, quand il eut parcouru un peu plus d'un li. Il passa donc la nuit dans une anfractuosité de rocher. Aux premiers rayons du soleil, des coups de fusil se firent entendre par intervalles dans la vallée. Ils ne cessèrent que l'après-midi. Il se remit à ramper, à la recherche de jujubes et d'herbes. Parvenu sur une petite crête, il aperçut quelqu'un, à un li de lui, près d'une maison en pierre. Il sentit son cœur bondir de joie et oublia presque sa faim. Le regard rivé sur cet objectif, il rampa de toutes ses forces. Quand il fut au but, il reconnut un brave paysan de la montagne, nommé Kao Fa-song. Il l'appela familièrement:

— Oncle Kao!

Celui-ci, en le voyant si maigre, les cheveux longs, resta figé de stupeur. Après un long moment de silence:

— Ah! Vous êtes le camarade Tchen? demanda-t-il. Comment en êtes-vous arrivé là?

— Je n'ai pas mangé depuis quatre jours, répondit Tchen Chan avec un sourire amer.



Une de nos unités opérant en montagne guette l'occasion d'anéantir l'ennemi

Kao Fa-song l'aida à se lever, le dévisagea et lui dit en soupirant:

— Hélas! Ces bandits japonais ne nous laissent plus vivre humainement! Il y a encore chez moi de quoi manger. Allons-y!

Chemin faisant, il continua:

— Si vous étiez venu deux jours plus tôt, vous ne m'auriez pas trouvé. Tous les jours, les Japonais viennent fouiller la montagne, je suis obligé de me cacher dans une grotte pendant le jour et ne rentre qu'à la nuit.

Après un bon repas, Tchen Chan regagna sa grotte avec quelques gâteaux de maïs. Le lendemain, il changea de demeure, alla habiter au fond de la vallée, dans une autre grotte de la grandeur d'une table. Comme elle était située près d'une fontaine, il lui était plus facile de puiser de l'eau. Mais quelle solitude de vivre seul dans la montagne! Il voulait dormir, mais le sommeil le fuyait. Les événements du passé se déroulaient dans sa tête comme un film. Portés par le vent de la montagne, les hurlements sinistres des loups et des renards et les cris des hiboux parvenaient de temps à autre à ses oreilles. Il éprouvait une certaine frayeur, mais il retrouva tout de suite son sang-froid:

— Je ne crains pas la horde japonaise, pensa-t-il, et des animaux pourraient me faire peur!

Il s'habitua petit à petit et parvint à s'endormir malgré ces bruits lugubres.

Deux jours plus tard, il avait fini les gâteaux de maïs. Il se rendit de nouveau à la maison en pierre de Kao Fa-song et rentra avec quatre à cinq livres de haricots cuits. L'obscurité était complète. Heureusement, des éclairs lui montraient le chemin. Il se trouvait à un demi li de sa grotte quand la tempête éclata. Il continua à ramper dans la boue. Quand il entra dans la grotte, ses habits étaient tout trempés. Il dut les

suspendre au bout de son bâton et resta assis toute la nuit. Le lendemain matin, il sortit pour puiser de l'eau. Arrivé au bord du précipice, ses yeux se brouillèrent, ses oreilles tintèrent, il s'évanouit dans les broussailles. Quand il reprit connaissance, le soleil était déjà haut. Il rentra en gémissant tout le long du chemin. Ses yeux tombèrent par hasard sur un vieux journal: ". . . Le Parti communiste est capable de surmonter toutes les difficultés et de vaincre l'ennemi. . ."

Ces mots si vibrants le rendirent pensif: "J'ai connu des jours bien plus pénibles encore, et je ne pourrais pas surmonter ces petites difficultés!"

Il ouvrit son carnet et y écrivit avec une paille trempée dans l'encre de son cachet: "25 juillet: hier soir, grande averse; suis rentré tout mouillé. Le matin, suis tombé évanoui en allant puiser de l'eau. Un communiste doit surmonter ces petites difficultés."

Quand il eut terminé son journal, il se leva, tout content, pour aller chercher de l'eau.

A la fin d'août, un soir, deux éclaireurs envoyés par ses supérieurs vinrent le voir et lui apportèrent deux cents yuans et une lettre. Dans la lettre, on lui expliquait quelle était la situation, tant à l'intérieur du pays qu'à l'extérieur, et l'état de la région du mont Taichan; on s'excusait auprès de lui parce qu'on ne l'avait pas évacué pendant la retraite précipitée. La lettre se terminait sur ces mots:

"Le Parti communiste n'abandonnera jamais le mont Tsoulai, il le reprendra bientôt. Ayez confiance et attendez avec patience!"

La lecture de cette lettre lui procura une joie indicible. Les mains tremblantes, il la plia et la garda comme un trésor. Quand il eut reconduit ses deux visiteurs jusqu'à l'entrée de la grotte, il débordait tellement de joie et d'enthousiasme que, lui qui ne voulait jamais chanter, il se mit à fredonner:

"Sur le mont Tsoulai se lève l'étendard de l'Insurrection.
Nous le défendrons jusqu'à la mort, nous ne l'abandonnerons jamais!"

Depuis ce jour-là, nos agents vinrent souvent lui rendre visite. Le gouvernement se chargeait de sa nourriture. Il fabriqua lui-même une cruche et une petite marmite. Il avait obtenu deux grenades. Dans la journée, il faisait les cent pas sur la crête pour surveiller les mouvements de l'ennemi. La nuit venue, il rentrait dans sa grotte pour préparer ses repas. Il poursuivit cette vie de lutte jusqu'au printemps 1943. A partir de cette date, la situation s'améliora. Il profita alors du printemps pour commencer à travailler la terre.

En mars, il se mit à défricher, à genoux, le sol inculte, à proximité de la grotte, avec une faucille brisée qu'il avait trouvée, puis il y sema quarante-deux graines de potirons et quarante autres de haricots. Il creusa en même temps une fosse pour y accumuler du fumier. Il enterra sous les semences une dizaine de gros rats qu'il avait tués, en guise d'engrais. Le temps était trop sec et l'engrais trop fort, les pousses de potirons menaçaient de se dessécher. Très inquiet, il ne cessait de les arroser avec l'eau qu'il puisait à la fontaine. En mai, tous les matins, il allait jeter un coup d'œil sur sa terre: en la voyant couverte de fleurs jaunes et de feuilles vertes, il souriait de contentement. Au début de juin, il récolta 3.200 livres de potirons et 20 livres de haricots. Dès lors, il avait non seulement des légumes en suffisance, mais il lui restait encore une grande quantité de provisions. Au commencement de l'automne, quand il vit les herbes hautes de plus d'un pied, il acheta une faucille avec ses économies; tous les jours, sous le soleil, il coupait des herbes; des gouttes de sueur coulaient de son corps nu sur la terre. Quand il liait ces herbes coupées, il éprouvait une très grande joie. Ce travail se poursuivit pen-

dant des jours. Il ramassa ainsi 350 livres d'herbes. La question du chauffage était résolue.

Un jour qu'il sortait ainsi pour couper des herbes, il trébucha sur une pierre ronde qui roula sous ses pieds et tomba. Son ancienne blessure se rouvrit; le sang coulait en abondance, mais il ne poussait aucune plainte ni ne se décourageait:

"Tôt ou tard, ma jambe guérira, pensait-il, et je continuerai le travail!"

Au printemps 1943, la VIIIe Armée de Route, avec l'aide des habitants du mont Tsoulai, détruisit les fossés de blocus et les blockhaus de l'ennemi et réussit à enfermer ce dernier dans sa forteresse. Le mont Tsoulai fut alors ouvert à nos troupes et le camarade Tchen Chan recouvra sa liberté d'action. Il harcelait ses supérieurs, leur demandant un travail quelconque. Le commandant et le commissaire politique du bataillon lui écrivirent et en raison de son enthousiasme pour la production le nommèrent chef des travaux de défrichement des terres incultes de la montagne, à la tête d'une escouade. Tchen Chan accepta cette mission avec un vif plaisir. Avant même l'arrivée de son escouade, il avait déjà choisi un coin de terre. Avec ses économies, il avait acheté une grosse pioche; à son pied boiteux, il avait attaché un morceau de bois taillé en forme de semelle. Il avait défriché un *mou*[1] de terre autour duquel il avait planté quarante petits pêchers. Ses hommes arrivèrent; il n'y avait pas de quoi les loger. Avec l'aide des paysans, Tchen prépara des matériaux et bâtit trois grandes pièces d'habitation. Pendant le travail de défrichement, il ne se reposait jamais quand les autres faisaient une pause. Emus par son exemple, tous voulaient donner quelques coups de pioche de plus. Quand on eut défriché dix *mous* de terre, l'escouade partit; seul, le camarade Tchang Tche-fou resta, pour aider aux travaux de labourage, de sarclage, de hersage, et à la moisson.

Il faisait trop sec. On ne pouvait pas laisser le maïs mourir de soif. Tchen éleva alors une digue de trente pieds de long et d'un pied et demi de haut pour irriguer ses champs avec l'eau de la rivière. Ainsi, quatre *mous* de terre aride furent transformés en terre irriguée. Sous le soleil brûlant de l'été, il continuait à herser torse nu: son dos et ses bras nus furent meurtris par les feuilles de maïs, le sang coulait, mais il n'y prêtait aucune attention et poursuivait son travail.

Après un an de labeur, à la moisson d'automne, il récolta 488 livres de maïs, plus de 400 potirons et 1.600 livres de haricots et de lentilles, ce qui correspondait à une valeur de 3.375 yuans. Les petits pêchers qu'il avait plantés au bord des champs avaient poussé de nouvelles branches. La terre qu'il avait défrichée avec son groupe avait donné 1.070 livres de céréales et 6.550 livres de paille.

L'exemple du camarade Tchen Chan qui avait lutté, travaillé pour la production, et persévéré sur le mont Tsoulai avec un tel esprit d'abnégation, fut cité à l'ordre du jour. Au cours de la conférence des travailleurs modèles, il reçut de la main de son supérieur, avec le titre de "soldat modèle émérite", un âne et cinq cents yuans en récompense de ses exploits.

[1] Un mou égale 1/15 d'hectare. – N.D.T.

AN TCHENG-FOU, colonel

La création d'une base de guérilla dans le Soueiyuan méridional

Au cours de l'année 1942, qui fut l'année la plus critique de la résistance de l'Union Soviétique contre l'agression hitlérienne, les agresseurs japonais avaient entrepris des "campagnes de nettoyage" de grande envergure contre la VIIIe Armée de Route du Soueiyuan, dans le but d'attaquer ensuite la République populaire de Mongolie. Nos troupes, forcées d'évacuer le Soueiyuan du centre et du Sud, se retirèrent au nord du Chansi. Je faisais alors partie du 1er régiment de cavalerie, qui s'était installé dans le district de Tsouoyun de la même province. La direction de la Subdivision de la région de Pienkouan choisit alors neuf cadres pour mener et intensifier la guérilla sur les arrières de l'ennemi et pour établir la liaison avec nos forces du Soueiyuan de l'Ouest, et me chargea d'organiser un détachement-de-travail armé pour développer nos forces armées et créer des bases de guérilla dans la région de Holin, dans la province de Soueiyuan.

LA MARCHE VERS LA REGION DU DISTRICT DE HOLIN

Nous étions neuf en tout, dont cinq étaient membres du Parti communiste, tous cavaliers depuis des années. Il nous

était assurément assez pénible de nous changer maintenant en fantassins, de nous habiller en civil, et surtout de nous séparer du régiment pour travailler tout seuls. Mais nous savions tous que, plus la tâche est pénible, plus on a besoin d'énergie pour l'accomplir. Ce fut donc avec joie que nous acceptâmes cette mission.

Nous avions tous pris le costume des paysans de la région: coiffés de chapeaux de feutre noir, blanc ou gris, revêtus d'habits usés, rapiécés, emportant en même temps cinq fusils, quatre pistolets que nous avaient donnés nos supérieurs et nos simples bagages, nous nous mîmes en route pour le district de Holin.

De Tsouoyun à Holin, la distance n'est pas grande, mais tous les 20 à 30 lis, se trouvaient des points fortifiés, tenus par des soldats japonais ou fantoches. La route était donc très bien gardée, ce qui nous obligeait à faire bien des détours. Notre mission étant en effet de développer nos forces armées et nos activités de guérilla derrière les lignes ennemies, nous devions éviter tout combat avec l'ennemi: préserver en ce moment la vie d'un cadre, c'était garder un trésor pour la révolution!

Nous marchions la nuit. Au point du jour, nous nous arrêtions à proximité d'un bourg ou d'un sentier conduisant à un village, dans un petit bois ou au creux d'un rocher à la limite d'une montagne, pour nous remettre de nos fatigues. Dès que la nuit tombait, nous reprenions la route. Pour nous, qui étions cavaliers, le voyage à pied constituait une nouvelle épreuve. La marche était lente et pénible: les pieds déchirés, nos jambes semblaient brisées et pourtant nous devions continuer. Personne ne pouvait ni ne voulait être laissé en arrière. Nos pieds portaient des ampoules qu'on crevait avec des épines; on en faisait sortir un peu d'eau et l'on poursuivait la marche. Après avoir traversé les deux rivières Tsinho et Saho, un désert et la montagne Tapeihouyaotsechan, nous arrivâmes sans encombre

dans la montagne Kouopaoyaotsechan, près du district de Holin, et nous nous enfonçâmes dans la vallée de Tenglong-choukeou.

Ayant gravi le sommet de la montagne, je dis:

— Nous allons nous installer ici!

Tout le monde me lança un regard interrogatif, mais personne ne répondit.

C'était une montagne rocheuse toute chauve, assez élevée et abrupte où il n'y avait rien d'autre que des pierres et de la terre. Le soleil d'avril était déjà assez fort et il n'existait pas un arbre pour nous abriter. Couverts de sueur, la veste déboutonnée, nous nous installâmes sûr le versant nord de la montagne, dans un amoncellement de pierres.

Dans cette sorte de grotte, nous étions protégés contre les rayons du soleil, mais l'air frais de la vallée pouvait passer par les anfractuosités des rochers. Etant donné l'ardeur du soleil, nous étions très satisfaits d'avoir un tel domicile.

— Que c'est bon, un foyer! dit en riant le camarade Tsouei Tchan-piao qui n'arrêtait pas de gratter de ses deux mains ses pieds enflés. C'est la sûreté même, ici: on est protégé contre le vent et la pluie; l'endroit est difficile à découvrir et il est facile de parer à tout accident.

Le camarade Wang Hou-tsin, ayant remarqué ses pieds enflés, le taquina avec humour:

— Les pieds de notre chef de section sont à toute épreuve!

— Bien sûr! répliqua Tsouei. C'est bon de marcher nu-pieds! c'est frais et on se sent léger!

La vérité était que ses souliers étant entièrement usés, il les avait jetés et marchait pieds nus depuis plusieurs jours.

Plusieurs camarades, brisés de fatigue, ronflaient déjà. J'allai inspecter le terrain et installer la sentinelle. La conversation continua entre Tsouei et Wang:

— As-tu faim, mon vieux Wang?

— On n'a pas faim dans une guerre de guérilla.

— Tu es admirable!

— Pour servir le peuple, il faut avoir du ressort. Même avec l'estomac creux, nous anéantirons l'ennemi!

LA NAISSANCE D'UNE BASE

Au pied de la montagne, le long de la vallée, s'étalaient de nombreuses bourgades clairsemées dont les petites étaient à deux à trois lis de nous, les grandes à sept ou huit lis. Dans la journée, nous ne pouvions pas quitter tous ensemble la montagne: un ou deux camarades furent envoyés en reconnaissance. Dès que la nuit fut tombée, nous partîmes tous pour engager l'action.

La situation était compliquée: il y avait là des bandits japonais, des soldats fantoches et ceux du Kuomintang. A première vue, il semblait bien difficile de travailler et de créer une base. Mais cet état de choses nous parut au contraire plus favorable au développement de notre action. Le peuple vivait très pauvrement au milieu des montagnes et, accablé de toutes sortes de maux, il avait en horreur les bandits japonais, les soldats fantoches et les bandits locaux, c'est-à-dire les troupes du Kuomintang. La masse était donc facile à soulever, pourvu qu'on prît soin de ses intérêts.

Les deux ou trois premiers jours furent principalement consacrés à étudier la situation et à observer la position où nous nous trouvions. Personne ne parlait de son estomac creux.

Au cours de la troisième nuit, ayant tracé une ligne d'action plus avantageuse, nous nous acheminâmes vers un hameau. Après avoir gravi la montagne, nous descendîmes une pente

pour arriver, après un tournant, devant une colline abrupte entre deux vallées. Le long des vallées des habitations étaient éparpillées. Une sentinelle postée sur la colline pourrait voir tout ce qui se passait dans les vallées et, en cas d'accident, nous pourrions nous retirer facilement sur la colline pour battre en retraite.

Nous descendîmes de la colline et nous nous dirigeâmes vers deux maisonnettes situées tout près de la vallée. Au bruit de nos pas, des gens se précipitèrent hors de leurs maisons et s'enfuirent de tous côtés. Nous arrêtâmes une femme d'une quarantaine d'années. Elle était toute tremblante et suffoquait de peur.

— Madame, où est allé votre mari?

— Il est allé porter du foin au district.

Je savais bien qu'elle mentait. Chez elle, il n'y avait qu'un *kang* sans couverture ni matelas avec seulement un morceau de brique pour oreiller. Le fourneau était près du *kang;* un petit chaudron y était posé ainsi que trois bols de terre cuite et quelques brindilles qui servaient de baguettes. Un petit âne était abrité sous un hangar, à côté de la porte d'entrée, et c'était tout ce qu'elle possédait!

— Une famille comme la vôtre, a donc encore de quoi envoyer au district?

— C'est pour les autres. Nous sommes trop pauvres. Nous devons gagner notre vie!

— C'est vrai. Nous, les pauvres, nous devons chercher de quoi nous nourrir. N'ayez pas peur. Nous sommes les soldats de la VIII^e Armée de Route, nous venons ici pour aider les pauvres. Appelez votre mari, s'il vous plaît, pour causer un peu avec nous. Je voulais orienter la conversation de façon à connaître quelle était l'attitude des paysans à l'égard de notre armée.

— Nous qui demeurons dans la vallée, nous ne sortons jamais, nous ne savons rien.

— Mais vient-il parfois des Japonais, des bandits locaux?

— Nous sommes si pauvres que nous n'avons rien. Pourquoi viendraient-ils ici? Ils ne trouveraient que de vieux os, répondit-elle en me dévisageant avec étonnement et en étudiant notre costume et notre manière de parler. Elle devenait plus calme.

Soudain, elle me questionna, comme si elle comprenait quelque chose:

— Vous êtes des soldats en civil de la VIII^e Armée?

— Oui, c'est bien ça!

— Oh! il y a tant de bandits, ici! L'aboiement des chiens nous fait trembler. Nous ne possédons rien, mais nous tenons tout de même à notre peau!

Ces paroles nous enchantèrent.

— N'ayez pas peur, affirmai-je. Nous ne sommes pas des soldats fantoches, ni des bandits de l'armée du Kuomintang. Nous sommes de vrais soldats de la VIII^e Armée.

Puis, revenant sur le sujet, je lui demandai:

— Allez chercher votre mari. Nous garderons votre maison. Si vous avez peur d'y aller seule, je désignerai quelqu'un pour vous accompagner.

— Ce n'est pas la peine, répondit-elle. Puis, allant tout doucement vers la porte, elle appela. Un homme âgé apparut aussitôt. Il s'était caché dans un taillis, derrière la maison. Dès que nous étions entrés dans la maison, il avait écouté en cachette à la fenêtre. A peine entré, il me demanda:

— Vous êtes des soldats de la VIII^e Armée? Vous appartenez donc au régiment du commandant Tseou? Ces soldats sont si bons! Ils se sont reposés ici pour manger. Ils n'ont rien pris. Au contraire, ils nous ont dit beaucoup de bonnes paroles!

De tels mots faisaient bien plaisir à entendre. Je savais bien que tous ceux qui nous connaissent un peu sont naturellement plus accessibles.

— Pourquoi êtes-vous revenus? demanda-t-il encore.

— Pour combattre les Japonais et aider les pauvres à se redresser!

— Avec vos quelques hommes? Comment pourriez-vous agir? Les soldats fantoches et les bandits du pays sont si nombreux!

— Mon bon vieux, vous savez bien que la VIII^e^ Armée est l'armée du peuple. Un soldat tout seul, qu'il soit sur la route ou au travail, sera aidé par le peuple. On nous avertirait, si l'ennemi arrivait.

— Hélas! on est bien malheureux ici. Nous sommes déjà si pauvres! Mais les bandits japonais et les soldats fantoches ne nous permettent même pas de vivre. Tous les deux ou trois jours, des bandits viennent piller, tuer, brûler. Qui sait si nous vivrons demain? Tout en parlant, il grattait ses longs cheveux qui n'avaient pas été peignés depuis des années; puis il renfonça son pied dans une de ses chaussures, couvertes de peau de mouton et attachées avec de la ficelle.

— C'est tout naturel! lui expliquai-je. Les bandits japonais sont des envahisseurs, ils ne veulent pas laisser le peuple chinois vivre en paix, c'est certain. Les soldats fantoches, eux, sont des traîtres à la Patrie. Quant aux troupes du Kuomintang, ce sont des brigands qui, sous prétexte de résister aux Japonais, pillent partout, maltraitent le peuple, attaquent même la VIII^e^ Armée qui combat les Japonais, sans se soucier des malheurs du peuple. Nous, les soldats de la VIII^e^ Armée, nous voulons résister aux Japonais pour sauver la Patrie, pour que tout le monde puisse vivre une vie meilleure. C'est pour cela que nous sommes revenus.

— Soyez les bienvenus! Malheureusement, nous n'avons rien à vous donner à manger.

Chose étrange! Cette phrase sembla réveiller mon estomac qui n'avait rien pris depuis plusieurs jours pendant lesquels, sur la montagne, nous n'avions bu que de l'eau de ruisseau. Mais qu'importe! Le bonheur ne vient que d'une lutte pénible. Au cours de la Longue Marche, en traversant les montagnes enneigées et les vastes steppes, on n'avait même pas eu un lieu convenable où se reposer, sans parler des repas! Mais on avait passé quand même! En me livrant à ces réflexions, je regardais mes camarades assis à mes côtés: ils étaient tous pleins d'entrain, ce qui me rassurait. Mais je savais aussi que, si nos cadres travaillent sans se soucier de leur estomac, il faut tout de même trouver de quoi les nourrir!

— C'est vrai, nous n'avons rien mangé depuis plusieurs jours. Si vous avez quelque chose, voulez-vous nous en vendre un peu?

— A vous, je ne veux rien cacher. J'ai encore un peu de farine de graminées sauvages, les autres n'ont même pas ça!. . .

Sa femme l'interrompit:

— Mais il y a encore des pommes de terre! Je vais en faire cuire. Et elle nous quitta.

* * *

Nous décidâmes d'aller la nuit même trouver les chefs du village ou des hameaux. Nous demandâmes au vieillard de nous y conduire. Le chef du village était absent. Nous trouvâmes trois chefs de hameaux. Ils eurent d'abord très peur de nous. Nous leur expliquâmes alors que notre travail consistait à poursuivre la résistance contre les envahisseurs japonais, et que nous désirions seulement avoir plus de rapports avec eux et en obtenir des renseignements sur l'ennemi. Ces explications les rassurèrent.

— Mais vous n'avez pas encore mangé? demanda l'un des chefs.

— C'est vrai, dit un autre. Nous avons reçu pour le poste de la farine que nous ne lui avons pas encore expédiée. On peut en faire cuire un peu.

— Merci, ce n'est pas la peine. Si nous en mangeons et que les soldats fantoches arrivent, que leur donnerez-vous? Cela vous causerait des ennuis.

Telle fut la réunion. C'était très simple. Notre but était de dissiper les craintes éprouvées à notre égard et de nous rendre compte de l'état réel du gouvernement fantoche pour faciliter notre travail. Cette visite, dans son apparente banalité, nous serait très utile pour notre installation dans cette région.

"CE SONT DES SOLDATS DE LA VIII[e] ARMEE DE ROUTE, NON DES BANDITS!"

Dès lors, nous pûmes faire de fréquentes visites chez les chefs de villages et de hameaux et causer librement avec les gens du pays. Quelque temps après, il nous fut même possible de quitter la montagne pour passer une ou deux nuits dans le village et acheter du son et des graines de graminées sauvages pour nous nourrir.

La maison du vieillard était déjà devenue une petite base d'action. Lui-même devint pour nous un aide excellent et un bon propagandiste. Grâce à lui, nous avions appris beaucoup de choses sur cette région, et, de son côté, il expliquait aux autres le but de notre travail et la politique du Parti.

Un jour, deux jours. . . une, deux semaines passèrent; nous poursuivions sans relâche notre œuvre de propagande au sein de la population. Petit à petit, les gens du pays ne nous craignirent plus. Mais ils n'avaient pas encore assez de confiance en nous.

Le résultat de notre travail était le suivant: nous nous étions rapprochés de la population, le premier pas avait été fait. Il fallait à présent obtenir la pleine confiance du peuple. Pour nous permettre de nous livrer à un travail plus approfondi, nous nous divisâmes en deux groupes: nous pourrions ainsi étendre notre action à un plus grand nombre de bourgades.

Nous attendions encore la nuit pour sortir. Dès que le jour tombait, nous nous mettions en route et nous quittions la montagne. Chemin faisant, nous avions l'habitude de causer avec le vieillard qui était notre plus ancienne connaissance et notre guide régulier.

— Que pense-t-on de nos activités?

— Tant que les Japonais ne seront pas anéantis, le peuple ne pourra vivre en paix.

— Et encore?

— Une troupe qui ne pille ni ne maltraite les gens est une bonne troupe. Des soldats comme vous seront partout bien reçus!

— D'après vous, comment pouvons-nous résoudre le problème de notre nourriture?

— Quelle maison ne fait pas de quoi manger? Vous n'avez pas vos instruments de cuisine! Un repas, ce n'est pas une affaire! Si les bandits ne viennent pas ici, votre nourriture ne fera aucune difficulté!

Tout à coup, des pas précipités se firent entendre. Quelqu'un marchait à toute allure dans notre direction. Avec précaution, nous allâmes à sa rencontre.

— D'où venez-vous?

— De Lieoukiayaotse.

— Où allez-vous dans la nuit? Qu'allez-vous faire?

— Des bandits sont arrivés chez nous, ils sont en train de piller.

— Combien sont-ils?

— Neuf.

— Allons-y! Neuf contre neuf, finissons-en avec eux, proposa le camarade Tsouei qui avait entendu. Les autres camarades me regardaient et attendaient ma réponse.

— Allons! Tant qu'on n'aura pas supprimé ces malfaiteurs, ces braves gens ne seront jamais tranquilles. Telle fut ma décision.

Dès qu'il sut que nous allions nous battre avec les bandits, le paysan voulut nous arrêter:

— N'y allez pas! Il fait trop noir. S'il vous arrivait quelque malheur!

— Nous ne pouvons pas laisser ces brigands piller le peuple. Notre devoir est de le protéger, c'est l'essentiel, répondirent tous les camarades d'un ton résolu.

La nuit était calme, les étoiles scintillaient dans le ciel, le vent de la vallée soufflait tout doucement; la chaleur de la journée s'était évanouie. Le paysan, qui connaissait très bien le terrain, marchait le premier. Nous gravîmes un monticule, puis descendîmes le long d'une pente rapide. Au bout de trois à quatre lis, le paysan nous dit:

— Ils sont en bas, dans le village. Approchons-nous par derrière. Si l'on entre de face, l'aboiement des chiens gâtera les choses.

Nous aperçûmes alors confusément des maisonnettes éparpillées, étagées le long de la pente. Après un tournant brusque et un sentier escarpé, nous arrivâmes devant le village. Devant nous se dressaient plusieurs habitations en terre battue, dont la porte était grande ouverte. Nous avançâmes avec précaution. Un camarade resta en sentinelle sur le chemin, trois autres montèrent sur le toit. Nous restions cinq; armés chacun d'un pistolet, nous nous approchâmes rapidement de la porte devant laquelle nous laissâmes un camarade de garde.

Plusieurs bandits, leurs fusils dans les bras, étaient assis sur le *kang* et parlaient entre eux de leur butin. Dans la maison, tout était en désordre, il était visible qu'elle avait été fouillée de fond en comble. Sur le sol gisaient plusieurs paquets pleins à craquer et une quantité d'autres objets: tout cela appartenait au peuple, mais les bandits s'en étaient emparés.

Nous tirâmes deux coups de revolver et, au même moment, nous nous avançâmes vers eux.

— Ne bougez pas! leur dis-je.

Les bandits éteignirent la lampe. La chambre fut plongée dans une obscurité complète.

— Vous éteignez la lumière? Ne bougez pas! Nous tirerons sur le premier qui fera un mouvement.

Un des bandits essaya d'attraper quelque chose derrière son dos, mais sa main fut saisie par le camarade Tsouei qui lui en arracha un pistolet.

— Ne bougez pas . . . Laissez vos armes sur le *kang* et descendez tout de suite, dit le camarade Tsouei qui lâcha la main du bandit et ralluma la lampe avec des allumettes qu'il avait sur lui. Les bandits descendirent du *kang* d'un air soumis. Après les avoir fouillés, nous les laissâmes à l'écart.

Celui qui avait voulu saisir le pistolet tenta de s'enfuir et fut vite arrêté par le camarade qui gardait la porte d'entrée.

Leur butin comprenait toutes sortes de choses: de l'opium, des billets. . . ; les paquets contenaient pêle-mêle du riz, de la farine, des vêtements, des morceaux d'étoffe, de la viande de mouton, des poulets qu'ils venaient de tuer. . .

Dans une chambre, au fond de la maison, une vieille femme, se couvrant la tête des deux mains, tremblait de peur. Nous allâmes vers elle. Elle nous regarda d'un air craintif, puis fixa des yeux les bandits que nous tenions en respect. Elle ne comprenait plus: ces "messieurs", qui, un instant plus tôt, avaient frappé, crié, pillé, se trouvaient tout d'un coup désarmés.

Comment ces gens vêtus en civil osaient-ils enlever leurs armes aux soldats?

— Ne craignez rien, bonne mère! nous sommes de la VIIIe Armée de Route. Allez appeler vos voisins, qu'ils viennent reprendre tout ce qui leur appartient.

Les habitants s'étaient enfuis à l'arrivée des bandits. On eut grand'peine à en faire revenir un petit nombre.

Nous rendîmes tous les objets et les vivres enlevés par les bandits à leurs premiers possesseurs. Quant à ces bandits, après leur avoir donné une leçon, nous les laissâmes retourner chez eux. Ils nous remercièrent tous:

— Nous sommes aussi des Chinois; désormais, nous n'agirons plus comme nous l'avons fait. Nous suivrons vos conseils et rentrerons chez nous pour vivre en bons citoyens.

Cette victoire renforça notre foi dans la lutte. De plus, nos munitions s'en trouvèrent augmentées de quatre fusils, un pistolet et plus de deux cents cartouches.

Une fois, deux fois. . . nous ne savons plus combien nous avons éliminé de bandits, combien de butin fut rendu au peuple, combien d'armes furent prises par nous. Nous disions alors: "Attaquer les bandits, c'est construire notre arsenal", ou: "Bienvenue aux convoyeurs!"

Bientôt il n'y eut plus trace de bandits dans les villages où s'étendaient nos activités.

Nous reçûmes dès lors de quoi nous nourrir, des provisions données par les habitants du pays. Nous étions devenus de vieilles connaissances, ils m'appelaient "Monsieur An" et mes soldats "les soldats protecteurs". On savait partout que nous étions "les soldats de la VIIIe Armée de Route, et non des bandits".

Quelle joie pour nous de bénéficier de la confiance et du soutien du peuple!

Il y avait près de deux mois que nous étions arrivés dans la région.

Notre vie était assez mouvementée. A peine installés dans un endroit, il nous fallait bientôt nous déplacer dans un autre. Ni jour ni nuit, ni pluie ni beau temps ne pouvaient arrêter notre action. Il arriva même que nous changeâmes d'endroit plusieurs fois en une seule journée.

Plusieurs camarades étaient malades, ils avaient les pieds enflés, mais personne ne se plaignait. Nous continuions à marcher en nous appuyant sur une branche d'arbre; ne trouvant pas de légumes, nous mangions de la soupe au piment ou des racines de betteraves: transpirer, même d'une sueur froide, soulageait les malades; quand on se sentait fatigué, on fumait des cigarettes où les feuilles d'arbre tenaient lieu de tabac: bien qu'elles n'aient pas le goût de celui-ci, elles étaient tout de même un excitant.

Plus tard, quand l'ennemi avait recueilli quelques informations nous concernant, il menait de temps en temps des "campagnes punitives". A son approche, même harassés de fatigue, nous devions franchir plusieurs collines pour éviter la rencontre. La fatigue ne comptait pas pour nous. Ce qui nous inquiétait le plus, c'était que toutes les sorties de l'ennemi étaient une source de maux pour le peuple.

Ce dernier ne voulait pas qu'il nous arrivât malheur; comment aurions-nous pu le laisser dans la détresse?

Oui, le peuple nous soutenait, nous protégeait à tout moment et de son mieux. S'il se produisait quoi que ce fût, il se hâtait de nous en avertir; si quelqu'un se rendait dans un autre village, même pour une affaire personnelle, il nous rapportait au retour tout ce qu'il avait vu ou entendu; ainsi étions-nous bien ren-

seignés sur la situation et pouvions-nous faire front à toute action de l'ennemi avec souplesse et mobilité. Durant les "campagnes punitives" de l'ennemi, la population aimait mieux supporter les insultes et les interrogatoires que révéler notre présence, pour que nous puissions travailler en toute sécurité.

Voici un trait dont je me souviens encore:

Au cours d'une des "campagnes punitives" qu'ils avaient engagées contre nous, les Japonais n'arrivaient pas à nous rattraper; ils arrêtèrent plusieurs habitants du pays et les forcèrent à répondre à leurs questions:

— Avez-vous vu des soldats de la VIIIe Armée? Combien sont-ils?

— Nous les avons vus. Ils sont très nombreux, des centaines!

— Qui est leur chef?

— Il y a tant de monde! Chaque famille en a reçu quelques-uns. Ils sont vêtus du même uniforme. Et puis, nous n'avons pas osé les regarder. Comment aurions-nous pu reconnaître leur chef?

Il serait trop long de raconter de tels traits de présence d'esprit grâce auxquels notre présence put être dissimulée. Ils sont gravés dans notre mémoire.

Nous étions toujours neuf. Nous ne pouvions pas encore, par des attaques-surprises contre l'ennemi, soulager les douleurs du peuple. De telles attaques n'auraient apporté que malheur au peuple. Conformément à la politique du Parti, nous utilisions les occasions qui se présentaient pour gagner à nous toutes les forces susceptibles d'être gagnées en vue de mener une lutte commune contre les bandits japonais.

Le temps était venu, pour les paysans, de la pleine saison des travaux agricoles. Un jour, après le petit déjeuner, sous les doux rayons du soleil, les gens se rendirent aux champs comme d'habitude, avec leur nonchalance ordinaire. Le vent de la vallée balançait la moisson. On n'entendait aucun chant

d'oiseau, seulement le bruissement plaintif des insectes. Des chiens couraient les uns après les autres à la lisière des champs. Au loin, des pas de cheval se firent entendre. Effrayés par ce bruit, les enfants qui jouaient avec des grillons coururent vers leurs parents; ils ne cessaient pas de jeter des regards craintifs en arrière.

Les gens, attirés par les cris des enfants et le trot du cheval, regardaient dans la direction de la route: un cavalier fantoche, le fusil en bandoulière, passa au galop et pénétra dans le village.

Le chef du hameau eut alors à le recevoir, il lui offrit un siège, du thé, fit tuer des poulets, préparer le repas. . .

A ce moment, trois camarades entrèrent dans la maison où se trouvait le cavalier.

Le chef du hameau, croyant que nous étions des paysans et venions le voir, nous demanda:

— D'où venez-vous? Que voulez-vous?

Nous n'avions pas encore répondu que le soldat fantoche, à demi couché sur le *kang*, se levait mollement et s'interposait:

— Qu'est-ce qu'ils font ici? D'où sortent-ils?

— Du village voisin, pour acheter des provisions. Je vous prie de nous aider, répondis-je au chef du hameau. Puis j'interpellai le soldat fantoche:

— D'où venez-vous?

Cette question le mit hors de lui. Il ouvrit de grands yeux, me lança un regard furieux et cria:

— Pourquoi cette question?

— Pourquoi cette question? dis-je en brandissant mon pistolet. Nous sommes les soldats de la VIIIe Armée. Dis-nous d'où tu es venu.

Le soldat fantoche perdit sur-le-champ toute son arrogance. Tout pâle, il resta quelque temps comme pétrifié sans pouvoir prononcer un mot. Finalement, il réussit à me répondre en hachant ses mots:

— Je viens du poste de Halakeh pour presser le paiement de la contribution. Après avoir ravalé sa salive et repris son souffle, il continua:

— Je n'avais pas d'autre moyen. Les Japonais voulaient me forcer à travailler dans les mines. Je n'ai pas voulu y aller. C'est ainsi que je me suis engagé dans l'armée, à leur service, et que je suis chargé de cette sale besogne.

Tout en parlant, il se débarrassait lui-même de ses cartouchières et de son fusil et voulait me les passer.

— Non, pas cela; gardez-les! Nous sommes maintenant de vieilles connaissances. Ça ne fait rien.

Le chef du hameau, effrayé, les traits altérés, tremblait malgré lui. Son trouble me faisait de la peine. Je dis alors à mes deux compagnons de surveiller le soldat fantoche et j'entraînai par la main le chef du hameau dans une pièce voisine.

— Que craignez-vous? lui demandai-je. Nous ne prendrons pas ses armes, ni ne l'emmènerons. Nous ne voulons pas vous causer d'embarras. Soyez tranquille!

— Ne l'emmenez pas, me supplia-t-il. Les Japonais nous ont averti: si un de leurs hommes disparaît, tout le village sera brûlé et ses habitants tués sans pitié. Je ne suis pas capable de porter une telle responsabilité.

— Soyez tranquille. Nous ne pouvons pas, pour un seul homme ou une seule arme, attirer le malheur sur tout le village, soyez-en sûr. Nous voulons simplement lui donner une leçon pour qu'il n'ose plus ennuyer le peuple.

Rassuré sur ce point, le chef du hameau voyait une autre difficulté: que devait-il faire dans cette affaire? Je lui conseillai alors d'appeler les gens du village à répondre pour ce soldat, ce qui assurerait par la suite leur sécurité.

Rentré dans la première pièce, je vis le soldat fantoche qui était resté docilement assis sur le *kang*; de grosses gouttes de sueur n'arrêtaient pas de couler sur sa figure pâle. Un peu plus tard, le chef du hameau entra avec plusieurs habitants du village.

— Mes bons amis, me demanda-t-il, nous vous prions de nous faire l'honneur de le laisser partir. Il est du pays. Nous vous garantissons qu'il ne fera plus de mal. Si vous le gardez prisonnier, il nous arrivera un grand malheur!

— Il est du pays? Alors, tant mieux! Chacun doit se rendre utile à son pays. Nous savons bien qu'il a été contraint de servir les Japonais. Ce n'est pas sa faute.

Je n'avais pas fini de parler que le soldat fantoche descendait déjà du *kang*, se mettait à genoux et nous demandait grâce.

— Levez-vous! Puisque vous êtes un homme du pays, vous ne devez pas nuire à vos compatriotes. Partez, tâchez désormais d'intervenir de votre mieux en leur faveur. S'il y a du nouveau chez vous, envoyez-nous quelques mots. D'accord? Je le relevai. Il était si ému qu'il pleurait.

Les habitants lui firent aussi leurs recommandations:

— Vous voyez bien comme les soldats de la VIII^e^ Armée sont bons. Ils ne vous font aucun mal. S'ils étaient entre vos mains, que leur arriverait-il? Tout Chinois doit avoir un cœur chinois. A votre retour, vous ne direz pas qu'il y a ici des soldats de la VIII^e^ Armée!

— Vous pouvez rentrer, lui dis-je, et je le laissai remettre tout son équipement sur son dos et regagner son poste.

Une semaine s'écoula après cet incident. Nous poursuivions toujours notre travail parmi les chefs de hameaux, leur expliquant la politique du Parti en ce qui concernait la résistance contre les envahisseurs japonais, nous efforçant de les gagner à nous. Nous leur conseillions de refuser ou de retarder par tous les moyens possibles les contributions ou les corvées imposées par les Japonais et de fournir à ces derniers de fausses informations en échange des vraies.

Tous les villages agissaient désormais suivant nos conseils.

Mais les choses ne se passaient pas toujours selon nos désirs. L'ennemi était fréquemment informé de nos activités, ce qui nuisait au peuple aussi bien qu'à notre travail.

Voici ce qui était arrivé:

Le chef du village Kongtonglingtsouen, Kouo Che-kouei, était un riche projaponais. C'était un homme à double face: devant vous, il parlait d'une façon, et agissait d'une autre manière par derrière. Il profitait souvent des services accomplis au nom des Japonais pour en tirer bénéfice pour lui-même. Aussi sa famille mangeait-elle du riz raffiné et de la farine blanche tandis que les pauvres devaient se contenter des racines d'herbes. Il se montrait aimable devant nous mais, en notre absence, il nous calomniait devant les chefs des hameaux et leur répétait souvent des menaces comme celles-ci:

— Vous voulez servir les gens de la VIIIe Armée? Ils sont pareils à la queue d'un lièvre qui ne grandit pas. Voyez: ils ne sont que neuf, ils ne font que passer par ici et s'en iront ailleurs.

Ou bien encore:

— Qui veut être vraiment au service de la VIIIe Armée? Vous verrez ce qui arrivera à celui-là après leur départ. Désormais, celui qui ne m'avertira pas de leur venue, je le dénoncerai aux soldats "impériaux". On lui coupera la tête!

Les chefs des hameaux étaient bien embarrassés, ils venaient se plaindre à nous l'un après l'autre:

— Si vous ne trouvez pas moyen d'en finir avec cet homme-là, nous n'oserons plus vous rendre service: notre tête est en danger!

Un jour, nous étudions les moyens de nous débarrasser de cet homme, quand un chef de hameau nous annonça que trois soldats fantoches voulaient nous voir. C'était bien étrange. Que voulaient-ils?

Il s'agissait du soldat fantoche que nous avions relâché; il était là avec deux autres. Il nous exprima d'abord son désir de nous servir, puis ils nous dit:

— Récemment, nous avons souvent vu le chef du village de Kongtonglingtsouen venir dans notre poste et s'entretenir avec notre chef et l'officier instructeur japonais. On ne sait pas ce qu'ils se disent, mais on a entendu plusieurs chefs d'escouade parler d'un "Monsieur An"; nous ne savons pas si c'est de vous qu'il s'agit. Faites tout de même bien attention!

Sur ce point, nous savions à quoi nous en tenir. . .

Notre plan d'action était déjà en voie de réalisation. Nous avions trouvé le moyen de nous débarrasser de cet obstacle grâce aux Japonais.

Les chefs de hameaux recueillirent en secret de la bouche des habitants le récit de toutes les exactions commises par Kouo Che-kouei. Celui-ci était en effet détesté de tout le monde à cause de sa fidélité envers les Japonais; on l'appelait le "laquais des Japonais" ou "traître à la Patrie".

Pour dénoncer ses exactions tous les habitants du village signèrent la lettre d'accusation où se trouvaient exposés tous ses méfaits, preuves à l'appui.

Cette lettre fut directement remise au poste ennemi, sans passer par les mains du chef du canton.

Bientôt, Kouo Che-kouei fut arrêté et enfermé dans le poste. Alors, comme au jeu d'échecs, nous préparâmes une nouvelle partie: il fallait choisir un nouveau chef du village.

Quelques jours plus tard, Kouo Che-kouei fut destitué de sa charge et ne fut relâché qu'après avoir payé aux Japonais une forte somme pour ses exactions. A son retour, nous allâmes le voir. Il ignorait tout ce qui s'était passé. Voici le récit qu'il fit lui-même de son arrestation:

"Le jour était à peine tombé, quand plusieurs soldats fantoches arrivèrent et m'emmenèrent au poste sous le prétexte d'y traiter certaines affaires. Cette manière était insolite; j'étais déjà un peu inquiet et je voulais demander à quelqu'un de porter la nouvelle à ma famille. Mais tous ceux que je rencontrais en route ne m'adressaient pas un mot: je ne sais si c'était par crainte des soldats fantoches ou pour d'autres raisons. Les soldats ne me permettaient pas non plus de parler avec eux. Je pressentais déjà quelque malheur. Je fus emmené à l'intérieur du poste. On me conduisit bientôt devant l'officier japonais. Sapristi! Ce Japonais me donna plusieurs gifles sans me poser une seule question. Il me semblait tomber des nues. Je demandai au chef du poste qui se trouvait à côté de moi pourquoi on me traitait ainsi:

— Monsieur le chef de poste, qu'est-ce que cela veut dire?

— Ecoute, tu as très bien fait. . .

Et il me lut toute une liste de mes exactions concernant les céréales, l'argent. . .

Sous les coups du Japonais, les oreilles me tintaient et mon visage était comme en feu. Je compris alors pourquoi tout cela m'arrivait. Je me repens d'avoir servi les Japonais et extorqué ses biens au peuple. C'est ma faute; auprès de qui m'en plaindre?

Heureusement, j'ai la vie sauve. Mais la moitié de mes biens ont été saisis. A quoi sert tout le travail que j'ai fait?"

Quand il eut fini de parler, nous avions grande envie de rire, mais nous devions nous retenir.

En trouvant ce moyen de le punir, nous avions vite gagné cet homme à nous.

Le nouveau chef du village était très empressé à nous rendre service. Il fut choisi par la population et reconnu par le Japonais comme responsable des affaires de tout le village.

Dès lors, l'organe du pouvoir de celui-ci, extérieurement soumis à l'ennemi, se trouva en réalité à notre service.

* * *

Jusqu'ici, toutes nos actions les plus importantes n'avaient été faites qu'après avoir été minutieusement étudiées par notre section du Parti et approuvées à l'unanimité. Tous les membres du Parti avaient alors la même idée: étant donné le travail qui nous incombait, il était nécessaire que nous agissions séparément; et pour que chacun fut fidèle à la cause du Parti, il fallait renforcer l'éducation de nos compagnons non-communistes et les accepter ensuite au sein du Parti.

Nous entreprîmes chacun un travail éducatif auprès des non-communistes. Comme nos camarades étaient tous des combattants éprouvés dans la lutte pendant des années, ils eurent tous l'honneur de devenir membres du Parti avant la réalisation de notre plan d'élargissement de nos forces armées.

Toutes nos actions furent ainsi conformes à la volonté et à la discipline du Parti et notre force devint beaucoup plus grande qu'auparavant.

Nous étions à présent capables d'établir un réseau d'informations avec le soutien de la population et la collaboration des chefs de hameaux. Au début, deux ou trois personnes furent chargées de ce travail. Bientôt, du fait que notre position au sein de la population se consolidait de plus en plus, cela devint un travail commun à l'ensemble des habitants. Sous forme de billet, des informations furent expédiées d'un village à l'autre. Le procédé était très simple: Le contenu du billet était secret et pouvait seulement être compris par ceux que nous avions désignés. Par exemple, les mots "convoi de céréales" désignaient les Japonais, et "convoi de foin" les troupes fantoches. . . Notre travail devint de plus en plus actif.

Nous n'avions plus besoin de faire nous-mêmes le travail de propagande et d'explication au sein de la population. On

parlait de nos activités: comment la VIII^e Armée de Route luttait contre les Japonais pour sauver la Patrie, comment elle défendait avec dévouement le peuple et traitait bien les soldats fantoches. . . Comme si elles étaient portées par les ailes de petits oiseaux, ces nouvelles se propageaient de village en village, de famille en famille, jusque dans les postes de l'ennemi, parmi ses soldats.

On ne voyait plus de bandits locaux. Les soldats fantoches n'osaient plus agir à leur guise. Le peuple nous aimait de plus en plus.

NOTRE TROUPE S'AGRANDIT

Trois mois s'étaient écoulés.

Durant ces trois mois, tous nos efforts et tout notre temps avaient été consacrés à préparer les conditions préalables à l'établissement de la base.

Au début du mois de juillet, nous reçûmes le premier volontaire, Eulwatse. Il avait été notre guide. C'était un jeune homme intelligent, courageux et laborieux. Sa famille, paysanne depuis des générations, vivait dans une extrême pauvreté. Elle cultivait quelques *mous* de terre loués dont la récolte ne suffisait pas à la nourrir. Quand son père mourut d'épuisement, Eulwatse n'était qu'un enfant de deux ans, encore ignorant de tout. Son frère aîné, bien qu'il eût à peine l'âge de travailler, aidait sa mère aux travaux des champs ou servait de porteur aux autres. A l'époque où se situe ce récit, à cause de sa pauvreté il était encore célibataire malgré ses quarante ans. Dès qu'Eulwatse eut atteint l'âge de raison, il dut aller garder les troupeaux chez un riche propriétaire. Il y avait passé dix ans, ayant à peine de quoi manger et s'habiller. Au cours des derniers mois, tous les moutons du village furent pris par des soldats fantoches et des bandits et il fut obligé de retourner chez lui et de travailler à la journée. Ce fut alors qu'il s'engagea dans notre armée.

Peu de jours après son engagement, il était allé trouver les autres bergers et les inciter à suivre son exemple:

— Partons! A quoi bon rester au service des riches, être battu, maltraité pour gagner quelques sous? Les soldats de la VIII^e Armée combattent les Japonais et aident les pauvres à se redresser. Ils nous traitent mieux que nos propres frères. Allons les rejoindre! Ce fut ainsi qu'il nous amena deux bergers, âgés de 16 à 17 ans. Quoique un peu jeunes ils étaient tous robustes et possédaient toutes les qualités des travailleurs.

Ceux qui s'étaient enrôlés dans notre armée en devinrent naturellement les propagandistes et se livraient à l'agitation parmi les masses. Ils contaient sans aucune réserve et d'une manière très touchante à leurs parents ou amis les bienfaits de la VIII^e Armée. Les recrues devaient d'abord être examinées et éduquées, le traitement qu'elles recevaient était meilleur que celui des anciens. Pour cette raison, ce qu'ils racontaient aux autres était plein de faits réels. De cette façon, des pauvres gens entrèrent l'un après l'autre dans notre armée et en devinrent la charpente la plus solide.

Les bons papas ou bonnes mamans conduisaient d'eux-mêmes leurs enfants dans l'armée, en nous recommandant de bien les diriger pour le service du peuple.

A la fin de l'année 1942, un détachement de plus de 90 combattants était déjà formé. Mais une question se posa: comment nourrir et habiller ces hommes? Où trouver tant d'armes et de munitions?

Dès lors, on vit l'effet de nos efforts précédents et la vitalité inépuisable de la politique du Parti.

De ce point de vue, l'ex-chef de village Kouo Che-kouei nous rendait pas mal de services. Dans une réunion, il nous offrit une assez grande quantité de vivres. A son exemple, d'autres

riches nous en donnèrent eux aussi. Après la réunion, Kouo, par l'intermédiaire de ses parents, nous apporta de Koueisouei plusieurs dizaines de pièces d'étoffe. Mais l'hiver venu, il nous manquait encore du coton pour en faire des habits ouatés; on nous offrit alors de la laine brute pour fourrer nos vêtements.

Quant aux armes, ce qui se produisit dépassa nos espérances. Non seulement les soldats de l'armée fantoche s'empressaient de venir nous voir, mais leurs officiers venaient eux aussi par l'intermédiaire des chefs de village ou de hameau, et nous exprimaient leur désir de se lier d'amitié avec nous. Nous avions d'abord pensé qu'ils nous joueraient quelque mauvais tour. Mais les faits prouvèrent le contraire: à chacune de leurs visites, ils nous laissèrent des cartouches. Les soldats nous envoyaient des munitions au nom d'une escouade ou d'un groupe, tout en nous rassurant: "N'ayez pas peur. Il n'y a qu'un seul Japonais ici. S'il s'en aperçoit et tente de nous maltraiter, nous le tuerons." Quand ils faisaient des perquisitions, ils nous laissaient des fusils et des cartouches. Cependant, même dans ces conditions, nous étions toujours sur nos gardes, de peur d'être dupés par l'ennemi.

Les Japonais étaient malins. Ils exigeaient alors qu'on leur rendît les douilles vides pour recevoir des cartouches. Cette mesure nous causait quelques complications pour notre ravitaillement en munitions sans tout de même trop le gêner. En effet, quand les soldats fantoches nous remettaient des cartouches, nous leur apportions des douilles vides.

COMMENT FUT MISE EN ECHEC LA MACHINATION DES JAPONAIS

Le printemps descendit dans les villages de notre région montagneuse. Nous l'accueillîmes avec joie et nous nous préparâmes à de nouveaux succès dans notre travail.

Plusieurs mois s'étaient passés. L'ennemi avait enfin réuni une troupe de plus de trois cents hommes tirés de Kouotcheng et de différents autres postes fortifiés pour lancer contre nous une "campagne punitive". Le mouvement de cette troupe étant secret, lorsque nous nous en aperçûmes, elle était déjà près de la grotte où nous demeurions. A cause de leur manque d'expérience du combat, une partie de nos soldats étaient un peu agités. La situation ne nous permettait pas de battre en retraite, nous n'avions qu'une solution: nous défendre. Dans un cas comme celui-ci, le sang-froid du commandant avait beaucoup d'influence sur la force combative des hommes. Je donnai donc à mes soldats l'ordre de se préparer au combat et de ne faire aucun mouvement sans avoir reçu un nouvel ordre.

La troupe ennemie était commandée par un officier fantoche et un officier japonais. Elle s'approchait rapidement de notre grotte.

Je dis à mes soldats de tenir prêtes leurs grenades pour anéantir l'ennemi dès qu'il aurait commencé l'attaque. Mais l'officier fantoche commanda à ses hommes:

— Portez-vous rapidement sur le village Kongtongling!

Puis, se tournant vers le Japonais, il lui dit:

— Ils sont partis! Allons vite au village Kongtongling.

Le Japonais demanda, tout étonné:

— Il n'y a pas de soldats de la VIII^e Armée de Route ici? Ordinairement, ils sont ici. Disparaissent-ils dès notre arrivée?

— Ils ont l'oreille longue! répondit l'autre sans hésiter. Ils s'en vont dès que nous approchons.

Il semblait bien que nous n'étions pas découverts par l'ennemi. Le galop des cavaliers fantoches s'éloigna rapidement.

Cette rencontre imprévue nous apprit à renforcer notre vigilance et notre réseau d'informations. Nous apprîmes seulement après l'incident que l'ennemi nous avait bel et bien découverts, mais l'officier fantoche avait saisi cette occasion pour gagner

notre faveur. Dès son arrivée au village, il avait dit au chef de celui-ci de m'avertir: "Dites à Monsieur An qu'il soit tranquille. C'est parce que je les ai vus que nous avons hâte de venir au village, de peur que le Japonais ne s'en aperçoive."

Les "campagnes punitives" de l'ennemi n'aboutirent à aucun résultat. Bientôt, dans les villages ou les cantons où nous habitions et travaillions, apparurent des canailles qui se disaient agents de l'armée kuomintanienne et prétendaient venir pour entrer en rapports avec nous. Ils s'informaient de nous auprès des habitants. Mais nos paysans étaient intelligents et perspicaces; ils se rendirent vite compte de leur vraie personnalité, les attirèrent dans des pièges et les remirent entre nos mains.

Ces canailles, venues soit du district de Holin, soit de Koueisouei, étaient envoyées par les Japonais pour se livrer dans notre base à des activités d'espionnage. Mais, loin d'obtenir des informations, ils nous révélèrent au contraire l'état du service d'espionnage du district et du chef-lieu de la province avec la liste de ses agents. Ces traîtres furent supprimés l'un après l'autre. Ceux qui avaient été entraînés de force dans l'erreur furent épargnés et éduqués par nos soins, et devinrent par la suite nos informateurs. Ils nous renseignaient toujours sur les forces ennemies de Holin, de Koueisouei, etc. . . et sur leur mouvement. Nous fûmes ainsi beaucoup mieux renseignés sur l'ennemi.

La menace que nous faisions peser sur ce dernier devint de plus en plus forte. Ce que l'ennemi ne pouvait pas comprendre, c'était que, malgré toutes sortes de "campagnes punitives", il n'arrivait pas à découvrir les traces de la VIII^e^ Armée de Route, que ses espions ne parvenaient pas à percer ce mystère, et que les forces grandissantes de la VIII^e^ Armée étaient ici au vu et au su de tous. Pour terroriser le peuple et nous forcer à nous retirer, de nouveaux postes fortifiés furent construits dans la région où nous travaillions.

Nous connaissions la plupart des soldats qui furent envoyés dans ces postes fortifiés. Dès leur arrivée, ils nous présentèrent leurs excuses et nous informèrent des intentions des Japonais. Dès lors, ils pouvaient, seuls ou en groupe, se promener en toute tranquillité dans la campagne. D'autres, chargés de hâter le paiement des impôts ou de recueillir des renseignements sur les communistes, venaient en réalité tenir conseil avec nous, non pas pour nous chasser, mais au contraire pour chercher à faire face aux Japonais et pour détruire leurs postes fortifiés. Dans la journée, après avoir fait une petite promenade, ils faisaient un rapport aux Japonais: il n'y avait pas de soldats de la VIII^e^ Armée de Route. La nuit venue, nos hommes allaient aux environs de leur poste et donnaient l'alarme par quelques coups de fusil et les soldats fantoches notaient alors dans leur rapport: "Un grand nombre de soldats de la VIII^e^ Armée de Route", ce qui bouleversait l'officier instructeur japonais. Si les Japonais commandaient une riposte les soldats fantoches savaient que, contre la VIII^e^ Armée de Route, il faut tirer en l'air; s'ils donnaient l'ordre d'attaque, on pouvait entendre le crépitement des coups de feu, les soldats tiraient quelque temps puis s'en allaient en laissant leurs fusils et les cartouches. Tout cela était réglé entre nous, les Japonais l'ignoraient complètement.

L'officier instructeur japonais, obsédé nuit et jour par la peur, la tête dans ses deux mains, surveillait les environs, de la tour de garde ou du créneau: il ne pouvait se reposer ni dormir en paix; il n'osait pas s'éloigner d'un pas de son poste fortifié.

Au cours de notre lutte contre l'ennemi, nous pouvions aussi constater quelle était l'attitude odieuse de certains traîtres qui considéraient le voleur pour leur bienfaiteur. On nous apprit que le chef de détachement fantoche du poste de Haratsing, loin d'être touché par notre action juste, avait dénoncé aux Japonais

de Koueisouei les relations qui s'étaient établies entre les soldats fantoches des autres postes et nous, et que plusieurs officiers fantoches de ces postes avaient été mis en prison à la suite de cette dénonciation. Les soldats fantoches de ces postes nous demandèrent de les débarrasser d'une telle canaille pour que leur liaison soit garantie. A l'égard d'un tel monstre, nous prîmes des mesures rigoureuses: par une brusque attaque, nous nous emparâmes de son poste et de son stock de munitions et nous distribuâmes ses provisions aux pauvres.

En désespoir de cause, l'ennemi concentra un corps de plus de mille hommes pour lancer une "campagne de nettoyage" de grande envergure. Malheureusement pour lui, même si l'ennemi avançait en cinq ou sept colonnes pour nous cerner, nous parvenions à nous dégager de l'encerclement grâce au soutien du peuple, à l'intelligence de la population, à l'union et à la discipline consciente de nos camarades.

La machination des bandits japonais fut ainsi mise en échec et n'aboutit à aucun résultat.

DE KOUEISOUEI A PINGTCHOUAN

La région sous notre contrôle nous paraissait déjà trop limitée. Une plus vaste superficie nous était nécessaire pour étendre l'action de nos forces qui s'étaient développées, sinon nous risquions de perdre notre mobilité. Mais cette exigence ne venait pas seulement des conditions de notre lutte. Dans cette région montagneuse, les vivres étaient rares et le ravitaillement difficile: nous ne pouvions tout de même pas travailler sans manger ni nous habiller! Il y avait encore une raison plus importante: notre mission était de nous frayer une voie de com-

munication entre Koueisouei et Pingtchouan pour établir la liaison avec les bases de guérillas du Soueiyuan de l'Ouest.

Pour ces raisons, il nous fallait étendre notre lutte dans la région de Pingtchouan.

Les relations qui existaient entre les habitants de notre région montagneuse et ceux de Pingtchouan constituaient une condition favorable à notre travail. Les uns et les autres avaient des parents ou des amis communs. D'ailleurs, tous ceux qui avaient eu quelque rapport avec les gens de notre région, gardaient de nous une bonne impression. Aussi n'était-il plus nécessaire d'entreprendre parmi ces gens-là un travail assidu de propagande et d'explication comme par le passé. Ce que nous devions faire, c'était utiliser ces rapports pour entrer en relations plus étroites avec la masse du peuple et unir notre volonté à la haine profonde que le peuple ressentait contre les envahisseurs étrangers. Nous devions utiliser les expériences acquises et l'intelligence du peuple pour développer nos activités contre l'ennemi.

Nous envoyâmes une "équipe de travail" en direction de Pingtchouan. Elle comprenait plusieurs groupes de combattants à la tête desquels la cellule du Parti avait mis le camarade Wang Hou-tsing.

La situation à Pingtchouan était plus compliquée que celle de la région montagneuse. Les postes fortifiés des Japonais y étaient plus serrés, leurs forces armées plus grandes, leur contrôle plus sévère et les mauvais éléments plus nombreux. Nous ne pouvions donc pas envoyer davantage de gens pour entreprendre un travail plus en profondeur au sein de la masse. Notre équipe ne pouvait agir que clandestinement. Cependant en raison de l'expérience acquise dans la région montagneuse, le travail avançait avec plus de facilité que dans le passé. Le

peuple nous cachait de son mieux: les uns creusaient des trous sous les murs et les dissimulaient par une armoire pour nous permettre de nous échapper en cas de danger; les autres nous faisaient simplement passer pour leurs parents, leurs amis ou leurs frères.

Pour établir la liaison avec notre armée du Soueiyuan de l'Ouest, les camarades de notre "équipe de travail" cherchèrent avec le plus grand soin, parmi les paysans, les commerçants, les marchands ambulants ou les âniers, des gens qui avaient été dans le Soueiyuan de l'Ouest, et choisirent les plus sûrs. Ils travaillaient quelquefois avec les paysans ou parlaient affaires avec des commerçants, dans le but de s'en approcher et de recueillir des renseignements.

Au bout d'un certain temps, ils trouvèrent un petit commerçant qui allait souvent dans le Soueiyuan de l'Ouest pour son commerce. Il était au courant des activités du gouvernement des bases de guérillas du Soueiyuan de l'Ouest, connaissait le lieu où il se trouvait, et avait même eu des relations commerciales avec les troupes de partisans. Nous lui demandâmes d'emporter une lettre; il y consentit avec plaisir, mit la lettre dans la doublure de son vêtement qu'il cousit, et partit.

La première lettre parvint à destination. On nous répondit d'envoyer quelqu'un à un village situé à une trentaine de lis à l'ouest de Koueisouei.

Un tel rendez-vous exigeait de grandes précautions et beaucoup de vigilance. Le camarade Wang Hou-tsing, déguisé en petit commerçant, s'y rendit en personne.

La liaison tant désirée avec le Soueiyuan de l'Ouest fut enfin établie; en même temps nos liaisons avec le Liangtcheng à l'est et le Tsingho au sud le furent également.

C'était au printemps 1943; quel printemps encourageant!

LA DERNIERE RESSOURCE DE L'ENNEMI: ACHETER

Jusqu'ici, nous étions séparés des autres, réduits à lutter seuls. A présent, nous avions de fréquentes directives de l'organisation supérieure du Parti et du gouvernement et l'aide des détachements frères qui se trouvaient dans les environs. Notre confiance en la victoire devenait plus grande et notre lutte plus active.

Pour répondre aux besoins du travail dans la région montagneuse et dans celle de Pingtchouan, un nouveau développement de nos forces armées fut entrepris. Au début, les recrues devaient être choisies et présentées isolément par les camarades de Pingtchouan pour être éduquées et formées pendant une brève période dans la région montagneuse et participer ensuite au travail. Bientôt, on renonça à ce procédé: des gens de jour en jour plus nombreux vinrent d'eux-mêmes dans la région montagneuse s'engager dans l'armée. Notre détachement, dans la région montagneuse et dans celle de Pingtchouan, s'éleva à plus de 170 hommes.

Les Japonais ne voulaient naturellement pas nous laisser tranquilles. Ils cherchèrent par tous les moyens à rompre nos relations avec la population. Dans les familles où nous avions séjourné, l'un fut arrêté, l'autre condamné à une amende ou aux travaux forcés, d'autres encore cruellement battus ou menacés. Ceux qui avaient eu des rapports avec nous disparurent du jour au lendemain. Les espions des Japonais étaient toujours aussi perfides que cruels. Mais tout cela ne faisait qu'accroître la haine du peuple contre l'ennemi et l'unir plus étroitement avec nous.

Nous prodiguâmes nos secours à toutes ces familles persécutées en leur apportant des vivres ou de l'argent pour soulager leur malheur.

Les Japonais mirent alors sur pied un projet pour nous "acheter".

Un jour, pendant une réunion de cadres, un message urgent dit "lettre à plume" arriva. Nous crûmes qu'elle contenait des nouvelles importantes. Mais qui aurait pu penser qu'elle venait de l'instructeur en chef de l'armée japonaise d'occupation résidant à Soueiyuan! Ce dernier nous invitait à capituler. En voici le texte:

> Cher Monsieur An,
>
> Il y a un an que vous êtes arrivé ici. Vous avez sans doute beaucoup souffert de la faim et du froid dans ce pays glacial. Vous n'ignorez pas que l'Armée impériale a tout en abondance tandis que le Kuomintang est battu à plate couture et que les communistes sont trop peu nombreux. Si vous vous rendez plus tôt à l'Armée impériale avec tous vos hommes, un poste élevé vous sera réservé.
>
> Instructeur en chef de l'Armée japonaise dans le Soueiyuan.

Cette lettre nous mit tous en fureur, elle fut déchirée sur-le-champ. Nous répondîmes comme suit:

> Aux agresseurs japonais:
>
> Vous envahissez la Chine, massacrez le peuple chinois, pillez ses biens. Tout le peuple n'oubliera jamais ces forfaits. La Chine n'est pas vaincue, elle ne sera jamais vaincue. Le Kuomintang est battu, mais le peuple chinois est innombrable et, sous la direction du Parti communiste chinois, il vous chassera de la Chine ou vous anéantira sur le territoire chinois. C'est une question de temps. Soyez-en convaincus.

> Quant à la "capitulation", ce n'est pas notre affaire, cela vous regarde. Il ne vous reste qu'une seule issue: je vous conseille de déposer le plus tôt possible vos armes et de vous rendre au peuple chinois.
>
> An Kouo-feng

Un mois à peine s'écoula puis arriva une nouvelle lettre de ce bandit:

> Cher Monsieur An,
>
> Ne vous fâchez pas. L'Armée impériale est terriblement forte, elle ne quittera jamais la Chine. Le Kuomintang sera vite liquidé et les communistes n'y pourront rien. Si vous ne vous rendez pas, l'Armée impériale vous anéantira complètement. Choisissez: la vie ou la mort? Venez vite et vous aurez un poste élevé. Ce sera beaucoup mieux pour vous que de souffrir dans les montagnes.
>
> Instructeur en chef de l'Armée japonaise dans le Soueiyuan.

Notre réponse fut la suivante:

> Aux agresseurs japonais:
>
> Allez-vous-en le plus tôt possible. Déposez vos armes et rendez-vous au peuple chinois. Vous ne nous faites pas peur. Tôt ou tard, la VIII[e] Armée de Route vous détruira. Vous rendre ou mourir sur le territoire chinois, choisissez vous-mêmes.
>
> An Kouo-feng.

Je ne sais combien de fois nous avons reçu de telles lettres! Du chef-lieu de la province au district de Holin, les instructeurs japonais de tous les postes ennemis voulurent nous "acheter". Aucun de nous ne faisait désormais attention à ces sottises.

Mais les Japonais sont des bandits sans vergogne. Ils n'avaient pas réussi eux-mêmes, leurs lettres n'avaient produit aucun effet. Ils voulurent alors nous persuader par l'intermédiaire des chefs des hameaux. Ceux-ci refusèrent en leur répondant:

— Nous n'avons qu'une seule tête. Nous sommes au service de l'"armée impériale". Qui oserait aller trouver les soldats de la VIIIe Armée de Route?

Et ils nous informèrent aussitôt du projet des Japonais.

LA VICTOIRE FINALE

En 1944, sous les attaques répétées de l'héroïque Armée soviétique, le gang hitlérien vit se rapprocher de plus en plus l'heure de son effondrement. La situation des Japonais dans le Pacifique devenait aussi de jour en jour plus difficile. Ils eurent beau déclencher sur le territoire chinois leur soi-disant "nouvelle offensive sur l'ensemble des fronts", ils n'arrivèrent pas à dissimuler leur inquiétude et leur désespoir. La résistance du peuple chinois les forçait à évacuer l'une après l'autre leurs bases d'appui dans la région montagneuse et à concentrer leurs forces sur les lignes de communication.

Tous ces événements nous encouragèrent grandement et nous donnèrent la ferme assurance que la victoire finale était toute proche.

Nous profitions aussi de ces événements pour éduquer nos soldats et les habitants du pays, en leur apprenant quelle était la situation réelle de l'ennemi, la situation mondiale, et que nos forces invincibles poursuivraient leur lutte jusqu'à la victoire finale.

En mars ou avril, la subdivision de la région de Pienkouan nous communiqua une décision très encourageante: nous devions créer un gouvernement du district de Holin, continuer à développer notre base, et poursuivre avec énergie la guerre de guérillas sur les arrières de l'ennemi.

Au cours du second semestre de 1944, l'organisation supérieure nous envoya le chef du district avec un certain nombre de cadres et me nomma secrétaire du Comité du district. Dès lors seulement le gouvernement du district, qu'il s'agît de sa forme ou de son travail, apparut avec ses traits essentiels. Nous avions aussi nos propres fonctionnaires pour les affaires concernant le district. Pour renforcer notre pouvoir et assurer la plus haute mobilité à nos forces armées, un vaste plan de développement de nos troupes fut en même temps mis sur pied: chaque arrondissement aurait son détachement de partisans et le district aurait en plus un détachement de cavaliers.

Le peuple nous aida dans cette tâche de son mieux: les uns nous firent don de leurs meilleurs chevaux en nous disant: "Si nous ne les donnions pas à notre propre armée, les Japonais les prendraient un jour ou l'autre!" Les autres s'engagèrent dans l'armée en amenant leurs propres chevaux.

Les troupes régulières nous envoyèrent aussi des chevaux et des armes prises à l'ennemi.

Des détachements de partisans furent ainsi constitués dans tous les arrondissements. Ils furent répartis par le district en deux bataillons, un bataillon de fantassins, un autre de cavalerie. Nos forces armées s'élevèrent alors à 400 hommes environ.

Mais nourrir ces 400 hommes n'était pas chose facile. On ne pouvait pour tout compter sur le peuple. Nous décidâmes donc d'aider celui-ci aux travaux des champs et, en même temps, d'entreprendre l'enregistrement des habitants du pays et des terres cultivées. Ces mesures nous permirent dès le début de 1945 de lever des impôts en céréales selon la surface de terre

cultivée; le peuple assumait ainsi raisonnablement, désormais, le ravitaillement de nos troupes et il put même aider les troupes du Nord-Ouest.

Quelque temps après, la direction de la Subdivision de la région décida de former la colonne de Holin dans le but de concentrer nos forces sous un commandement unifié et de coordonner leur action avec celle des forces principales dans la lutte contre l'ennemi. A cette époque nos 2e et 3e brigades s'étaient déjà enfoncées dans le Soueiyuan de l'Ouest et du Sud et s'approchaient de plus en plus des troupes japonaises qui surveillaient leurs lignes de communication.

Pour renforcer notre force combative, les dirigeants d'échelon supérieur désignèrent le commandant de notre colonne, son chef d'état-major et un certain nombre d'officiers, et nous envoya des mitrailleuses, des bazookas, etc. . . Notre force s'éleva à un degré jamais atteint dans le passé. Notre puissante colonne fut fondée au mois de juin; elle était composée de quatre détachements comprenant 600 membres. En comptant les unités de guérillas de tous les arrondissements, les forces de notre région atteignirent 800 hommes.

Les recrues n'étaient plus limitées aux simples paysans de la campagne. Il y en avait qui étaient des gens pauvres, des artisans, des manœuvres et des étudiants dans l'impossibilité de continuer leurs études. Echappés aux baïonnettes de l'ennemi et fuyant son asservissement, ils demandaient à entrer dans nos rangs. Nous ne les connaissions pas du tout, mais nous les accueillions cependant de tout cœur, comme tous ceux qui voulaient marcher avec nous dans le chemin de la lutte.

Nous renforçâmes alors l'éducation politique et la formation militaire de nos soldats, et les préparatifs pour la reconquête du territoire envahi par l'ennemi et l'anéantissement des agresseurs japonais furent menés bon train.

Le 8 août 1945, l'Union Soviétique déclara la guerre au Japon. Le 9, l'héroïque Armée rouge soviétique entra dans le Nord-Est de la Chine pour aider le peuple chinois à anéantir complètement les bandits fascistes japonais.

Cette nouvelle encourageante fut tout de suite transmise partout. Tous les villages l'accueillirent avec enthousiasme. Tous les gens attendaient dans l'allégresse la venue de l'aurore.

Le 10, notre commandant en chef, Chu Teh, donna l'ordre d'attaque. Il ordonna aux unités de la VIIIe Armée de Route et de la Nouvelle IVe Armée de toutes les parties de la Chine d'avancer dans toutes les régions occupées par l'ennemi pour reprendre le territoire envahi. Ce fut avec la plus grande joie que nous exécutâmes l'ordre de notre commandant en chef, tout comme les troupes sœurs de toute notre patrie.

Notre troupe avança triomphalement dans la direction de la ville de Holin, et y entra par les quatre côtés; les gens venus de toutes parts nous acclamèrent. Les rues étaient envahies par une foule en liesse qui resta deux jours dans la cité, jusqu'à la proclamation de l'établissement du Gouvernement populaire du District de Holin.

La population, remplie de joie, rentra alors à Pingtchouan ou regagna la région montagneuse.

KIN-YING, commandant

Un chef d'escouade: Kia Che-kouei

En 1942, j'étais "propagandiste" dans l'ancien 2e régiment de la Région Chansi-Tchahar-Hopei. Les agresseurs japonais pratiquaient alors contre la région libérée une "politique de grignotement"[1] et celle qui consistait à "tout piller, tout incendier et tout massacrer". A cause de cette politique, nous ne pouvions même pas nous procurer de l'huile, du sel, ni des allumettes: la vie devenait très difficile.

Il y eut à cette époque de grandes manœuvres militaires. Je profitai de cette occasion pour entreprendre le travail de propagande et d'encouragement au sein de la compagnie: apprendre aux combattants à lire, à chanter, leur préparer des séances récréatives et je devins très vite un familier des soldats. Je n'avais alors que 16 ans, j'étais maigre et petit. J'avais seulement fini mes études primaires, mon niveau culturel était donc bien faible, et je ne savais pas grand'chose de la doctrine révolutionnaire. Cependant, mon appétit était tel que je pouvais manger comme quatre.

[1] Il s'agissait d'une politique de terreur, pratiquée par les Japonais contre les régions où nous menions la guerre de guérilla. Elle consistait à contraindre les habitants à reconnaître leur domination, à créer des zones de no man's land par des moyens inhumains, à transférer les habitants de la zone de guérillas dans les zones occupées, à détruire des villages entiers, à y creuser de larges fossés, et à construire de nombreuses places fortes et de nombreux blockhaus pour empêcher les activités de résistance et la pénétration de la VIIIe Armée de Route.

On prenait alors deux repas par jour qui consistaient en une sorte de bouillie, faite moitié de millet et moitié de légumes. Chaque jour, à l'heure du repas, dès que le camarade de service avait apporté de la cuisine un baquet de bouillie, le chef de l'escouade des mitrailleurs, Kia Che-kouei, en emplissait d'abord un bol pour moi, puis il se retirait pour laisser la place à ses hommes. Mais tous les combattants voulaient que leur chef se servît le premier. Il était obligé de leur crier:

— Ne perdez pas inutilement votre temps, emplissez votre bol à tour de rôle!

Je ne m'occupais guère de tout cela, j'avalais ma ration sans façon: un bol suivant l'autre — c'était un petit bol de fer émaillé, blanc à l'intérieur et bleu à l'extérieur — il me fallait au moins cinq bols pour remplir mon estomac.

Mais Kia Che-kouei mangeait posément, sans se presser, à petites bouchées; il ruminait longtemps le moindre morceau de légumes, comme s'il avait peur de se brûler la langue. Je me demandais souvent pourquoi un géant comme Kia Che-kouei, aux larges épaules et aux fortes cuisses, qui surpassait d'une demi-tête tous les hommes de l'escouade et qui, dans les manœuvres, qu'il escalade les montagnes ou traverse des cours d'eau à la nage, était toujours le premier, sa mitrailleuse sur le dos, comme si ses forces étaient inépuisables, un vrai petit tigre! oui, je me demandais pourquoi, pendant les repas, il mangeait si lentement, comme une jeune fille, et pas du tout comme un gaillard de 25 à 26 ans. Quelquefois, quand je remarquais qu'il restait peu de bouillie dans le baquet, pris d'impatience, je le pressais instinctivement:

— Chef d'escouade, dépêchez-vous!

— Soyez sans crainte, me répondait-il en souriant, j'ai toujours ma part!

De fait, il était toujours le dernier à abandonner son bol. Sans se soucier de ce qu'on pouvait penser, il tenait fermement à son principe: ne jamais poser son bol avant les autres.

Comme cela se passait tous les jours de cette façon, je commençai à y prêter attention. Un jour, je remarquai que tout le monde emplissait à peine son bol, tout le monde mangeait lentement, à la manière du chef, et que chacun ne prenait que trois bols de bouillie. Je m'approchai du baquet, il était déjà vide. A la fin, Kia Che-kouei gratta le fond du baquet, mais ne réussit à remplir qu'à peine le tiers de son bol. Je ne pus m'empêcher de dire:

— Ce n'est pas assez. Demandons-en encore à la cuisine!

Mais, contrairement à mes prévisions, tout le monde me répondit d'une seule voix:

— Nous avons assez mangé!

Kia Che-kouei était plus impatient que les autres; il avala d'un trait ce qui restait dans son bol et m'empêcha de partir:

— N'y allez pas, nous sommes tous rassasiés, me dit-il. Et il m'enleva le baquet des mains pour le laver.

C'était trop étrange pour moi. Il me fallait cinq bols pour assouvir ma faim. Comment trois bols de bouillie pouvaient-ils suffire à des gars si robustes, toute la journée aux exercices militaires? Pour Kia Che-kouei surtout, il était évident qu'il n'avait pas mangé à sa faim. Dire qu'il était rassasié était pur mensonge! Mais pourquoi agissaient-ils ainsi? C'était vraiment incompréhensible!

Le lendemain, je décidai d'aller avec le soldat de service trouver le chef de cuisine pour lui donner mon avis: les hommes de l'escouade des mitrailleuses étaient tous de grands gaillards, il fallait mieux les traiter, leur donner davantage de bouillie. Kia Che-kouei ne me laissait pas partir, disant que j'étais leur hôte. Après un long débat, j'y allai tout de même. Arrivé dans la cuisine, je vis le chef de cuisine distribuer lui-

même avec un bol la ration de bouillie; la quantité était fixée: trois bols par bouche, ni plus ni moins. Je ne pouvais donc rien lui dire. Rentré à l'escouade, je me mis à pleurer. Kia Che-kouei avait donc le premier réduit sa ration de bouillie pour me permettre de manger à ma faim! J'avais mangé au détriment des autres! Je me reprochais de ne m'être soucié que de mon appétit, sans égard à la faim des autres! Quelle stupidité! C'était plus honteux que de commettre une faute!

Pourtant, après avoir longuement réfléchi, je n'y voyais pas plus clair. J'allai donc le même jour voir le chef de la section politique du régiment, le camarade Wang Sou, pour lui exprimer mon opinion. Une fois entré dans sa chambre, je lui dis tout de suite d'un ton indigné:

— Chef, j'ai une remarque à faire: on ne donne que trois bols de bouillie aux combattants. Ce n'est pas suffisant! Comment peuvent-ils faire l'exercice et se battre?

— Camarade, me répondit-il en me tapotant la tête et en me faisant asseoir près de lui, à présent, vous n'êtes plus un étudiant, mais un combattant. Nous ne pouvons pas parler de la révolution couchés sur un lit d'ivoire. . .

— Chef, protestai-je, je ne demande pas des jouissances. Les combattants doivent au moins manger à leur faim pour pouvoir combattre les Japonais!

— La vie du peuple de la région frontière est déjà bien difficile, fit-il après une pause, en me tapotant de nouveau la tête. Pensez-y bien: combien sommes-nous dans notre VIII[e] Armée de Route? Si chacun mange un bol de plus, quelle quantité de céréales devra-t-on demander au peuple? Camarade, le président Mao nous a dit: La guerre de résistance contre les Japonais est une guerre prolongée, dont la seconde période est la plus pénible. Dans deux ans, tout ira mieux. Vous pouvez consulter les combattants. Vous verrez s'ils veulent ou non demander plus de céréales au peuple!

C'était déjà l'heure du repas pour le Q. G. L'ordonnance apporta la ration du chef de la section politique: dans un petit récipient en faïence blanche, il y avait la même bouillie faite de millet et de légumes, où surnageaient quelques morceaux de patate douce; la bouillie couvrait à peine le fond du récipient qui en contenait tout au plus trois bols. Voyant ce que mangeaient nos supérieurs, je n'avais plus rien à dire. Le chef m'invita à manger avec lui. Mais pouvais-je encore exploiter mon supérieur? Je saluai en toute hâte et quittai la pièce.

Je réfléchissais tout en marchant: le chef Wang avait tout à fait raison. Mais j'étais puérilement entêté. Ayant rejoint l'escouade, je demandai naïvement l'avis des combattants. Or, tout le monde dirigea la critique sur moi et chacun donna son opinion:

— Non, nous ne devons absolument pas demander de céréales au peuple! Qui donc ignore le principe de la solidarité qui s'exerce aussi bien dans la fortune que dans l'adversité?

— Qui a dit que nous n'avions pas assez mangé? Ce serait bien injuste si nos supérieurs allaient penser que notre escouade de mitrailleuses est mécontente et ne songe qu'à elle-même sans se soucier du peuple!

J'étais bien embarrassé. C'était mon entêtement qui avait soulevé tant de débats. Je me sentais très peiné.

Remarquant mon embarras, Kia Che-kouei m'entraîna sur la pente, derrière la caserne. Nous nous assîmes là, et il m'expliqua:

— Depuis votre arrivée à l'escouade, vous parlez souvent de notre commandant du régiment Li et du commissaire politique Houang, qui sont de l'ancienne Armée Rouge: ils ont fait la Longue Marche de 25.000 lis, ils ont traversé les montagnes neigeuses et les steppes, ils se sont nourris d'écorce d'arbre, de racines d'herbe et de ceintures de cuir. Quelle endurance héroïque, quelle lutte grandiose! Que souffrons-nous en comparaison de ceux-là? Vous avez oublié ce que vous avez dit vous-même!

Ces paroles me rendirent ma gaîté.

L'hiver venu, notre campagne de contre-nettoyage commença. Je repris ma place dans l'escouade de mitrailleurs pour mener la guerre de guérilla. En dehors des mitrailleuses, tous les hommes de l'escouade reçurent chacun cinq grenades et un sac de millet d'une contenance de quatre livres. D'après le plan de nos supérieurs, nous allions reculer tout en résistant et nous déplacer ainsi nuit et jour jusque dans la vallée de Fouping. Le but de cette opération était de conserver nos forces vitales et d'attirer l'ennemi à l'intérieur pour l'anéantir ensuite.

Après une quinzaine de jours de marche, nos sacs de millet étaient épuisés. Seul, celui de Kia Che-kouei restait intact. Dès que nous nous étions enfoncés dans les montagnes, les vivres étaient devenus plus rares. Les habitants nous aidaient de leur mieux, nous qui étions "leur propre armée", mais ils ne pouvaient nous procurer que des potirons. Nous mangions donc des potirons le matin, des potirons le soir; aujourd'hui des potirons, demain encore des potirons. . . Une marmite de potirons servait de nourriture de base, une autre de plat. Tous les jours un menu de potirons!

En manger une ou deux fois, c'est très bien; un ou deux jours, ça va encore. Mais tous les jours des potirons cuits à l'eau sans huile ni sel, ça devient exécrable. Si grande que fût notre faim, le couvercle de la marmite enlevé, cette odeur doucereuse nous donnait envie de vomir: tout notre appétit s'évanouissait. Comme nous pensions à la bouillie de jadis! Rien que l'odeur rafraîchissante du millet bien doré aurait pu nous rassasier! Mais Kia Che-kouei ne voulait jamais qu'on touchât son sac de millet; à tous ceux qui lui proposaient d'en

faire cuire le contenu, il répétait toujours la même chose, avec un sourire:

— Chaque chose en son temps. Ne vous pressez pas, le moment n'est pas encore venu!

Il attrapa un rhume très fort: une toux sèche, des vomissements et le mal de tête lui causèrent de terribles souffrances, il sentait la fièvre l'envahir, malgré le froid. Il ne pouvait plus manger de potiron. Toute la journée, il ne buvait que de l'eau bouillie. Brisé par la maladie, il maigrissait à vue d'œil: ses joues se creusaient, ses yeux s'enfonçaient, l'arête de son nez semblait de plus en plus aiguë. Nous parcourions encore tous les jours plusieurs dizaines de lis, ne cessant d'escalader de hautes montagnes. Bien qu'il ne portât plus sa mitrailleuse, Kia Che-kouei avançait péniblement. Tous les camarades lui conseillaient de prendre un peu de bouillie de millet mais il persistait dans son refus.

Son adjudant, Nié Tchen-chan, était très inquiet pour sa santé. Il connaissait très bien le caractère de son chef: un homme très bon, mais terriblement entêté; s'il décidait quelque chose, il persistait jusqu'au bout. Nié pensait lui demander un demi-bol de millet et en faire de la bouillie pour lui seul. Mais il se savait incapable de le convaincre; il me demanda à part d'essayer à sa place; étant donné que j'étais très lié avec lui et que je n'étais pas de l'escouade, le malade consentirait peut-être. Mais ce fut juste le contraire qui arriva! Je n'avais pas fini de parler que Kia Che-kouei se fâcha. C'était la première fois que je le voyais aussi en colère: Sur son visage amaigri et tout rouge, ses yeux écarquillés paraissaient encore plus ronds:

— Que dites-vous? s'écria-t-il de sa voix devenue rauque à cause de la toux. Faire de la bouillie pour moi tout seul? Vous m'insultez!

Stupéfait, je ne savais que lui répondre. Mais, bientôt, il sourit et, me saisissant la main:

— Hé, ne vous souciez pas de moi! fit-il. La toux diminue, ces jours-ci. Bientôt, je serai complètement guéri!

Pour montrer qu'il était en voie de convalescence, au repas du soir, il avala d'un trait deux bols de potiron.

Depuis, il redoublait de vigilance: dans la journée, pendant la marche ou les réunions, le sac de millet ne quittait plus son dos; la nuit, il dormait, sa mitrailleuse dans les bras et son sac pour oreiller, de peur qu'on lui dérobât du millet pour en faire de la bouillie.

La maladie fut vaincue grâce à sa ferme volonté. Sa santé se rétablit petit à petit. Il était tout à fait guéri quand l'ennemi, battu partout, exténué, enfoncé dans le "sac" que nous avions préparé, se trouva sur le point d'être anéanti. De nouveau, il marchait le premier, plein de vigueur, la mitrailleuse sur l'épaule. Une nuit, une partie des troupes ennemies furent cernées. Notre compagnie reçut la mission de boucler l'encerclement puis d'attaquer l'ennemi et, au cas où il tenterait une sortie, de se lancer à sa poursuite et de l'anéantir.

A minuit, notre corps d'armée, lançant l'offensive générale, se porta sur le village où s'étaient arrêtées les troupes ennemies. Notre escouade de mitrailleurs devait couvrir de son tir les autres unités. Dans la journée, nous avions repéré toutes les batteries ennemies: les combattants savaient par cœur où étaient les nids de mitrailleuses ennemies et connaissaient la position de leurs mortiers. Kia Che-kouei porta sa mitrailleuse sur une colline, près de l'entrée du village. Dès la première décharge, il réduisit au silence un mortier ennemi qui n'avait pas encore tiré un seul coup. Il suivait tous les mouvements de l'ennemi. Dès qu'une mitrailleuse ennemie crépitait, celle de Kia Che-kouei tirait dessus et la faisait taire.

Le crépitement des mitrailleuses, le grondement des canons et l'éclatement des grenades formaient un brouhaha confus, comme une bourrasque de grêle. Le ciel était empourpré par des éclairs qui montaient derrière un rideau de fumée. Mais même dans ce tumulte informe, tous les hommes de la compagnie reconnaissaient la voix de la mitrailleuse de Kia Che-kouei: "Toc, tou. . . toctoc, toutou. . . toctoctoc, toutoutou. . . " Tir coup par coup, double, par rafales. . . Kia Che-kouei savait manier son arme à son gré. Non seulement il tirait juste, sans perdre un seul coup, il savait aussi donner à sa mitrailleuse un rythme particulier, comme un tambourineur qui fait naître des sons agréables sous ses mains habiles.

A la voix de la mitrailleuse de Kia Che-kouei, le courage des combattants semblait redoubler. Kia Che-kouei avait successivement démoli quatre batteries ennemies. Après avoir réduit au silence le feu adverse, il ouvrait la voie à notre assaut. Il communiquait son énergie et ses forces à ses hommes, les entraînait à se lancer contre l'ennemi.

Au lever du jour, de la colline où nous étions, je vis distinctement dans le village, sur les toits, sur les murs, dans les rues, partout, des cadavres de soldats japonais ou fantoches qui gisaient partout. Mais l'ennemi était trop nombreux, il n'avait pas été complètement anéanti dans la nuit. Nos supérieurs avaient prévu qu'incapable de continuer la résistance, il tenterait de fuir. L'ordre fut donc donné de nous réorganiser et de nous tenir prêts à continuer le combat et à poursuivre l'ennemi en retraite.

On vint nous relever pour surveiller l'ennemi. Nous devions alors aller prendre notre repas au pied de la colline, car nos mitrailleuses seraient les premières à tirer sur l'ennemi en retraite. Au moment où Kia Che-kouei se dressait pour commander la descente, une balle tirée par l'ennemi l'atteignit à la poitrine. Il s'affaissa comme un mur qui s'écroule; mais,

tel un arbre qui se redresse sous un coup de vent, il se releva aussitôt à demi. Son uniforme était rouge de sang, la pâleur de son mâle visage s'accentua, ses paupières s'abaissèrent. . .

Tous les hommes de l'escouade l'entouraient, accroupis et penchés vers lui. L'adjudant Nié Tchen-chan le prit dans ses bras et cria d'une voix suppliante:

— Chef! Chef! . . .

Nous pleurions tous, en silence.

Tout à coup, les yeux de Kia Che-kouei s'ouvrirent, il sourit, d'un sourire aussi naturel que s'il venait de sortir d'un rêve. Il nous regarda puis, d'une main, il enleva le sac suspendu à son cou et le tendit à Nié Tchen-chan: de l'autre, il serra fortement la mienne:

— Prenez ce sac de millet, dit-il avec effort, faites-en de la bouillie, mangez bien, et tuez le plus d'ennemis possible.

Ses yeux se refermèrent, sa tête retomba dans les bras de Nié Tchen-chan.

Le jour où Kia Che-kouei fut tué, commença notre poursuite, notre attaque contre l'ennemi. Tous les hommes de l'escouade, essuyant leurs larmes, avancèrent les premiers. Nous portions à tour de rôle les mitrailleuses et tirions sur l'ennemi en fuite. Sur la montagne, au bord des rivières, là où avait passé notre escouade, il restait partout des cadavres ennemis. Nous poursuivîmes nuit et jour l'ennemi jusqu'à ce qu'il fût chassé de la montagne, chassé de la Région frontière du Chansi-Tchahar-Hopei.

SIE KOUANG-TCHE

Episodes des travaux de défrichement à Nanniwan

NOTRE ARRIVEE A NANNIWAN

Un jour de l'été 1942, notre 359e brigade, partie de Soueiteh sous le commandement du général Wang Tchen, et après avoir fait une marche pénible de plusieurs jours, arriva à son lieu de destination: Nanniwan.

Nanniwan est situé entre Yenan, Yentchang et Yitchouan. Dans cette région déserte, en forme de triangle, d'une superficie de 400 à 500 lis, notre vie de camping commença.

Nous habitions d'abord sous des baraques faites de branches d'arbres. Branches dessus, branches dessous: nous couchions aussi sur des branches, dont les pointes nous causaient souvent de vives douleurs.

Dans la journée, nous allions dans les forêts, à vingt ou trente lis du camp, pour couper du bois destiné à la construction de maisons ou à l'aménagement des cavernes, préparatifs qui préludaient au travail de défrichement. Par malheur, la pluie d'automne tombait sans fin. Contre cette pluie interminable, même des tentes de toile n'auraient pu nous protéger. L'eau traversait le toit de branches. Nos couvertures étaient toutes mouillées. La nuit, un vent froid soufflait. A deux ou trois sous une même couverture, et pliés en deux, nous grelottions

encore de froid. Nous désirions ardemment quelques jours de beau temps pour sécher nos vêtements. Mais le ciel nous les refusait obstinément. Notre cuisinier n'arrivait pas à allumer le bois mouillé. Souvent, nous ne prenions qu'un repas par jour. Même à un tel régime, nos provisions de millet qui avaient été apportées sur le dos de chaque camarade menaçaient de s'épuiser. Une section envoyée à Yentchang pour transporter du millet tardait à revenir. Nous serions vite au bout de nos provisions. C'est pourquoi, tous les soirs, nous cueillions des légumes sauvages au bord des ruisseaux comme la chardonnette, le chénopode. . . , tout ce qui est comestible. Nous les mangions après les avoir fait cuire et macérer dans le sel. Il y avait des plantes qui avaient un goût terriblement amer, ou âcre, d'autres nous donnaient la diarrhée. Mais nous préférions tout cela que d'avoir l'estomac creux.

Le Kuomintang, qui bloquait la région frontalière du Chensi-Kansou-Ningshia, voulait détruire par ce moyen les troupes de résistance antijaponaises cantonnées dans cette région. Mais nous avions confiance en notre Parti, en notre président Mao. Il avait confié à notre 359e brigade une mission difficile: défricher la région déserte de Nanniwan pour en faire un "Kiangnan" — riche région du sud du Yangtsé — du Chensi du Nord. A ce moment, nous avions un raisonnement plus simple: "Pour continuer la guerre de résistance contre les Japonais, il faut manger; et pour avoir de quoi manger, il faut produire."

LE GENERAL WANG DONNE L'EXEMPLE DU TRAVAIL

Un matin où il faisait beau temps, nous mettions toute notre ardeur à creuser des cavernes lorsque quelqu'un nous apporta une bonne nouvelle:

— Le camarade Wang Tchen a commencé le travail de défrichement sur le coteau où il habite!

Lequel d'entre nous ne connaissait le général? Pendant la guerre, c'était lui qui commandait nos charges contre l'ennemi; pendant les exercices, il se mettait souvent à plat ventre pour donner l'exemple du tir. Telle était sa sollicitude pour nous: il était allé lui-même à la cuisine pour apprendre au cuisinier comment préparer les repas. Maintenant, c'était encore lui qui commençait le premier le travail de défrichement.

Le Q. G. de la brigade était à 300 mètres de notre camp. Beaucoup de camarades y coururent pour vérifier la nouvelle. Quand ils virent notre général, les pieds nus, le pantalon relevé, se livrer aux travaux des champs, ils sautèrent d'enthousiasme:

— Voyez notre vieux général! s'écrièrent-ils. Quel entrain pour le travail! Et nous, de jeunes gars, qu'allons-nous faire?

Pour le travail des champs, il nous fallait des instruments. Mais sans parler des instruments modernes, nous manquions même d'outils les plus simples. On avait apporté de loin de vieilles cloches. A défaut de forgerons, les combattants étaient assez habiles pour forger eux-mêmes. Peu de temps plus tard, nous étions chacun munis d'une houe. Ici, je me souviens d'un chant qui était très en vogue dans notre brigade; il disait:

Fer contre fer, marteau contre enclume,
Nous, la 359e brigade, sommes d'acier.
. . . .
De persister dans la guerre de résistance,
De nous opposer au compromis et à la capitulation,
Le Parti communiste nous donne la force.
Tuons-en un, s'il en vient un,
Tuons-en deux, s'il en vient deux,
Protégeons le grand Nord-Ouest,
Protégeons le Comité central du Parti!

LA 359e BRIGADE EST L'ACIER QUI VAINC N'IMPORTE QUEL ENNEMI

Pour la première année de production, notre tâche était: deux ans de récolte, un an de surplus (c'est-à-dire que deux ans de récolte devaient suffire à nous nourrir pendant trois ans). Chacun devait en un an défricher 60 *mous* de terre. Ce n'était pas chose facile!

Notre premier jour de défrichement datait de l'hiver 1942, alors qu'il commençait à geler. Nous étions déjà tous debout avant le lever du soleil et nous partîmes aussitôt dans la montagne sans nous débarbouiller. Arrivés à l'endroit désigné — le terrain avait été réparti en parcelles séparées de 100 à 200 mètres l'une de l'autre — nous engageâmes tout de suite un "combat" acharné.

Le sol de Nanniwan est constitué de terre jaune ou de terre noire. Le versant du sud est de terre jaune très glaiseuse, couvert de broussailles épineuses. Chacun souffrit plusieurs piqûres pour arracher un "point d'appui" aux broussailles. L'autre versant est de terre noire si grasse qu'en la pressant, semble-t-il, on pourrait en extraire de "l'huile"! Le plus désagréable était que partout y poussaient des taillis très durs, avec de fortes racines. Il était très difficile de les déraciner! A midi, le cuisinier nous apporta notre repas. Je remarquai alors que ma main portait plusieurs ampoules. Mes doigts semblaient refuser de tenir le bol et de manier les baguettes. Les combattants reprirent leur houe dès qu'ils eurent déposé leur bol. Qui donc aurait voulu être laissé en arrière? Je regagnai mon lot de terre et me remis à travailler.

Le rideau de la nuit s'éleva de l'horizon et se déploya petit à petit sous le ciel. Le bilan de ma journée de labeur était 9

fens[1] de terre. Si vous êtes un laboureur, vous savez certainement que ce n'est pas rien de défricher 9 *fens* de terre en une seule journée. Dans la région, le paysan le plus fort ne peut labourer que 6 *fens* par jour. Il me semblait que j'avais bien travaillé. Mais le soir, au cours de la réunion de l'escouade, on me critiqua encore parce que notre tâche était de défricher un *mou.*

La nuit, je ne trouvai le sommeil que très tard: j'avais mal aux reins et aux mains, et surtout je m'en voulais de n'avoir pas pu accomplir ma tâche. Je regardais le paysage dans la demi-obscurité de la nuit. Une pensée m'obsédait: "Quelle honte! J'ai manqué à ma tâche!" Je voyais en rêve maman me caresser la tête en me disant:

— Kouang-tche, tu as déjà dix-sept ans. Dans l'armée, il faut être sage!

Je me réveillai en sursaut. En ouvrant les yeux, je vis l'instructeur assis à mon côté:

— Comment ça va, petit diable? me demanda-t-il en souriant. Peux-tu te faire à ton travail?

Je me soulevai d'un coup et je répondis avec fermeté:

— Ne soyez pas inquiet pour moi. Aujourd'hui, j'accomplirai certainement ma tâche!

Les autres combattants furent réveillés à leur tour par le bruit de notre conversation. Ils se levèrent les uns après les autres. La houe sur le dos, nous nous acheminâmes vers le coteau couvert de buissons épineux sous le ciel étoilé. Ce jour-là, je défrichai 1,1 *mou.*

Je ne sais combien nos mains eurent d'ampoules. Après une journée de travail, nos doigts devenaient tout raides. Dès que nous fûmes rentrés au camp, notre première occupation fut de les frictionner. Petit à petit, nos mains devinrent forte-

[1] *Fen* égale 1/10 de *mou.* – N.D.T.

Un détachement de la VIII^e Armée de Route, engagé dans le travail de production, en train de défricher une colline

ment calleuses et le travail nous sembla alors beaucoup moins fatigant.

Le chef de notre compagnie, Lieou Chouen-tsing, un homme encore jeune mais un ancien cadre qui avait participé à la Longue Marche, était un célèbre "héros de travail", connu dans toute la région. De taille moyenne, avec deux grands yeux et un visage rond, il n'avait pas l'air d'être doté d'une force exceptionnelle. Mais personne ne l'égalait dans le travail de défrichement. Défricher deux *mous* de terre lui semblait être quelque chose de très aisé. Il aurait pu facilement arriver à trois *mous,* s'il n'avait pas eu à inspecter le travail de toutes les sections.

Un soir, le chef vint participer à notre réunion dite "examen de notre vie", Il était content de notre travail:

— Le résultat de la 8e escouade est excellent, dit-il. Tout le monde a dépassé la tâche fixée, y compris Sié Kouang-tche, le plus jeune de l'escouade, qui n'a pu défricher que 1,3 *mou* au début, et qui arrive maintenant à plus de 1,5 *mou.*

Je pensais: "C'est grâce au bon procédé que le chef m'a appris!" Sous la direction d'un héros, notre compagnie était l'unité qui avait le mieux réussi dans les travaux de défrichement de toute la brigade.

Les réactionnaires voulaient nous faire mourir de faim au moyen du blocus. Mais contrairement à ce qu'ils espéraient, non seulement nous n'étions pas morts de faim, mais nous vivions même très bien. Notre compagnie avait un magasin à Kinpenwan, un marché de chevaux et mulets à Chetsoueiyu, une distillerie à Yenan, sans compter une menuiserie et un moulin. Nous avions élevé 120 porcs et une centaine de moutons. La production de nos potagers suffisait à notre compagnie pour toute l'année. Nous faisions même du charbon de bois pour nous chauffer.

DEUX PETITS "COMMANDANTS" DE MOUTONS

Le printemps arriva. Les semailles terminées, les champs furent bientôt couverts d'une verdure de jeunes pousses qui, sous la caresse de la brise, ondulaient comme des vagues. Quel agréable spectacle! Mais un nouveau "combat" nous attendait, le sarclage d'été allait commencer. Malheureusement, la maladie me força d'entrer à l'hôpital. Le médecin dit que j'avais la fièvre typhoïde, conséquence du surmenage. Quelle ennuyeuse maladie que celle-là! Même après la convalescence, il était impossible de faire le travail le plus lourd au risque d'une rechute!

Après en avoir fait plusieurs fois la demande, je revins à l'armée. Toute la compagnie se livrait une seconde fois aux travaux de sarclage. Je désirais vivement travailler avec eux. Mais le chef de la compagnie me défendit de faire les gros travaux et m'ordonna de continuer à me reposer. J'étais vraiment furieux.

Quelques jours plus tard, un matin, l'agent de liaison me dit d'aller au Q. G. de la compagnie. Je croyais que, cette fois, le chef me "ferait grâce". J'y courus, plein d'espoir. Sans attendre que j'aie fini le salut militaire, le chef m'adressa la parole:

— Tu veux du travail, camarade Sié Kouang-tche?

Cette question m'enchantait. Faisant tous mes efforts pour avoir l'air vigoureux, je répondis à haute voix:

— Oui, camarade chef!

Il me tendit alors une houlette et un fouet:

— Prends ça, me dit-il.

Comment! Garder les troupeaux? Ces deux objets me glacèrent le cœur.

— Chef, balbutiai-je après un moment de silence, des connaissances spéciales sont nécessaires pour garder les troupeaux. . . à vrai dire. . . j'aime mieux travailler au sarclage avec les autres camarades.

Le chef, qui connaissait bien mon désir, me dit avec douceur:

— Je sais bien que tu veux travailler avec les autres. Nous avons assez d'hommes pour le sarclage. Garder les moutons est le travail qui te convient le mieux.

Je compris qu'il n'y avait plus lieu de discuter et j'acceptai l'ordre à contre-cœur.

Mon compagnon s'appelait Petit Wang; il était originaire du district de Lingkieou, dans le Chansi. Il avait lui aussi eu récemment la typhoïde. Etant du même âge, nous devînmes bientôt une paire d'amis. Bien que je fusse nommé responsable, c'était lui qui résolvait les questions techniques: par exemple, quand les brebis mettaient bas, quand il fallait leur donner du sel. . . Il avait une très grande expérience de tout cela car il avait été pendant trois ans berger chez un propriétaire foncier.

C'était un travail très intéressant de garder les moutons! Tous les matins, après le déjeuner du matin, sur le dos un sac contenant une boîte de millet cuit et un bidon d'eau, le fusil en bandoulière, nous conduisions en sifflant soixante à soixante-dix moutons dans la montagne.

Au printemps, le paysage de Kinpenwan était ravissant: une grande prairie à la lisière de la forêt, où le troupeau pouvait paître en paix; des ruisseaux sinueux, où coulait une onde limpide, les meilleurs abreuvoirs qu'on put souhaiter. . . Quand les moutons avaient bien brouté, ils gambadaient, couraient sur la prairie. Quant à nous, les deux "commandants", étendus sur le gazon moelleux, nous nous entretenions de n'importe quoi, de tout ce qui nous venait à l'esprit: des malheurs de nos familles jusqu'à la guerre de résistance contre les Japonais, des prouesses de notre chef de compagnie, et même

du président Mao qui nous conduisait à l'affranchissement. . . Nous nous prenions d'affection pour nos moutons, nous connaissions leur caractère et, d'après celui-ci, nous donnâmes un surnom à chacun d'eux. Ils étaient nos amis inséparables.

Un jour, au moment de descendre, le "petit espiègle" était absent. C'était un jeune animal têtu, il aimait courir seul dans la forêt. Voilà qui était bien ennuyeux pour nous. Nous l'appelâmes par son nom, le cherchant partout. Plus de vingt minutes plus tard, il sortit de la forêt en boîtant, portant cinq blessures, marques des griffes d'une petite panthère; il avait bravement lutté contre son ennemi; il avait été en danger!

Notre mission, la garde des troupeaux, se termina avec la récolte d'automne. Nous l'avions bien accomplie: le nombre des moutons était passé de soixante à plus de cent. L'hiver de 1943 était extrêmement froid, mais nous étions tous chaudement vêtus. Nous avions reçu chacun six à sept livres de laine que nous filâmes nous-mêmes pendant nos loisirs, et que l'intendance de notre armée avait fait tisser. Revêtus d'un uniforme jaune en pure laine, beau à voir et très chaud, nous n'avions plus peur du froid.

LE "PETIT COMMANDANT" RAMASSE DU FUMIER

Greniers et bercails pleins,
bien nourris et bien vêtus, nous nous consacrerons aux exercices militaires!

Un soir, appelé par le chef de compagnie, je me rendis au poste de commandement. Kang Wen-kin, de la 7e escouade, le Petit Lieou et Wang Ping-yen, de la section des clairons, y étaient déjà.

— Qu'y a-t-il?

Le chef de compagnie nous dit:

— Tous les quatre, vous êtes les seuls "petits diables" de la compagnie. Je vous confie maintenant une mission spéciale: aller cantonner à Mateoutchouan pour accumuler du fumier. Vous savez tous que l'année prochaine, notre tâche sera: un an de récoltes, deux ans de surplus. En vue d'augmenter la production, je vous ordonne d'aller accumuler du fumier: tous les jours, vous devrez en ramasser chacun cinq *tans* (250 kg). Vous vous occuperez vous-mêmes de vos repas. Sié Kouang-tche sera chargé des affaires administratives.

Je fus donc nommé "petit commandant" pour l'accumulation du fumier. De nombreuses difficultés se présentèrent alors à mon esprit: on ne pouvait pas aller ensemble ramasser le fumier, chacun devait travailler de son côté; je devais donc répartir les zones d'activités, choisir le lieu où déposer le fumier, et inspecter le travail de chaque camarade pour voir si la tâche fixée pour la journée avait été accomplie.

Mateoutchouan était l'un des plus grands villages de Nanniwan, situé au bord de la grande route qui conduit de Yenan à Lintchen. C'était une halte pour les chevaux et les mulets. Nous le choisîmes pour point de rassemblement.

Il y avait là des troupeaux de bœufs et des chevaux et des mulets passaient souvent sur la route. Au début, le résultat dépassa l'objectif que nous nous étions fixés. Mais les difficultés grandissaient avec le temps. Souvent, pour récolter un peu de bouse de vache, il nous fallait attendre longtemps non loin de l'animal ou courir une trentaine de lis après des chevaux ou des mulets qui allaient à la foire.

Une fois, la nuit était tombée, le repas préparé, nous attendions le Petit Lieou qui tardait à venir. Au moment où l'on alluma les lampes, j'aperçus une ombre s'approcher. Le Petit Lieou apparut. Pour ramasser cinq *tans* de fumier, il avait fait

neuf courses derrière les chevaux et les mulets qui transportaient des légumes. Il n'avait pu accomplir sa tâche qu'à la tombée du jour.

Les quatre "petits diables" que nous étions ne reculaient pas devant les difficultés. Tous les dimanches, notre chef de compagnie et notre instructeur nous rendaient visite, ce qui nous encourageait beaucoup; souvent aussi, ils nous envoyaient par l'agent de liaison à cheval de la viande de porc ou de mouton. . . Ils prenaient vraiment soin de nous!

Le 15 février 1944, notre mission, le ramassage du fumier, était remplie et même dépassée: nous avions contribué à la grande production de cette année-là!

Au printemps 1945 par un jour radieux, notre 359e brigade reçut une nouvelle mission du président Mao: aller créer et élargir des bases de résistance antijaponaises sur les arrières de l'ennemi.

Notre brigade s'était rangée en bon ordre sur l'aérodrome de Yenan. Un bataillon supplémentaire et plusieurs centaines de cadres se tenaient à notre droite: ils devaient partir avec nous pour cette mission difficile mais glorieuse.

La foule devint de plus en plus compacte. Le haut-parleur diffusait l'énergique "Marche de la VIIIe Armée de Route":

Un courant de fer a parcouru 25.000 lis,
ferme dans sa direction. . .

Ce chant nous aidait à connaître ces longues et pénibles années de lutte du passé et exaltait notre confiance pour mener de nouvelles batailles. Soudain, le haut-parleur se tut. Puis des applaudissements formidables éclatèrent:

— Le président Mao arrive! . . . cria-t-on de toutes parts.

Je ne savais pourquoi mon cœur battait si fort à ce moment-là. Impossible de maîtriser mon émotion! Etait-ce parce que j'allais commencer une nouvelle vie de lutte ou parce que ce moment à jamais inoubliable m'était trop cher?

Le silence se rétablit. Le président Mao était là et, avec lui, notre commandant en chef, Chu Teh, et les autres membres dirigeants du Comité central du Parti.

La réunion était présidée par le général Ho Long. Le Général nous donna des directives d'ordre pratique: il nous recommanda d'économiser notre équipement, nos vêtements, nos couvertures. . . parce qu'il serait très difficile de nous ravitailler à l'arrière de l'ennemi:

— Vous êtes des tigres frais et reposés, nous dit-il. Un tigre qui descend de la montagne doit produire son effet!

Le président Mao prit à son tour la parole. Il nous félicita d'avoir accompli notre mission de protection du Comité central du Parti et notre tâche de production; il nous expliqua aussi quelle était la situation du moment. Pour finir, il nous dit avec humour:

— Vous êtes la charpente de la révolution. Vous êtes comme des poules: arrivés derrière l'ennemi, vous devrez avoir chacun trente "poussins". Et, en même temps, partout où vous passerez, vous direz au peuple que le camarade Mao, de Yenan, leur dit bonjour!

Suivant les directives du président Mao et porteurs de l'espoir du peuple tout entier, nous dîmes adieu à Yenan et gagnâmes les arrières des envahisseurs japonais.

Nos activités sur les arrières de l'ennemi

UNE REUNION MOUVEMENTEE

Le 19 novembre 1942, les divers villages du district Tanghsien, dans la zone occupée, reçurent du sous-préfet fantoche l'ordre suivant:

> ". . . Le cinquième mouvement pour l'établissement de l'ordre public a été couronné de succès. En vue d'inspirer au bon peuple la confiance en la victoire, nous avons décidé de tenir demain après-midi dans la ville une grande réunion militaire et populaire pour célébrer ces succès. Hommes et femmes, vieux et jeunes, tous devront y assister, toute absence entraînera de sévères punitions.
>
> Le sous-préfet
> Wang Kouan-ying"

Les chefs fantoches des villages convoquèrent d'urgence les habitants de leur juridiction. Ils leur lurent l'ordre qu'ils avaient reçu. En l'entendant, les habitants furent effrayés: ils savaient que l'ennemi voulait profiter de l'occasion pour leur arracher des centaines de jeunes gens.

Le 20 novembre, à midi, dans le local de la réunion, il n'y eut que quelques dizaines de vieillards de 60 à 70 ans. Le sous-préfet, très mécontent de ce résultat inattendu, envoya ses agents spéciaux dans divers villages pour forcer les gens

à venir. Ils amenèrent plusieurs centaines de paysans en leur distribuant des coups à profusion.

La réunion eut lieu dans l'après-midi. Wou Tsan-tcheou, président du Gouvernement fantoche de la province du Hopei, prit le premier la parole. Debout sur une table, il hurlait en remuant sans cesse sa grosse tête boursouflée:

— Depuis le commencement du cinquième mouvement pour l'établissement de l'ordre public, avec le concours de l' "armée impériale" japonaise, nous procédons à la reconstruction de la Chine du Nord en assurant la production agricole et la réforme de notre vie. Maintenant que la VIII^{e} Armée de Route est complètement anéantie. . .

Avant qu'il eut achevé cette dernière phrase, deux grenades explosèrent coup sur coup. Le traître Wou Tsan-tcheou sauta précipitamment de la table et s'efforça de se dissimuler dans la foule. Là-dessus, les paysans se dispersèrent dans le tumulte. Wang Kouan-ying et ses subalternes filèrent comme des lièvres dans leur refuge souterrain. L'officier japonais, très effrayé, commanda à ses hommes:

— Vite! Vite! Fermez les portes de la ville! Allez à la forteresse!

Mais nos agents, déguisés en civil, étaient déjà partis sans laisser aucune trace. On n'entendait alors que le tir des fusils et des canons de la forteresse, qui servait d'épilogue à ce drame.

Les mêmes faits s'étaient produits en d'autres points d'appui de l'ennemi, notamment dans les districts de Yuhsien, Changcheh, Tongyé, etc. . . où l'ennemi avait organisé de grandes réunions pour fêter l'anniversaire de la "Guerre de la Grande Asie".

Lorsque l'ennemi voulut tenir une réunion à Tongyé, nos propagandistes armés avaient déjà convoqué tous les habitants aux alentours du point d'appui ennemi pour une autre réunion.

L'ennemi eut beau se fâcher, la salle de réunion demeura silencieuse.

L'ennemi tint une séance commémorative à Changcheh où l'on devait jouer une pièce de théâtre. Au moment de la représentation, nos troupes survinrent, congédièrent les spectateurs et emmenèrent plusieurs acteurs.

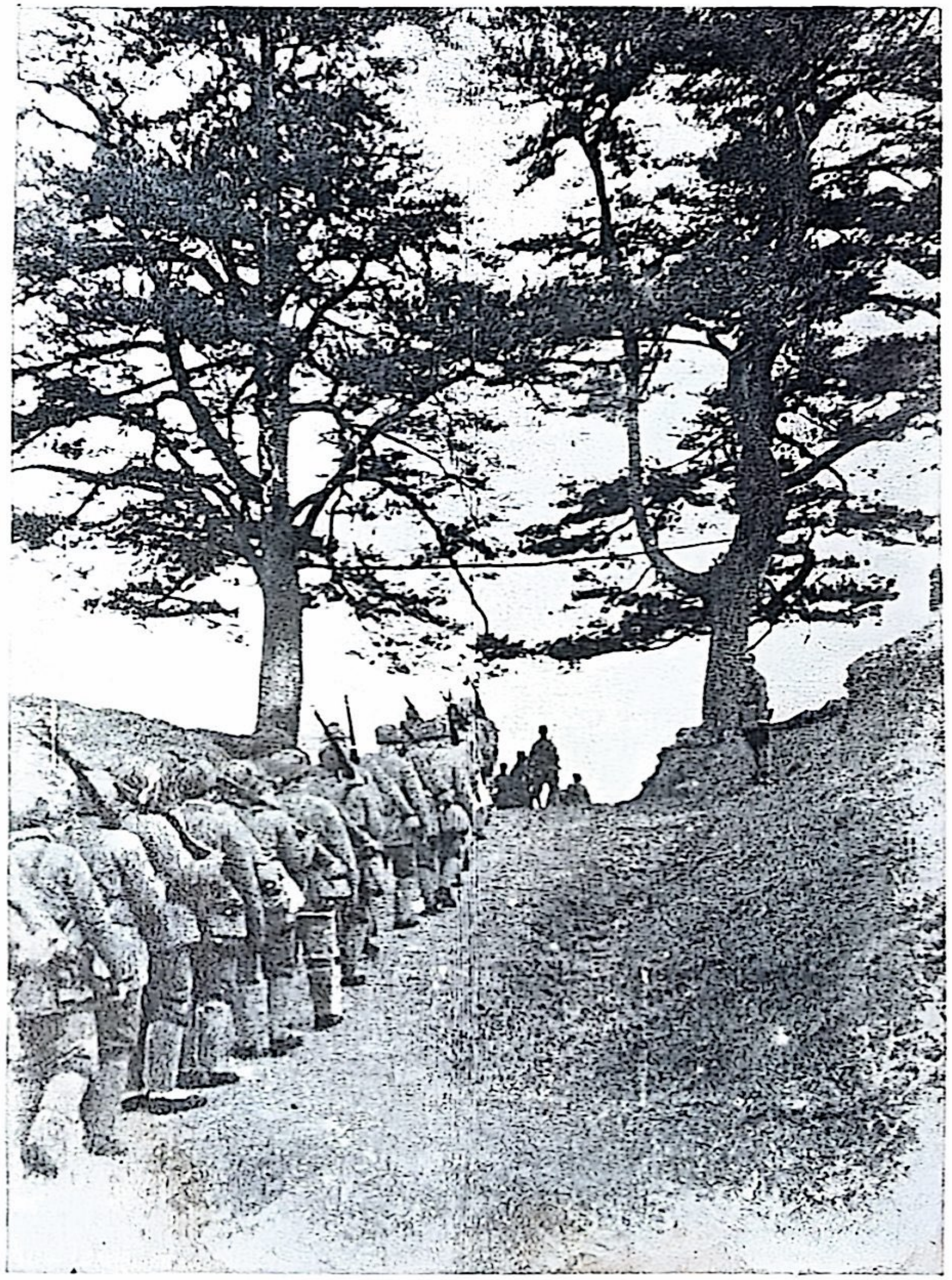
Au cours des réunions organisées dans la ville de Yuhsien et dans les divers villages de la région, l'ennemi fit distribuer des tracts. Mais on vit tout à coup voler nos feuilles de propagande. Stupéfait, l'ennemi fit fermer les portes pour rechercher ceux qui les avaient lancées. Il n'obtint aucun résultat et fut obligé de se retirer dans sa forteresse, abattu et désespéré.

LES CHEVAU-LEGERS DE LA PROPAGANDE

Ce fut juste au moment où l'ennemi célébrait partout l'anniversaire de la "Guerre de la Grande Asie" et fêtait les "brillants résultats obtenus par l' 'armée impériale' japonaise" que nos innombrables "chevau-légers de la propagande" firent leur apparition sous le nez de l'ennemi.

Dans la nuit du 5 décembre, une section de propagandistes armés de nos troupes traversa deux lignes de blocus et une route et pénétra dans la "zone assurée" de l'ennemi. Dans treize villages, ils invitèrent la population à venir à un meeting.

A celui qui se tint dans l'un de ces villages, vinrent des notables, des paysans, des ouvriers, des femmes et des enfants, soit au total plus de 500 personnes. Les propagandistes expliquèrent alors à la population les événements survenus en Chine et à l'étranger. Leur voix sonore parvenait jusqu'à la



Une unité de la VIII^e Armée de Route en marche vers les arrières de l'ennemi dans l'Est du Hopei

forteresse. Les Japonais, tremblants de peur, disaient entre eux:

— Les troupes de la VIIIe Armée de Route sont venues en grand nombre tenir une réunion ici!

Les paysans de ces régions vivaient depuis des années dans les ténèbres. Ils espéraient l'arrivée de la VIIIe Armée de Route comme on attend la pluie en année de sécheresse.

La VIIIe Armée de Route arriva enfin... "Et ce sont tous des gars solides!" disait-on. Cela réchauffa les cœurs.

— Camarades, disaient les gens, il faut que vous veniez plus souvent. Nous vivons dans la zone occupée, nous ne pouvons rien savoir!

Un vieillard de plus de 80 ans, ayant appris que la VIIIe Armée de Route était venue tenir une réunion, se leva au milieu de la nuit et se rendit au lieu de rassemblement:

— Je veux voir notre VIIIe Armée de Route avant de mourir, dit-il.

Un notable et un étudiant, à la nouvelle de l'arrivée de la VIIIe Armée de Route, vinrent l'accueillir et s'informèrent des grands événements qui avaient eu lieu dans notre région frontière, en Chine et à l'étranger.

Dans un village, l'un de nos camarades parlait avec tant d'entrain que des colporteurs, des ramasseurs de fumier vinrent d'eux-mêmes l'écouter, des meuniers cessèrent leur travail, et des charcutiers qui échaudaient leurs porcs étaient si attentifs que la peau de leurs bêtes restées trop longtemps dans l'eau chaude devint trop dure pour être complètement épilée.

Le soleil allait se coucher. Nos propagandistes voulaient partir, mais les paysans les retinrent de toutes leurs forces:

— Vous devez manger, avant de partir, dit l'un.

— Prenez une galette frite avant de nous quitter, ajouta un autre.

— En vous écoutant, dit un troisième, je me sens soulagé d'un grand poids: nous avons maintenant l'espoir d'arriver au terme de nos malheurs! Il faut que vous veniez plus souvent ici.

L'une de nos sections de photographie et le groupe théâtral "Juillet" avaient pénétré dans une région pour y organiser des expositions photographiques. Il y avait eu successivement neuf de ces expositions. Les paysans qui les visitaient étaient pleins d'enthousiasme:

— La région frontière est très différente de la nôtre, dit quelqu'un. Il y existe des "groupes d'enfants", des "unités d'auto-défense" formées par les femmes. . . Ils font l'exercice militaire et suivent en même temps les classes! . . . Voyez: les soldats de la VIII^e^ Armée de Route aident même les paysans aux travaux des champs! . . .

— Vous voyez bien que les Japonais mentent sans vergogne, interrompit un autre. Ils disent que la VIII^e^ Armée de Route est anéantie. Mais ce n'est pas vrai du tout! Voilà qu'elle possède même des gros canons et de la cavalerie!

— Oh! La VIII^e^ Armée de Route a capturé des Japonais! cria un jeune homme maigre en montrant du doigt aux visiteurs une autre photographie.

Dans un village situé à deux lis du chemin de fer, notre détachement-de-travail armé donnait des représentations. Des hommes et des femmes s'étaient réunis en grand nombre au clair de lune. Des enfants couraient dans la foule comme des navettes de tisserand. Ils étaient bien espiègles ce jour-là, car ils savaient qu'on ne les battrait pas.

La pièce commença. Dès que l'agent secret Li Ta-tchang apparut sur la scène, on chuchota parmi les spectateurs:

— C'est un agent secret!

Vinrent ensuite des scènes où les personnages se livraient à des exactions, à des menées insidieuses. Bien qu'on eût recommandé avec insistance le silence, un vieux boiteux, assis au dernier rang sur un tas de foin, cria, tout ému:

— Mais ce n'est pas du théâtre! ça arrive tous les jours le long du chemin de fer: vous serez battus si vous refusez de donner de l'argent!

Quelques femmes, vieilles ou jeunes, se mirent à sangloter. Mais lorsqu'apparut sur la scène l'agent secret tué par notre éclaireur, les pleurs se changèrent en applaudissements:

— C'est bien fait, il faut le tuer!

Quand la pièce prit fin, on continua à parler avec passion de Li Ta-tchang, de la jeune fille Lieou Eul-tsié, des envahisseurs japonais. . .

— Ah, ah! la forteresse des Japonais n'est qu'un poulailler en paille! fit l'un.

— La VIII^e^ Armée de Route est vraiment notre armée! ajouta un autre.

— Comment peut-on dire qu'il n'y a plus de VIII^e^ Armée de Route? La VIII^e^ Armée de Route? Elle a vraiment plus d'un tour dans son sac! dit un notable bien connu par son esprit arriéré mais qui changea alors de ton en parlant de la VIII^e^ Armée de Route.

UNE REUNION DANS UN POINT D'APPUI DE L'ENNEMI

Le 17 mai 1943, en plein jour, un détachement de notre armée entra triomphalement dans un point d'appui ennemi. Une partie de ses hommes étaient chargés de surveiller l'ennemi. Les autres allèrent dans les villages rendre visite au peuple en détresse qu'ils n'avaient pas vu depuis longtemps.

A la nouvelle de l'arrivée de la VIII^e^ Armée de Route, les habitants sortirent de chez eux pour venir nous voir. Après

une séparation de tant d'années lequel d'entre eux n'attendait pas la venue de la VIIIe Armée de Route?

On nous offrit des boites de cigarettes, mais nous ne voulions pas les accepter.

— Mais l'ennemi en a pris, dirent les paysans qui semblaient mécontents. Pourquoi ne pouvons-nous pas en offrir à la VIIIe Armée de Route?

Les paysans lisaient les slogans écrits sur les murs par l'ennemi, tels que: "La région frontière du Chansi-Tchahar-Hopei est complètement détruite!" ou "La VIIIe Armée de Route de la région frontière est anéantie!" et ils regardaient en même temps nos hommes armés en belle tenue; ils eurent sur les lèvres un vrai sourire comme ils n'en avaient pas eu depuis des années.

Un vieux sourd était très attentif à notre conversation. Nous lui demandâmes:

— Pouvez-vous nous entendre?

— Mes oreilles ne peuvent entendre, répondit-il, mais mon cœur comprend très bien: les Japonais ne pourront rien faire, nous aurons bientôt nos jours meilleurs!

La nuit venue, nos hommes dirent adieu aux paysans en leur laissant des tracts et derrière eux, comme d'habitude, les canonnades de l'ennemi retentirent en guise d'adieu!

DES HOTES INATTENDUS

Le 4 juin, jour de foire à Nieouchan, plus de vingt soldats fantoches des trois postes ennemis de Nieouchan, Tongtsi et

Machan s'étaient réunis pour aller piller et extorquer de l'argent à la foire. Un sous-officier fantoche avec une dizaine de soldats surveillaient la foule, et un caporal fantoche, à la tête d'une autre dizaine de soldats, se rendit au Bureau d'administration du village pour forcer les gens à leur préparer un bon repas qu'il appelait "l'amélioration du ravitaillement".

A 11 heures du matin, un détachement de notre armée arriva à Nieouchan, cerna le Bureau d'administration du village et monta sur le toit de la maison. Les soldats fantoches, pleins d'arrogance, étaient en train de se vanter:

— La VIIIe Armée de Route n'ose pas venir dans le village. Nous sommes là pour vous protéger!

Avant qu'ils aient fini de parler, quelqu'un cria, sur le toit:

— Allo! Nous sommes là, rendez vos armes!

A ces mots, les soldats fantoches furent saisis de frayeur. Ils se cachèrent aux quatre coins de la pièce et tirèrent en désordre sur le plafond. Nos hommes qui se tenaient à la porte d'entrée pénétrèrent dans la cour et lancèrent des grenades dans la maison. Le camarade Tsi Ki-jouei y jeta deux grenades par le trou qu'il avait percé dans le toit. Des supplications s'élevèrent:

— Faites-nous grâce! Cessez le feu! Nous rendons nos armes!

Portant onze fusils et 500 cartouches, emmenant onze prisonniers, nos combattants traversèrent les rues. Des deux côtés, une foule nombreuse les regardait passer, c'était comme si elle assistait à une fête du Nouvel An:

— C'est épatant! Notre VIIIe Armée de Route peut capturer tant de gens en plein jour!

"AU BRUIT DU VENT, AUX CRIS DES GRUES, LES BUISSONS ET LES ARBRES SEMBLENT ETRE DES SOLDATS!"

Dans les forteresses, dans les gares, le long du chemin de fer, partout on pouvait voir les tracts et les mots d'ordre de la VIIIe Armée de Route.

Des tracts avaient même été collés sur un train. Ils furent découverts alors que le train avait déjà parcouru plusieurs dizaines de lis. L'effroi envahit tout le train. Les Japonais n'arrêtaient pas de hurler:

— Ça ne va pas! Il y a beaucoup d'éléments de la VIIIe Armée de Route dans ce train!" Et le convoi s'arrêta.

Dans la ville de Tsinghsing, après la découverte des tracts, le chef de la Police fantoche, Li Lien-tche, alla monter lui-même la faction à la Grande Porte du Sud pour fouiller les passants. Un officier fantoche nommé Ma Tsou-chou monta lui aussi la garde avec ses hommes à l'entrée du "yamen". Le sous-préfet fantoche Wang King-yue ayant entendu l'explosion des grenades et le récit de la découverte des tracts, était tellement effrayé qu'il alla à 9 heures du soir sur le rempart et y resta toute la nuit. Cette nuit-là, il y eut coup sur coup huit perquisitions dans la ville. On avait aussi trouvé des tracts dans les mines de Tsinghsing. Un grand nombre de personnes furent arrêtées. On tirait des coups de canon désordonnés de l'enceinte.

Sur la pente d'une colline, au sud de la rivière Tchouangtse, les Japonais se lamentaient tous les jours dans leurs blockhaus:

— Nous n'osons plus bouger! Nous sommes comme morts!

Un matin, après le déjeuner, un officier japonais nommé Tanaka Ishi arriva en auto à Tchouangtseho. Les soldats japonais et fantoches des blockhaus lui racontèrent leurs malheurs:

— Mon capitaine, dit l'un, il y a ici beaucoup de soldats de la VIIIe Armée de Route. Nous n'avons pas de mitrailleuses; nous sommes trop peu nombreux pour nous défendre!

— La VIIIe Armée de Route n'osera certainement pas venir jusqu'ici, vous n'avez qu'à rehausser vos fortifications et augmenter les chevaux de frise et le réseau de barbelés, leur répondit le capitaine qui ne trouvait pas d'autres moyens.

Dès lors, les habitants de Tchouangtseho furent forcés de démolir leurs maisons et les murs de clôture pour fournir des briques et des tuiles pour les fortifications qui furent rehaussées de plus de quatre pieds. Tous les arbres du village furent coupés pour former trois lignes de chevaux de frise au lieu d'une et le réseau de barbelés fut doublé.

Dans le village, tous les poulets et les porcs avaient disparu. On n'y voyait ni mulet ni bœuf. Les vieillards, les vieilles femmes et les enfants, tout maigres qu'ils étaient, furent obligés de remplacer les bêtes de somme pour traîner les charrues dans les champs.

Mais matin et soir, on entendait toujours la fusillade et l'éclatement des grenades. Les Japonais étaient toujours obsédés par la crainte et préoccupés pour leur ravitaillement.

Un soldat japonais entraîna un jour un traître chinois pour aller chercher des poulets. Après avoir longtemps discuté, les deux hommes quittèrent furtivement le blockhaus et dévalèrent la pente. Avant même qu'ils aient mis les pieds sur le plateau, le traître, saisi de peur, s'écria:

— La VIIIe Armée de Route!

Ils firent tous deux demi-tour et rentrèrent immédiatement dans leur blockhaus; ils tirèrent quelques coups de fusil et n'osèrent plus ressortir.

Ce soir-là, une bourrasque s'était levée. Les fils de fer barbelés et les chevaux de frise sifflaient sous les coups de

vent, ce qui augmentait la frayeur des Japonais qui croyaient voir partout des soldats de la VIII^e^ Armée de Route. Ils hurlèrent, tirèrent des coups de fusil jusqu'à minuit et ne furent tranquilles que lorsque le vent se fut apaisé.

TCHEN LIANG

L'apparition des soldats magiques

— Récit d'une attaque-surprise —

Au début de l'année 1943, après le Nouvel An, sur ordre supérieur, j'étais passé au 2e bataillon du 7e régiment indépendant de la 358e brigade. Il y avait un an déjà que ce régiment avait pénétré aux environs de Taiyuan, une des plus importantes villes de la Chine du Nord occupées par les Japonais, pour lutter contre la politique consistant à "grignoter le terrain à la manière du ver à soie" pratiquée par ces derniers.

Une fois, nos troupes, parties dans la nuit, attaquèrent à l'improviste la base ennemie sur le fleuve de Lieoukeh. Le combat commença à l'aube et prit fin vers dix heures du soir. Tous les Japonais qui avaient poursuivi la résistance furent tués, et tous les soldats fantoches faits prisonniers. Après avoir pris notre repas et un peu de repos, nous nous retirâmes aussitôt, de peur que l'ennemi ne prît sa revanche. D'un trait, nous fîmes plus de 80 lis. Il tombait de la neige, qui fondit très vite puisque nous étions au printemps. Nous étions tous couverts de boue. A la tombée du jour, nous arrivâmes au camp. Après avoir disposé les postes de sentinelles, le commandant Jen nous dit:

— Je vais faire un petit somme, réveillez-moi quand le repas sera prêt.

Brisé de fatigue, il s'endormit tout de suite avec ses habits mouillés. J'allumai un petit feu avec le camarade Siu Wen-li, l'instructeur du bataillon. Nous nous assîmes près du feu. En faisant sécher nos vêtements, nous nous entretînmes du combat de la journée:

— Les Japonais ne s'attendaient certainement pas à notre brusque apparition! dis-je à l'instructeur.

Il leva la tête, me jeta un regard et répondit en souriant:

— Il y a des choses plus merveilleuses auxquelles l'ennemi ne s'est pas attendu!

Je le priai de me raconter quelques anecdotes sur les combats menés par notre 7e régiment indépendant. Alors, il commença l'histoire de l'attaque nocturne de Hsiangyangtien, qu'il me décrivait en même temps sur le sol avec un morceau de bois:

— Hsiangyangtien, appelé aussi Hsiangyangpao par les gens du pays, est un petit bourg fortifié qui a la forme d'un château-fort. Cette place n'est que trop utile à l'ennemi en raison de sa position. Regardez bien: à l'ouest, c'est le village Lantchouen; au sud-est, c'est la ville de Taiyuan; en même temps, elle est proche voisine des deux villages dénommés Changkouantchouen et Hsiakouantchouen. Elle est donc située au milieu des bases ennemies. S'il y a combat, au bruit du tir, des renforts, partis des bases voisines, peuvent arriver en moins d'une demi-heure, pour vous cerner de tous côtés. Ainsi, l'ennemi croyait bien que la VIIIe Armée de Route n'oserait pas se hasarder jusque là, et qu'il n'était pas nécessaire d'y installer une forte garnison. C'est pourquoi il n'y avait là que quelques dizaines de soldats fantoches qui gardaient la place.

Contre ces soldats fantoches, le peuple avait une haine terrible. Tous les deux ou trois jours, ils venaient dans les villages voisins prendre de force des poulets, piller, violer les femmes, extorquer de l'argent, se livrer à toutes sortes de méfaits. L'année dernière, en septembre, nous sommes allés au village Hantchouan, non loin de Hsiangyangtien, à la limite de la zone de guérillas. Les habitants des villages voisins de Hsiangyangtien étaient souvent venus nous demander de les débarrasser de ces malfaiteurs, cause de leur malheur. Mais que pouvions-nous faire? Nous n'avions qu'un bataillon. Même avec un régiment, nous n'aurions pas été en force contre l'ennemi. Un seul coup de feu, en effet, l'attirerait et il nous cernerait de toutes parts.

Après avoir étudié la situation de Hsiangyangtien, les chemins qui y conduisent, la position des postes ennemis, et mûrement réfléchi, je mis sur pied un plan d'action. Je fis venir le chef de section de la 5e compagnie, Wou Che-tcheng. Vous connaissez ce "vieux renard", qui a tué jusqu'à présent 58 Japonais sans recevoir la moindre blessure. Il avait les mêmes idées que moi: "on n'a pas besoin d'un grand nombre d'hommes, une section suffit; déguisés et en profitant de l'obscurité de la nuit, on pénétrera dans la place; si on arrive à désarmer les soldats fantoches, on les fera tous prisonniers sans coup férir; puis on les emmènera de Hsiangyangtien sans que personne ne s'en aperçoive." Nous avions pris à l'ennemi les équipements complets de deux officiers japonais: uniformes, manteaux, bottes, sabres d'officier, jumelles, pistolets, etc. . . et des uniformes de soldats japonais ou fantoches. Nous nous mîmes tout de suite à nous déguiser: moi en officier japonais, Wou Che-tcheng en sous-officier, tous les hommes de sa section en soldats japonais ou fantoches.

A la tombée du jour, nous quittâmes Hantchouan. Avant le départ, j'avais à plusieurs reprises recommandé à tout le monde de ne jamais perdre son sang-froid, d'agir selon les circonstances, et de ne jamais tirer sans ordre.

C'était en septembre, au moment de la moisson. Des deux côtés du chemin, dans les champs, il y avait encore çà et là quelques paysans en train de moissonner. Ils avaient l'air très

effrayés en nous voyant passer. Wou Che-tcheng avait grand peine à retenir un éclat de rire. Je lui lançai un regard pour l'empêcher de rire. Je pensais en moi-même que notre déguisement n'était pas mal réussi et semblait à toute épreuve. Nous marchâmes très vite, sans nous arrêter. La nuit était déjà très avancée quand nous arrivâmes devant les murs de Hsiangyangtien. La porte de l'enceinte était déjà fermée. Ayant étudié le terrain environnant, nous décidâmes d'entrer en escaladant les murs. Mais ils étaient bien hauts et tout le monde hésitait. Je me dis alors: "Tout dépend de la rapidité de notre action. Nous n'avons pas une minute à perdre. Ce n'est pas le moment d'hésiter!"

Je dis donc à quatre combattants de me faire la courte échelle et je voulus monter le premier. Wou Che-tcheng me retint et me dit:

— Non, laissez-moi monter le premier, camarade instructeur! Etant de petite taille, il sauta lestement sur cette échelle humaine puis, les pieds en appui sur les crosses des fusils, il atteignit d'un bond le haut de la muraille. Ensuite, à l'aide d'une corde, il nous hissa l'un après l'autre. Comme nous étions tous revêtus de l'uniforme des soldats japonais ou fantoches, je dis à tous mes camarades d'attacher à leur pantalon un morceau de toile blanche qui nous servirait à nous reconnaître en cas de combat. Descendus de la muraille et arrivés dans la rue, nous entrâmes dans une maison paysanne pour nous informer de la situation du bourg. Puis je priai un paysan d'aller avec Wou Che-tcheng trouver la sentinelle fantoche pour ouvrir la porte du bourg: cela assurerait notre sortie en cas de danger. Nous les attendrions dans une ruelle.

Dès que nous eûmes fait quelques pas, le bruit du levier d'un fusil se fit entendre de loin. Puis un "qui vive?" farouche troubla le silence de la nuit. Il y avait un poste de sentinelle sur le toit d'une maison et un soldat fantoche tenait nos deux

hommes en joue. Wou Che-tcheng, imitant la voix d'un Japonais parlant chinois, lui cria:

— Sentinelle, descends vite!

L'homme, voyant arriver un Japonais en compagnie d'un paysan, se hâta de descendre. A peine eut-il mis pied à terre que Wou Che-tcheng lui donna une gifle retentissante et lui enleva son fusil en jurant. Le paysan, très intelligent, intervint:

— Sa Seigneurie veut que vous lui ouvriez la porte de la ville.

Le soldat obéit avec empressement et tira de sa poche la grosse clé de la porte. Wou prit la clé et lui ordonna de marcher devant pour aller ouvrir la porte. Celle-ci une fois ouverte, ils vinrent nous rejoindre au carrefour. Le même soldat fantoche nous conduisit au poste de la garnison. Arrivé devant la porte, il cria:

— Ouvrez la porte, les Japonais arrivent!

Quand Wou Che-tcheng l'entendit parler ainsi, il fit semblant de se fâcher et lui lança plusieurs coups de pieds en vociférant:

— Sapristi, dis donc: les Seigneurs!

Il voulait dire qu'il fallait nous appeler "les Seigneurs" et non "les Japonais". Avec un peu d'attention, il aurait été facile de découvrir des fautes d'imitation dans le ton de notre camarade. Mais le soldat fantoche, tout étourdi par notre arrivée puis par les coups qu'il avait reçus, se hâtait de répondre en se pliant en deux:

— Oui, Seigneur, oui, Seigneur. . .

Ce tumulte réveilla les gens du poste. Un cliquetis de fusils parvint à nos oreilles. J'étais assez inquiet: si l'ennemi faisait feu, nous étions tous fichus. Pas de temps à perdre. Comme j'étais chaussé de grosses bottes japonaises, quelques coups de pieds. . . et la porte céda. Derrière la porte se trouvait un soldat fantoche. En nous voyant entrer, pleins de fureur et

d'arrogance, il resta debout, tout effrayé, sans oser faire un mouvement. Nous n'osions pas parler non plus de peur qu'on ne s'aperçût de notre déguisement. Wou Che-tcheng prit alors un fouet qui était suspendu au mur et fouetta le soldat fantoche de toutes ses forces. Celui-ci, se couvrant la tête de ses mains, et ne comprenant pas la raison de cette fureur, nous demanda en tremblant:

— Sa Seigneurie veut-elle rassembler tout le monde?

— Oui, tout le monde, lui répondis-je.

Il donna alors un coup de sifflet et tous les soldats fantoches, armés de leurs fusils, vinrent se ranger devant nous. Je pensais au moyen de les désarmer. A ce moment, Wou Che-tcheng, rabattant de la main la visière de sa casquette et s'approchant du soldat qui avait opéré le rassemblement, lui donna brusquement un coup de poing en pleine poitrine:

— Nom de nom! hurla-t-il, les yeux tout ronds. En voilà, des sales bêtes! A quoi servent les fusils pour le rassemblement?

A ces mots, les soldats fantoches déposèrent précipitamment au pied du mur leurs fusils dont nos combattants s'emparèrent aussitôt et dont ils s'empressèrent d'enlever la culasse. Nous n'avions dès lors plus rien à craindre.

Soudain, on entendit la sonnerie du téléphone. C'était le téléphoniste du poste qui voulait demander à Lantchouen des explications sur ce qui venait d'arriver. Je dis tout de suite à un de mes hommes d'aller débrancher l'appareil, ce qui fit demander à un soldat fantoche, en tremblant:

— Rapport! Si on débranche le téléphone, on ne pourra plus communiquer avec Lantchouen et Taiyuan en cas d'urgence.

Je feignis de ne pas l'entendre et je dis à tous les soldats fantoches:

— Vous êtes tous de très mauvaises gens, on va vous emmener à Lantchouen.

Ne sachant pourquoi, ni n'osant en demander la raison, ils partirent d'un air soumis et découragé, escortés par nos combattants.

Après avoir fait quatre à cinq lis, nous prîmes un petit sentier à travers champs. Un soldat fantoche ne put alors s'empêcher de demander:

— Sa Seigneurie a pris une fausse route, ce n'est pas le chemin qui conduit à Lantchouen!

Nous étions maintenant hors de danger. Je dis donc à Wou Che-tcheng de faire halte et de leur apprendre la vérité. Wou Che-tcheng changea de mine immédiatement; il leur dit d'un ton affable, en souriant:

— Je vous dis la vérité: nous ne sommes pas les "Seigneurs japonais", nous sommes les soldats de la VIII[e] Armée de Route. Vous croyiez que la VIII[e] Armée n'oserait jamais venir à Hsiangyangtien, protégée de toutes parts par les bases des Japonais. Et forts de l'appui des Japonais, vous maltraitiez le peuple, vous vous livriez à toutes sortes de méfaits. Mais vous avez tort: la VIII[e] Armée vient régler les comptes quand elle le veut! Maintenant, suivez-nous bien sagement. Si vous voulez sincèrement réparer vos crimes, vous aurez encore l'occasion de devenir des hommes nouveaux!

A ces mots, les soldats fantoches stupéfaits semblèrent sortir d'un rêve.

Depuis cet événement, on raconte partout, dans les bases ennemies du district de Pingtchouan, dans le Chansi, l'histoire de ce combat mystérieux qui fut livré sans tirer un seul coup de feu. Le peuple parle d'une "apparition de soldats magiques". Dans toutes ses bases, l'ennemi resta longtemps sur ses gardes: la nuit venue, on entendait partout des coups de mitrail-

leuses ou de fusils tirés au hasard. L'ennemi ne pouvait plus dormir en paix.

Le récit de l'instructeur Siu se termina ici.

— Il est déjà assez tard, me dit-il. Nous continuerons un autre jour. Tâchons de bien dormir, car demain nous aurons peut-être encore un beau jeu!

TCHANG CHAN-TSAI,
commandant

Une bataille sanglante sur le mont Taikou

Au milieu des chaînes successives des monts Yimongchan, se dressant, tels deux gigantesques monuments, deux pics sous les rayons du soleil levant sont empreints d'une singulière majesté. Ce sont les deux pics du mont Taikou, le pic du Nord (Paikou) et le pic du Sud (Nankou), dont le seul nom a fait trembler les agresseurs japonais. Au cours de ces années de tempête, nous, les quatre-vingt-treize combattants de la 8e compagnie du IIe régiment du Chantong du centre, sur le sommet du Taikou qui représente une superficie inférieure à dix lis, nous avons résisté avec toute notre vie et tout notre sang, à l'attaque de l'ennemi quarante fois plus nombreux que nous, et nous avons écrit une page grandiose dans l'épopée de la guerre de Libération de la nation.

A la fin de l'automne 1943, les Japonais, après avoir réuni leurs meilleures troupes des cinq districts de Linyi, Linkiu, Laiwou, Mongying et Yichouei, auxquelles s'ajoutait le 51e Corps d'armée du Kuomintang qui s'était rendu à l'ennemi, avancèrent directement sur notre base de résistance du Chantong du centre. Ils avaient déclaré avec arrogance que, en trois mois, ils encercleraient et détruiraient d'un seul coup la VIIIe Armée de Route qui se trouvait dans la région des monts Yimongchan. Par leur position stratégique, les deux pics du mont Taikou ressemblent à deux bras serrant fortement la gorge

du couloir par où l'ennemi devait passer pour envahir la région de Takou. A la nouvelle de cette campagne automnale, nous avions hâte de terminer nos travaux de retranchement sur le sommet du Taikou et nous attendions l'arrivée de l'ennemi.

Nous avions reçu la mission de retenir la force principale de l'ennemi et d'attaquer le centre de la zone occupée en coordination avec les unités sœurs. C'était la clé dont dépendait le succès ou l'échec de notre contre-offensive.

La bataille commença le 13 novembre. Ce jour-là, à peine avions-nous pris le déjeuner du matin qu'une fusillade intense crépita soudain aux environs du mont Loukou. Le chef-adjudant de la 2e section, Tsao Hsing-lou, en rentrant du Q. G. de la compagnie, nous annonça que le chef de la 5e escouade avait tenté une attaque par surprise contre l'ennemi, mais que celui-ci avait occupé le mont Loukou. Il ordonna à tout le monde de rentrer dans les tranchées; seuls, les huit combattants de la 6e escouade dont je faisais partie restaient à la Porte du Sud du mont Nankou. C'est par là que passe le seul chemin qui conduit au sommet de la montagne, un sentier taillé comme une échelle entre les rochers et large de moins d'un pied. Par ailleurs, ce ne sont que des falaises à pic hautes d'une quinzaine de mètres. Au-dessus, c'est le sommet, dessous, une pente rapide et lisse. C'était le lieu que nous avions choisi pour ensevelir les agresseurs japonais.

Onze heures avaient à peine sonné qu'une troupe ennemie de 400 hommes environ, bien en ordre, apparut devant la montagne et s'avança solennellement vers l'abrupt des Roches lisses. Les cavaliers fonçaient aussi le long de la pente. Les Japonais espéraient que, en les voyant arriver et en entendant quelques coups de canon, nous allions comme les soldats du Kuomintang hisser tout de suite le drapeau blanc au faîte du pic.

Mais l'ennemi fut bien déçu, cette fois. Il ne voyait aucun signe, aucun mouvement sur le pic. Croyant qu'il n'y avait personne là-haut, les soldats mirent leur fusil en bandoulière et se ruèrent en désordre sur la pente, comme un troupeau de moutons. Nos grenades étaient déjà prêtes, nos fusils chargés, le canon suivant le mouvement de l'ennemi. La hausse de nos fusils fut mise à 800 mètres, 700. . . 100 mètres! L'ennemi était sur le point d'entrer dans le cercle de feu. Mais pourquoi l'ordre de tirer n'arrivait-il pas? J'eus un mouvement d'impatience. On eut dit que le chef de la compagnie n'avait pas vu l'ennemi arriver! Mais je n'osais pas quitter mon poste. Je me plaignais de mes supérieurs . Les baïonnettes et les casques des soldats ennemis brillaient déjà sous nos yeux. Il ne restait qu'une distance de 50 à 60 mètres entre eux et nous. Tout à coup, un long sifflement donna le signal du tir. En un clin d'œil, la pente fut couverte d'un réseau de feu. Des grenades éclatèrent au milieu des soldats ennemis qui furent mis en déroute, avant même d'avoir eu le temps de riposter. Une section de mitrailleurs ennemis monta sur une petite crête, essayant de couvrir la troupe en retraite. Mais, à peine leur mitrailleuse fut-elle posée sur le sol qu'une série de grenades explosèrent à côté d'eux. La mitrailleuse et les trois soldats furent précipités en bas de la colline. Se voyant dans l'impossibilité de combattre, l'ennemi se retira dans le ravin sous le couvert de la fumée. C'est ainsi que fut repoussé le premier assaut.

Bientôt, cinq bombardiers planèrent au-dessus du pic. Des bombes tombèrent, drues comme grêle, avec un sifflement aigu. Tout le pic était plongé dans la fumée. Le chef de la section nous ordonna de nous retirer dans l'abri antiaérien et de surveiller le mouvement des troupes ennemies par les meurtrières, à travers la fumée. Ces avions s'en allèrent seulement au coucher du soleil. L'armée ennemie retourna à Fankiayu avec

une dizaine de cadavres. C'était leur seule récompense pour une journée de dur combat, après une si longue route.

La canonnade et le bombardement, entrecoupés d'assauts des fantassins, se poursuivirent pendant quatre jours. Le résultat, pour l'ennemi, n'était que blessés, morts, débâcle et perte de ses munitions. A chaque assaut repoussé, l'ennemi envoyait une rafale d'obus pour se venger de son échec.

Le 17, au point du jour, l'ennemi avait occupé tous les villages aux environs du mont Taikou; les deux pics furent cernés de toutes parts par plus de mille soldats japonais et cinq à six cents soldats fantoches avec cavalerie et artillerie. Des canons de gros calibre furent mis en position dans le ravin; devant leur position, deux pièces de drap, blanc et rouge, furent étalées sur le sol. Peu de temps après, des avions arrivèrent pour renforcer l'attaque. A 9 heures, un combat acharné commença. C'était toujours le même procédé: le bombardement d'abord, puis l'assaut. Nos travaux de retranchement, à droite de la Porte du Sud, furent détruits; le nombre des blessés augmentait. Pourtant, nous n'étions nullement intimidés. Sous le feu ennemi, nous continuions à tirer sur les soldats ennemis qui s'étaient approchés de l'abrupt des Roches lisses, en réparant en même temps les tranchées endommagées. Au cours du dernier assaut, une trentaine de soldats japonais s'étaient aventurés jusqu'en bas de la Porte du Sud, en s'appuyant contre la paroi des rochers. Quand ils tentèrent une sortie, notre fusillade éclata. Ils ne purent alors ni avancer, ni reculer. Debout contre les rochers, se cramponnant fortement aux fentes, ils tremblaient de peur: s'ils tombaient, ils auraient les os brisés. Un combattant nommé Lieou Kouei-siang nous dit en plaisantant:

— Quelle faute ont-ils commise pour être mis aux arrêts à cet endroit?

Ce ne fut qu'après la tombée de la nuit que, profitant de la faible lumière de la lune, ils parvinrent à s'évader en rampant et en roulant!

Le siège continuait de jour et de nuit. Notre situation devenait plus difficile. Pendant le jour, c'était le bombardement incessant des avions et la canonnade, à un rythme accéléré. Pendant la nuit, on voyait partout, autour du Taikou, des feux allumés par les troupes ennemies.

Au début, nous faisions souvent feu sur l'ennemi qui avançait à portée de fusil. Mais bientôt nous dûmes épargner nos cartouches, nos munitions s'épuisaient. Il y avait des réservoirs d'eau sur la crête, mais nous nous en servions le moins possible. Dans la nuit, protégés par une escouade, nous allions jusqu'à 50 ou 60 mètres de la ligne ennemie pour puiser de l'eau. Nous eûmes ainsi tous les jours un ou deux bols d'eau à boire. Revêtus d'un simple uniforme, nous grelottions sous le vent glacial de la nuit d'hiver, nos mains qui tenaient le fusil étaient tout engourdies. Malgré tout cela, nous n'avions tous qu'une idée en tête: entraver l'avance de l'ennemi, obtenir la victoire dans notre campagne de contre-nettoyage. Cette volonté, profondément enracinée dans notre esprit, nous donnait la force nécessaire pour surmonter toutes ces difficultés.

Un jour, j'aperçus un paysan en train de grimper la pente. Je croyais que c'était un Japonais déguisé en civil. Je chargeai mon fusil, prêt à tirer. L'homme cria d'une voix sourde et tremblante:

— Ne tirez pas, camarade! Les Japonais m'ont forcé à vous apporter quelques mots. J'ai refusé et ils m'ont menacé avec la baïonnette. Ils vous disent de quitter la montagne, de cesser la bataille. . .

— Mon bon camarade, continua-t-il après une pause, je vous prie de tirer un coup de feu en l'air et de me laisser rentrer!

L'adjudant-chef Tsao Tsing-lou arriva à ce moment:

— Dites aux Japonais, fit-il, que ceux qui gardent la crête sont les soldats de la VIIIe Armée de Route, non des autres armées. Ce jeu-là ne peut pas réussir avec nous. Si les Japonais veulent monter, qu'ils montent, nous sommes toujours prêts à les recevoir!

Les Japonais ne voulaient pas encore renoncer à leur tentative. Pendant plusieurs jours, ils forcèrent des vieillards, des enfants et des femmes à nous adresser la parole. Quelquefois, dans la nuit, ils cessaient de tirer et laissaient exprès un chemin dépourvu de sentinelles. A la fin, ils nous parlèrent eux-mêmes en un chinois à peine intelligible:

— Soldats de la VIIIe Armée, si vous partez, nous partirons aussi.

Des traîtres crièrent avec eux:

— Soldats de la VIIIe Armée, rendez-vous, vous serez bien traités par l' "armée impériale". L'année dernière, tous les soldats du 51e Corps d'armée ont reçu chacun dix piastres après la capitulation. Descendez vite de la montagne!

Ces paroles nous mirent en fureur. Nous leur répondîmes:

— Nous ne sommes pas des traîtres, ni des lâches qui ont peur de la mort. Nous sommes la VIIIe Armée de Route. Nous vous attendons sur la montagne, montez si vous en avez le courage!

L'ennemi se tut. De nouveau, des obus s'abattirent avec fureur sur la crête. Mais ni le bombardement, ni les pourparlers, ni la menace du tir, ni les ruses éhontées ne produisaient d'effet sur la VIIIe Armée de Route conduite par le Parti communiste chinois.

Le prestige de l'"Armée impériale" subit un coup mortel. Le chef de l'état-major de la 32e division de l'armée japonaise, honteux et furieux de son échec, vint personnellement en auto jusqu'au front du mont Taikou, ses meilleures troupes arrivèrent pour remplacer celles qui avaient combattu jusqu'ici. Leur

aviation fut renforcée; elle comptait huit appareils. Une pièce d'artillerie lourde traînée par huit mulets arriva avec quarante camions d'obus. Le 23, le bombardement et l'assaut recommencèrent et se poursuivirent de jour et de nuit sans interruption.

L'attaque ne cessa qu'à minuit. De mon poste d'écoute, je surveillais l'ennemi en déroute. Soudain, je perçus un léger bruit de pas sur la pente. L'ombre de sept ou huit hommes se déplaçait vers les Roches lisses. Instinctivement, je saisis une grenade. Mon mouvement brusque avait sans doute entraîné une pierre qui roula du bord de la crête, car ces hommes s'en aperçurent, mais ils ne furent nullement surpris. Celui qui marchait en tête frappa distinctement trois fois dans ses mains. C'était le signal de la liaison. Les gens de notre armée arrivaient. J'avais grand peine à retenir un cri de joie. Je lançai une courroie du haut du pic. Les nôtres s'approchèrent. L'homme de tête monta le premier à l'aide de la courroie. Arrivé sur la crête, il me dit:

— Comment ça va, camarade?

La voix était très affable, elle m'était familière. Je la reconnus tout de suite. Pourtant, je n'osais en croire mes oreilles. J'essuyai mes yeux tout rouges, avançai à sa rencontre et le dévisageai. C'était bien vrai. Le commissaire politique du régiment, le camarade Tchen Hong, était arrivé. Il me regardait en silence avec un sourire bienveillant. J'avais oublié de lui répondre. Voulant que tous les camarades participent à ma joie et à mon enthousiasme, j'étais sur le point de crier: "Notre commissaire politique arrive!" mais, avant que le cri ne sortît de ma gorge, il mit la main sur ma bouche, en indiquant du doigt l'ennemi qui se trouvait en bas. Je m'aperçus de mon étourderie: j'étais au poste d'écoute!

Le commissaire politique nous apportait des provisions, de la viande, de l'eau et une lettre d'encouragement de la part du

chef de la Subdivision de la région militaire. La sollicitude du Parti nous donna l'assurance de la victoire. Nous savions dès lors que toutes les troupes sœurs soutenaient notre lutte, que nos supérieurs attendaient avec confiance nos succès et que le peuple était inquiet pour notre sécurité. Tout cela constituait une ferme garantie pour notre victoire et nous donnait la force de poursuivre le combat.

Au point du jour, un combat héroïque et atroce recommença! Les deux pics du mont Taikou devinrent une mer de feu. Les éclats d'obus volaient partout avec un sifflement sinistre. Des bombes incendiaires brûlaient dans tous les coins. La fortification fut détruite, les tranchées démolies. Au-dessus de nous, le ciel bleu était voilé par une brume épaisse. Sur la crête, il n'y avait pas la moindre verdure: tout était noirci, réduit en cendres. Tout était arrosé du sang de nos combattants. Mais on n'entendait pas un seul gémissement, seulement des mots de rage qui accompagnaient les balles des fusils crachées sur l'ennemi.

La Porte du Sud du pic Nankou devint l'objectif principal de la batterie ennemie. L'adjudant-chef de la section Tsao Hsing-lou cria de toutes ses forces:

— La Porte du Sud est à nous. Nous la tiendrons jusqu'à la mort. Jamais nous ne reculerons!

En dépit des rafales d'obus, le camarade Li Ying-teou était allé devant la fortification de la Porte du Sud pour surveiller le mouvement des troupes ennemies. Un obus abattit la moitié du fort. La fumée l'aveuglait, une pierre tomba et l'entraîna dans la tranchée. Sans attendre qu'on lui en donnât l'ordre, le camarade Li Yu-tsiuan se précipita dans le fort pour le remplacer. Une bombe éclata et le projeta dans une mare de sang. Un troisième, le camarade Lieou Kouei-siang, s'élança, prit le fusil de Li Yu-tsiuan et monta la garde à sa place. La Porte du Sud était la clé dont dépendait le succès ou l'échec de notre

résistance et qui déciderait de notre vie ou de notre mort. Notre mission, la mission que nous avaient donnée le Parti et le peuple, était de garder cette porte. "Bombardez autant que vous voulez, bandits japonais! La porte appartient toujours à notre 6e escouade!"

Les avions arrivèrent de nouveau. Huit bombes lourdes tombèrent près de la Porte, les retranchements qui la flanquaient des deux côtés furent détruits, l'abri antiaérien où se trouvait le poste de commandement de la compagnie fut atteint; le chef de la compagnie, l'instructeur et un infirmier y furent enfermés. A peine furent-ils dégagés que survint une nouvelle série d'obus dont les éclats volèrent en voilant le ciel; de gros blocs de rochers taillés par l'explosion roulaient sur la pente. Les quelques poulets que nous avions élevés furent tués par la déflagration; nos casquettes furent projetées en l'air par le souffle. Au même moment, je fus gravement blessé aux reins, mon fusil et la moitié de mon corps furent écrasés sous les débris de la tranchée. L'adjudant-chef Tsao Hsing-lou et le camarade Kiang Tong-tsieou vinrent malgré le feu me tirer du trou. Le sang coulait du nez et de la bouche de Kiang sous l'effet de l'explosion. Quand il vit ma blessure, il ne put retenir ses larmes. Pleurer au cours de cette lutte atroce! Je lui dis d'un ton sévère:

— A quoi bon pleurer? Tirez sur l'ennemi pour nous venger!

Il voulait me porter jusqu'à l'abri antiaérien mais je refusai:

— Ne vous occupez pas de moi, lui dis-je. Qu'importe la mort d'un seul homme! Ce serait bien plus grave si l'ennemi montait. Allez en avant!

Kiang, retenant ses larmes, me quitta et tira furieusement sur l'ennemi qui montait.

Notre situation au sommet empirait de jour en jour. Toute relation avec l'extérieur, même entre les deux pics, fut coupée.

La côte à pic, haute d'une quinzaine de mètres, était devenue une pente oblique à 60 degrés à la suite du bombardement. Cette brèche s'élargissait très vite. Le nombre des blessés, réfugiés dans l'abri aérien, augmentait sans cesse. Les munitions allaient s'épuiser. Je m'étendis, à demi-évanoui, dans l'abri. Enveloppés de feu et de fumée depuis plus de dix jours, tous ceux qui étaient là avaient le visage gris, les lèvres gercées. En raison du sang que nous avions perdu nous souffrions cruellement de la soif. La bouche sans salive, la gorge sèche, chacun désirait boire. Mais même les chaudrons cachés sous le sol étaient cassés, sans parler des jarres pour l'eau qui se trouvaient dans l'abri antiaérien. Deux restaient intactes, mais elles étaient à moitié remplies de sable et de terre, le contenu était devenu un liquide boueux; il avait gelé à la surface; chacun prit un morceau de glace pour apaiser sa soif. Il n'était pas possible de faire la cuisine. Il restait quelques galettes frites; nous en mîmes un morceau dans notre bouche avec du sel, mais impossible de l'avaler. . . Notre vie dépendait de l'eau!

Au même moment, je vis une fumée jaune entrer par l'ouverture de l'abri. Bientôt, celui-ci en fut rempli. On sentait une odeur de poivre. Tout le monde se mit à tousser, à pleurer et à éternuer. Quelqu'un cria: "Les gaz!" Par bonheur, nous avions préparé d'avance des gousses d'ail et du savon. Nous nous mîmes précipitamment sur le nez une serviette mouillée d'eau boueuse et enduite de savon. Plusieurs d'entre nous étaient déjà évanouis tandis que les gaz continuaient à rentrer dans notre abri. Nous leur glissâmes dans la bouche de l'ail broyé avec nos dents et nous secouâmes légèrement leurs membres. Ils reprirent peu à peu connaissance.

L'attaque continua pendant trois jours sans une minute d'interruption. L'ennemi creusa des tranchées à cent mètres de l'abrupt des Roches lisses. Les mitrailleuses furent braquées sur la Porte du Sud. Le bombardement devenait de plus en

plus frénétique. Plusieurs échelles de siège, hautes d'une quinzaine de mètres, furent apportées du village Taikoutchouan et placées près des Roches lisses. Pour économiser nos munitions et pour donner à nos armes toute leur force destructive, nous reliâmes ensemble, selon la recommandation du chef de compagnie, les goupilles des grenades qui furent attachées au bout d'une longue corde, et nous tirâmes les rugueux des grenades seulement après les avoir descendues au milieu des troupes ennemies. Tsao Hsing-lou se servit des mines selon le même procédé. Même par ce moyen, cependant, nos munitions étaient encore insuffisantes. Les soldats ennemis montèrent par leurs échelles de siège. Nos combattants lancèrent sur eux de grosses pierres. Un combat à coups de pierres s'engagea. Les soldats ennemis atteints roulèrent en bas de leurs échelles.

La situation devenait extrêmement dangereuse. Notre mission, retenir la force principale de l'ennemi, avait été accomplie. La nuit du 27, nous décidâmes de sortir de l'encerclement ennemi pour conserver nos forces. Les préparatifs furent vite faits: ce qui restait de provisions fut jeté en bas, les jarres à eau, tous les chaudrons, bols ou boîtes furent brisés; les fusils cassés et les baïonnettes, liés avec ingéniosité aux mèches des mines, furent laissés au bord du pic. Les morts furent soigneusement enterrés. La direction de marche, le lieu de rassemblement furent convenus entre nous.

A minuit, l'attaque de l'ennemi cessa. L'obscurité était complète. Il tombait une pluie fine. Chacun avait fini ses préparatifs de départ, mis son fusil en bandoulière. L'adjudant de la section Hsiu Hong-pin devait partir le dernier avec deux autres combattants: ils lancèrent des pierres et des grenades de trois côtés différents, pour attirer l'attention de l'ennemi et dissimuler notre départ. L'ennemi, ne se doutant de rien, recommença le tir à l'aveuglette.

A l'aide d'une courroie de cuir attachée au sommet de la montagne, une section descendit d'abord, puis ce fut le tour de ceux qui étaient plus gravement blessés.

La montagne était entourée de plus de 1.600 soldats ennemis armés de mitrailleuses et de canons. Si nous étions découverts, notre plan d'évasion échouerait. Retenant notre souffle, oubliant la fatigue et le froid, nous traversâmes tous successivement le réseau du tir ennemi, sa ligne d'artillerie, le camp des fantassins et une pente pleine de cadavres; nous sortîmes ainsi de l'encerclement de l'ennemi qui avait quatre à cinq lis de profondeur. Nous parvînmes à destination et rentrâmes à l'armée en apportant au peuple, avec l'accomplissement de notre mission, le succès de nos combats et la joie de la victoire.

TSANG YI

La guerre des mines

COMMENT L'USAGE DES MINES A ETE GENERALISE CONTRE L'ENNEMI

Les faits d'armes qu'on rapportait de Li Yong étaient d'autant plus nombreux que nos luttes contre les "campagnes de nettoyage" lancées par l'ennemi devenaient plus acharnées. Les paysans enrôlés de force par l'ennemi comme porteurs mais qui avaient pris la fuite et s'étaient dispersés de tous côtés, présentaient Li Yong et son détachement de partisans comme des guerriers célestes doués de pouvoirs magiques.

— Nous avons vu de nos propres yeux, disaient ces paysans, sauter de nombreuses troupes japonaises; et aussitôt après, sur le sommet d'une colline, apparut Li Yong qui s'écria: "Ont-ils bien sauté?" Un officier, interprète des troupes japonaises, figé de peur, s'empressa de réponse: "Bien! Bien!" "Puisque c'est bien, fit Li Yong qui se tenait toujours sur la crête, en voici une autre!" A peine eut-il fini de parler qu'une mine éclata aux pieds de l'interprète et l'envoya dans l'autre monde.

D'autres racontaient que, lorsque l'ennemi campait à Woutchangwan, Li Yong, déguisé en porteur, s'était faufilé dans le camp adverse et était parvenu à enlever à l'ennemi une grande marmite de riz en disant:

— C'est du riz de notre région frontière, il ne faut pas le laisser manger par ces diables!

L'ennemi avait déclaré qu'il sacrifierait volontiers cent soldats de l'"armée impériale" pour prendre vif Li Yong. Mais comment pouvaient-ils réussir dans leurs prétentions?

Une seule colline séparait alors Li Yong de l'ennemi. A mesure que l'ennemi avançait, Li Yong reculait en laissant derrière lui des mines qui explosaient dès que les poursuivants mettaient le pied dessus. Ainsi l'ennemi fut-il trois fois victime des mines lorsqu'il arriva successivement sur trois collines; il était impuissant contre ces engins.

Les partisans des nombreux villages s'empressaient de s'informer des exploits de Li Yong: ils le considéraient comme leur glorieux porte-drapeau, le prenaient pour modèle et s'efforçaient de l'égaler.

Un matin, vers la fin de septembre 1943, après le déjeuner du matin, on constata que les troupes ennemies commençaient à se déplacer à l'est du village, sur le sommet d'une colline dont le versant se nommait Tsaikiapo. A cette nouvelle, Li Yong y courut, armé de son petit fusil. Il tira plusieurs coups de suite. Deux soldats ennemis furent tués. Aussitôt, les autres se précipitèrent sur les côtés de la route pour chercher un abri. Mais soudain, des mines firent explosion, ce qui augmenta leur effroi et leur perplexité. Le feu des mitrailleuses se concentrait sur la crête, cinq petits obus tombèrent dans le fossé derrière Li Yong. Alors, notre héros se retira en toute hâte sur le sommet d'une autre colline.

Le lendemain, de nombreuses troupes ennemies de Yulinkeou descendirent la rivière et arrivèrent à l'entrée du village Miaonantchouen. Soudain, le grand drapeau qui flottait devant eux s'abattit. On entendit l'explosion des mines, comme un roulement de tonnerre. Dans la longue colonne des soldats japonais, les uns tombèrent, les autres s'enfuirent en hâte. A ce moment, apparut notre Li Yong:

— Ils ont bien sauté, non? demanda-t-il joyeusement à Tchang King-tchou en le poussant légèrement.

— Très bien! affirma celui-ci avec un signe de tête.

Alors, Li Yong s'écria:

— Puisque c'est bien, recommençons!

Et, aussitôt, on vit les soldats ennemis du village de l'ouest sauter sur la grande route. Avançant sur les bas-côtés de la route, ils ne s'étaient pas du tout attendus à l'explosion des mines. Ils allèrent chercher alors dans le village des portes pour transporter leurs blessés, mais, là-bas, des mines éclatèrent également.

Ce jour-là, on n'entendit que les explosions des mines, les pleurs et les cris de l'ennemi. Parmi les deux mille soldats japonais, nombreux furent les morts et les blessés.

Lors de la retraite de l'ennemi, Li Yong descendit de la colline et fit une inspection avec ses hommes. Il trouva un drapeau bouddhiste sur lequel était écrite en cinq gros caractères "une prière pour la victoire" et, près du drapeau, des cendres de soldats japonais, des chiffons, des morceaux de ceintures, des débris de chaussures, etc. . .

COMMENT ON NE PERDIT JAMAIS UNE OCCASION DE FRAPPER L'ENNEMI

Li Yong et les hommes de son détachement de partisans ne laissaient jamais passer une occasion de tuer ou de blesser l'ennemi. Toutes les fois que celui-ci passait par cette route, il ne pouvait éviter les mines qui explosaient toujours aux endroits inattendus. A l'entrée des chemins plus étroits où l'ennemi faisait le plus attention, Li Yong plaçait des mines fausses.

Par contre, aux endroits où l'ennemi ne s'attendait guère à en rencontrer, il leur portait un rude coup.

Chaque fois que Li Yong passait par là, il voulait toujours jeter un coup d'œil sur l'emplacement de ses mines. Il enlevait celles sur lesquelles l'ennemi avait marché et qui n'avaient pas éclaté (l'ennemi n'osait jamais enlever les mines placées par Li Yong). Si, au contraire, on n'avait pas passé sur les mines, il en cherchait la cause, pour comprendre pourquoi l'ennemi avait contourné l'emplacement ou changé de direction, et il replaçait ses mines aux bons endroits.

Un jour, une mine fut disposée à gauche d'une grande route et sur le sol on traça plusieurs cercles dans lesquels on laissa intentionnellement des empreintes de pied pour éveiller les soupçons de l'ennemi. Celui-ci, en arrivant devant, n'osa passer ni à gauche, ni à droite, et il finit par sauter avec la mine.

Au début, l'ennemi prenait la grande route qui longe le village. Plus tard, il dérouta successivement son itinéraire au sud du village, dans les terrains vagues, dans les rizières, dans les fossés et, en dernier lieu, jusqu'au bord de la rivière Chaho. Mais quel que fût l'itinéraire qu'il avait choisi, l'ennemi ne pouvait se soustraire à la poursuite des "mines vivantes" de Li Yong.

Une nombreuse troupe de soldats japonais venant de Wangkouai se reposait tranquillement sur la rive croyant qu'elle était loin des mines. Des porteurs civils faisaient boire leurs bêtes au bord de la rivière. Li Yong et ses hommes les observaient de loin sur une colline. Une demi-heure plus tard, au moment du rassemblement, à peine un officier japonais avait-il monté sur son cheval qu'on vit s'élever au milieu de cette troupe une épaisse fumée bleuâtre. La mine éclata, l'officier et sa monture furent projetés en l'air.

La pose des mines

Peinture à l'huile de Wou Souen-yé et Jang Pin

UNE CONTRE-ATTAQUE CONTRE LES "CAMPAGNES DE NETTOYAGE" LANCEES PAR L'ENNEMI

L'ennemi ne cessait de lancer des "campagnes de nettoyage" dans le but d'encercler et d'anéantir le détachement de partisans de Li Yong. Celui-ci confia alors au camarade Tchang Lien la mission de faire sauter les troupes qui menaient la "campagne de nettoyage" sur la montagne, en évitant toutefois que les gens du pays subissent des pertes. Lui-même descendit de la montagne avec ses partisans pour aller inspecter les mines placées sur la rive. Mais la situation était déjà très grave. Un soldat de la milice qui se trouvait sur la colline au sud de la rivière lui cria:

— Ça va mal! L'ennemi est déjà sur la colline du nord. Partez vite! En regardant derrière lui, Li Yong vit en effet l'ennemi arriver sur la pente d'où il était descendu. Debout au bord de la rivière, il continua à surveiller de ce côté. Mais le milicien posté au sud de la rivière lui cria de nouveau:

— Ça ne va pas! Venez ici, traversez vite la rivière, l'ennemi vient de l'ouest!

Li Yong traversa donc la rivière avec ses hommes et, monté sur l'autre rive, il vit en effet, non loin de l'endroit d'où il était parti, une trentaine de soldats japonais assis sur le chemin qui conduisait à la colline: un champ de sorgho les avait empêchés de se rencontrer. A ce moment, une explosion retentit sur la pente de la colline du nord. Comme la mine avait sauté assez loin de la crête où se trouvait l'ennemi, Li Yong craignit qu'elle eut atteint les paysans de passage. Dès que l'ennemi se fut retiré, il alla trouver Tchang Lien. Il sut alors qu'une autre troupe japonaise qui poursuivait Tchang Lien sur la colline avait rencontré la mine et que trois soldats japonais avaient été blessés.

Au cours des "campagnes de nettoyage" menées sans relâche par l'ennemi sur la colline du nord de Woutchangwan, Li Yong tomba malade, gravement malade, par suite du surmenage. Il ne pouvait rien manger ni boire. Il avait une forte fièvre qui ressemblait à la malaria. Ses hommes le portaient sur un battant de porte en guise de civière pour continuer la guérilla sur les collines. Dans un rayon de plusieurs dizaines de lis, on trouvait partout des soldats ennemis, il ne pouvait donc être évacué ailleurs. Il était aimé de ses hommes qui le protégeaient de toutes leurs forces. Même malade, il ne cessait de demander de s'informer du résultat des mines, du mouvement des Japonais et de l'état des villages. En un mot, il n'oubliait jamais le travail qu'on lui avait confié.

COMMENT FURENT DETRUITS LES MOYENS DE COMMUNICATION DE L'ENNEMI

L'ennemi avait réparé la grande route carrossable qui passait par Woutchangwan dans l'intention de s'emparer du riz sur la rive de la rivière Chaho. A cette nouvelle, Li Yong se leva malgré sa maladie et dirigea ses hommes pour le service de garde nocturne. Il s'aventurait dans l'eau glaciale de la rivière Chaho pour protéger les habitants occupés à la moisson. Il allait toujours le premier là où personne n'osait ou ne voulait aller. Ainsi la moisson put-elle être rapidement terminée à Woutchangwan; ce fut un bon exemple pour la région au nord de la rivière.

Pour faire sauter les camions ennemis, Li Yong courut un jour un grand danger. Il s'était rendu sur la grande route pour placer des mines avec Tchang Lien, Tchang King-tchou et Tchen Tsouo-jen. Ils venaient de finir de creuser les trous

quand survint un camion ennemi qui, à la suite d'une négligence dans la surveillance, n'avait pas été signalé avant qu'il fût tout proche. Tchang et ses deux compagnons se précipitèrent tout au bas du remblai de pierre de la route, en emportant avec eux les mines lourdes et volumineuses sans en perdre aucune. Quant à Li Yong, qui était à peine guéri de sa maladie, il fut saisi de vertige: rive, route, bois, collines, plaine, tout commença à tournoyer devant ses yeux. Il courut pendant quelque temps vers un banc de sable, et finit par tomber. Mais, le camion passé, ils reprirent leur travail et placèrent les mines.

Le lendemain, des camions ennemis passèrent de nouveau par là. Ils sautèrent sur les mines que Li Yong et ses hommes regardaient exploser du sommet de la colline. Plusieurs dizaines restèrent en panne sur la route. Trois hommes descendirent du premier camion et marchèrent juste sur une mine placée au bord de la route; elle éclata et les tua tous; puis un grand nombre de soldats japonais quittèrent leurs camions et marchèrent autour de ceux-ci, deux d'entre eux se couchèrent contre terre et rampèrent sous les camions. . .

Deux jours plus tard, aux environs de Tsikiafen, un autre camion ennemi sauta, également sur une mine placée par Li Yong et Tchang Lien. Dès qu'ils eurent fini leur travail et furent remontés sur la colline, ces derniers virent arriver de Yulinkeou trente camions remplis de soldats japonais. Le second camion fut détruit par la mine, les suivants s'arrêtèrent aussitôt. Plusieurs centaines de soldats descendirent de leurs véhicules et encerclèrent le champ de roseaux qui se trouvait à proximité. Ils croyaient qu'une embuscade avait été tendue par les partisans près de la mine et ils criaient à tue-tête: "Partisans! on va vous prendre vivants!" Mais personne n'osait s'enfoncer dans le champ de roseaux. Après de longues heures de débandade, ils finirent par remonter sur leurs camions et

s'en allèrent. Sur la pente de la colline, Li Yong dit à ses camarades:

— Un seul camion a été détruit, cette fois. Ils s'en tirent à bon compte, ces bandits! Bien! On verra la prochaine fois!

LES RESULTATS DE LA GUERRE DES MINES

Durant la contre-attaque contre les "campagnes de nettoyage" lancées par les Japonais, le drapeau de notre héros spécialiste des explosions Li Yong, ne cessa jamais de flotter. Jusqu'au 1er novembre 1943, le détachement de partisans que dirigeait Li Yong avait fait exploser un total de 37 mines qui avaient causé à l'ennemi des pertes sévères se chiffrant au total à 217 morts ou blessés (dont un chef de bataillon), sans compter des camions détruits et des chevaux ou mulets tués.

Sous l'impulsion de l'exemple donné par Li Yong, dans notre région frontière du Chansi-Tchahar-Hopei, beaucoup de nouveaux héros habiles dans la manœuvre des mines se révélèrent. Devant les nombreux succès qu'il avait remportés, Li Yong ne se montrait jamais orgueilleux, ni suffisant, et il ne manifestait jamais le moindre signe de fatigue.

— J'ai entendu dire que tout le monde veut faire un concours avec nous, disait-il souvent en riant à ses camarades. Il faut que nous fassions des efforts. Si vous avez des difficultés, il faut le dire, et nous chercherons les moyens de les surmonter. De même, si vous trouvez quelque nouvelle tactique, il faut la communiquer aux autres, et nous l'étudierons ensemble. Mais, quoi qu'il arrive, il ne faut pas que nos mines restent muettes!

— Nos mines tonneront! répondirent tous les hommes de son détachement avec assurance.

Le Détachement-de-travail armé de Li Lan-hsi

Membre d'un détachement-de-travail armé, Li Lan-hsi était un homme plein de franchise et de générosité. Il était doué d'un grand courage en même temps que d'un esprit avisé. Dans les moments les plus critiques, il allait jusqu'au bout de la tâche que lui avait ordonnée son supérieur quelle que fut la difficulté.

Une fois, il reçut une mission extrêmement difficile: frayer un passage dans une région occupée par l'ennemi. C'était une région houillère contrôlée par l'ennemi depuis sept ans. Située entre deux chemins de fer, traversée par cinq grandes routes, elle n'avait qu'une cinquantaine de lis de long et autant de large. Sur ce terrain peu étendu, étaient éparpillées de nombreuses places fortifiées, gardées par plus de 1.600 soldats japonais et fantoches. Au cours du seul printemps 1944, ils avaient massacré plus de trois cents hommes, simplement pour inspirer aux masses populaires une telle terreur qu'elles n'osaient plus nouer des rapports avec la VIIIe Armée de Route.

Au moment où on lui confia cette mission, Li Lan-hsi éprouva pour la première fois un doute: Faut-il y aller ou non? Mais presque au même moment, il pensa instinctivement: Mais je n'ai jamais hésité comme cela! Il pensa tout de suite à la grandeur de cette mission et à la gloire de l'accomplir; il s'agissait de rétablir la liaison entre deux régions stratégiques et de redresser la situation dangereuse des forces armées de la ré-

gion qui menaient une lutte isolée contre l'ennemi, séparées des autres unités. Son esprit sembla soudain illuminé. Tout son passé, plein de luttes héroïques, lui revint en mémoire: à vingt ans, il savait déjà manier une arme à feu; doué d'une rare agilité, il était capable de sauter d'une maison à l'autre et de courir sur des murs; il s'était engagé dans la VIII^{e} Armée de Route dès le début de la guerre de résistance contre les Japonais; il avait été arrêté par des réactionnaires du Kuomintang et s'était évadé au prix d'un effort héroïque; il s'était déguisé en mendiant pour aller en reconnaissance dans une gare contrôlée par l'ennemi; il s'était aventuré jusqu'au Q. G. de l'ennemi; au cours de combats acharnés, il avait fait partie du groupe de "vaillants", la visière de sa casquette avait été mise en pièces par un éclat d'obus ennemi. . . Mais tous ces périls avaient été surmontés grâce à son courage et à sa ferme volonté de se sacrifier.

Ce raisonnement si simple et si clair redoublait son énergie et sa confiance. Il est vrai que le succès ou l'échec dépend quelquefois d'une simple pensée!

UNE RENCONTRE IMPREVUE

Li Lan-hsi communiquait sa ferme confiance aux douze hommes à la tête desquels il allait s'infiltrer dans la zone occupée.

Ce printemps-là, une grande disette sévissait. Une nuit, sur une montagne abrupte, un petit détachement de milice s'avançait à marche accélérée malgré l'obscurité de la nuit, les difficultés du chemin et le froid piquant de l'air nocturne du printemps, car leur sang bouillonnait, leurs yeux rayonnaient et leurs pas étaient légers.

Li Lan-hsi marchait le premier, il était à la fois le chef du groupe et son éclaireur de pointe. Il tenait de la main droite le rugueux d'une grenade, de l'autre un grand pistolet. Lui et ses hommes étaient prêts au combat à tout instant.

Chemin faisant, il avait réorganisé son groupe: chacun avait pris un nom d'emprunt: lui-même s'appelait "le peloton de mitrailleuse", et les autres: les pelotons 1, 2, 3 ou le chef du régiment, du bataillon, le chef de l'état-major, etc. . . presque tous les grades militaires étaient représentés. Ils avaient convenu du lieu de rendez-vous, du signal de rassemblement: le bêlement des moutons, fréquent dans la vallée, et avaient adopté comme principe d'attaquer l'ennemi sans hésiter s'ils le rencontraient.

Ils marchaient sans relâche. Après avoir traversé une haute montagne contrôlée par l'ennemi et plusieurs rivières qui leur barraient la route, ils arrivèrent au lieu de destination; c'est là qu'ils devaient livrer une lutte sans merci à l'ennemi. Ce n'était pas la première fois qu'ils se trouvaient dans une telle situation. Ils avaient l'esprit tendu mais gardaient en même temps toute leur assurance.

Soudain, des pas résonnèrent devant eux. Li Lan-hsi reconnut tout de suite qu'il s'agissait d'une troupe en marche. L'ennemi était sur leur chemin, le combat allait éclater.

Quand l'ennemi cria: "Qui vive?", Li Lan-hsi avait déjà terminé ses préparatifs de combat: il avait ordonné à ses hommes de se ranger en demi-cercle et de se mettre à plat ventre; il se tenait devant; derrière lui, à un moment donné, les autres devaient taper du poing sur le sol, en imitant le bruit des pas. Il répondit donc posément, dans le patois du pays:

— Un marchand de toile!

— Avance! ordonna l'ennemi.

Mais Li ne bougea pas. Derrière lui, le bruit des pas, bien imité, se faisait entendre.

Avant qu'il eût fini de répondre:

— Je viens, ne me faites pas peur! quelque chose de noir s'envola de sa main.

Un éclair jaillit dans l'obscurité, une forte détonation éclata, puis deux coups secs et distincts de pistolet.

Le silence de la nuit fut troublé par ces bruits insolites. La voix de Li Lan-hsi retentit:

— Le premier peloton, chargez! Le second, portez-vous sur le flanc de l'ennemi! Le troisième, restez sur place, Les mitrailleuses, suivez-moi, vite!

L'ordre fut donné d'une voix assez basse, mais distincte, afin que l'ennemi pût l'entendre et sans se douter de la vérité.

L'ennemi prit la fuite sans tirer un seul coup de feu. Ce ne fut qu'après avoir couru pendant quatre lis qu'il se retourna et commença à riposter.

Le tir de l'ennemi était désordonné et dirigé à l'aveuglette. Li Lan-hsi n'y prenait pas garde. Son groupe, remis en ordre, se dirigeait dans la direction du chemin de fer d'où l'on entendait le roulement des trains.

CONTRE LA "CAMPAGNE DE NETTOYAGE" DE L'ENNEMI

Li Lan-hsi exécutait l'ordre de son supérieur avec une volonté inflexible. Sous son commandement, tous les hommes du groupe s'enfoncèrent les uns après les autres jusqu'au centre de la zone occupée pour poursuivre la lutte.

C'était ordinairement la nuit qu'ils rendaient visite aux familles. Une fois entrés dans une maison, ils laissaient la porte d'entrée ouverte et perçaient un trou dans le papier de la fenêtre, devant laquelle ils postaient une mitraillette. Tant

Milice populaire

Peinture à l'huile de A Lao

que l'ennemi n'entrait pas dans la cour, ils poursuivaient tranquillement leur travail qui consistait à expliquer aux habitants le but poursuivi par la VIII^{e} Armée de Route et à recueillir des informations sur le village. Dès qu'ils étaient bien renseignés sur tout le village, leur travail avait fait un nouveau pas en avant. Ainsi, d'un village à l'autre, nombreux furent ceux qui s'ouvrirent successivement à eux. La population ignorait d'où ils venaient mais savait que dans tous les villages on pouvait rencontrer de tels hommes. Parfois, les champs étaient couverts des pas de dizaines, de centaines d'hommes. Quelquefois, les empreintes. se dirigeaient vers l'est, mais un peu plus loin semblaient venir de l'ouest. Li Lan-hsi et son groupe avaient supprimé plusieurs agents ennemis, échappé à l'encerclement et aux perquisitions de l'ennemi, repoussé l'attaque des petites unités adverses. En une seule nuit, ils avaient attaqué et pourchassé toute une compagnie de soldats fantoches dans une dizaine de villages, de sorte que les soldats fantoches n'osaient plus sortir la nuit.

Bientôt, dans cette zone triangulaire, grande de quelques dizaines de lis, partout, de l'est à l'ouest, du nord au sud, les gens discutèrent joyeusement:

— La VIII^{e} Armée de Route est arrivée, et en grand nombre. Ce n'est là qu'une petite unité de leur détachement-de-travail armé!

Cependant, personne ne connaissait l'effectif exact de cette unité dirigée par Li Lan-hsi.

Deux mois plus tard, l'ennemi leva 600 soldats japonais et 1.000 soldats fantoches pour lancer une "campagne de nettoyage" contre cette unité dont l'effectif leur était inconnu.

Plus de mille soldats formaient un cercle de trente lis; à toutes les issues des chemins étaient postés des soldats en embuscade; toutes les collines les plus importantes et les lieux les plus élevés étaient gardés. Le reste de leur armée s'enfonça

en trois colonnes dans le cercle et fouilla partout. Des mitrailleuses étaient placées sur le toit des maisons. L'ennemi était décidé à détruire cette unité de détachement-de-travail armé qui tentait de rompre l'encerclement.

Li Lan-hsi dut alors faire face à une grande épreuve. La vie de ses hommes et l'avenir du travail dans toute cette région dépendaient de lui seul.

Devant une lutte à mort comme celle-ci, si on décide de braver la mort, le calme revient, on conçoit juste son plan et l'on agit avec assurance.

Li Lan-hsi et ses hommes se cachèrent dans un petit temple du Dieu de la localité. Quand l'ennemi, partant d'une colline, avança en perquisitionnant, ils sortirent l'un après l'autre et se réfugièrent sur la ligne de chemin de fer que l'ennemi croyait en sécurité et ils s'y reposèrent.

UNE ATTAQUE

Il faisait très chaud. Au cours de toute une journée de "campagne de nettoyage", l'ennemi n'avait même pas rencontré l'ombre d'un membre du détachement-de-travail armé.

Mais pouvait-on laisser l'ennemi agir à son gré, laisser ces bandits impunis? Ne devait-on pas encourager le peuple malheureux de la zone occupée par quelque victoire?

Li Lan-hsi prit une ferme décision: "Puisque nous sommes du détachement-de-travail armé, nous allons faire un coup sur la ligne même de chemin de fer tenue par l'ennemi!"

La plaine silencieuse était éclairée par la douce lumière de la lune. Li Lan-hsi, à la tête de ses hommes, apparut sur la ligne de chemin de fer. Ils avaient mis leurs souliers à l'envers. Ils avançaient, tandis que l'empreinte de leurs pas se dirigeait dans la direction contraire. Ils montèrent jusqu'à un poste fortifié abandonné. D'un côté, c'était le chemin de fer, de l'autre, la tranchée pour la "défense contre les communistes"; devant, s'étendait une grande route qui conduisait à un bourg.

Le lendemain, après le lever du soleil, sur la ligne de chemin de fer, tout se passa comme d'habitude. C'était jour de marché. Sur la grande route, une foule nombreuse s'y rendait, les trains roulaient à toute vitesse. Les Japonais et les traîtres se promenaient devant le poste fortifié comme à l'accoutumée. Mais un spectacle tel qu'on n'en avait pas vu depuis sept ans se produisit.

Un groupe de plus de 40 soldats fantoches avaient traversé la ligne de chemin de fer pour aller au marché. Ils marchaient en bavardant entre eux. Au moment où ils s'approchaient de la tranchée, et passaient devant le poste, une grêle de bombes s'abattit sur eux en explosant. Ils voulurent fuir, mais la tranchée leur barrait la route. Six cadavres gisaient dans la tranchée. Le combat ne dura que cinq minutes.

Dix minutes plus tard, les troupes des environs arrivèrent: des autos, des camions blindés, des mitrailleuses, des canons déclenchèrent un tir ininterrompu mais au hasard.

A ce moment, Li Lan-hsi et ses hommes étaient déjà revenus à l'endroit où l'ennemi avait mené la veille une "campagne de nettoyage" et se reposaient tranquillement.

A la tombée de la nuit, ils rassemblèrent les habitants des villages qu'ils connaissaient. La foule était enthousiasmée par la nouvelle de cette victoire, tandis qu'aux environs du chemin de fer, à l'endroit où s'était produit l'incident, l'ennemi était en train de procéder à des perquisitions et à des arrestations.

UN INGENIEUX PROCEDE POUR ATTRAPER LES AGENTS ENNEMIS

Dans un point d'appui, un soldat fantoche entra en toute hâte dans la chambre du chef de poste et lui annonça:

— La VIIIe Armée de Route arrive!

— Combien sont-ils?

— Un seul! Quand je me promène dehors, il passe devant les fortifications. Il semble qu'il soit armé!

— Sapristi! Mais pourquoi sors-tu? N'y a-t-il pas assez de place pour toi dans l'enceinte? C'est comme si tu ne savais pas qu'il y a ici des soldats de la VIIIe Armée de Route! Veux-tu nous attirer des malheurs?

Dans beaucoup de points d'appui ennemis, les soldats fantoches n'osaient plus sortir! Tous les jours, ils demandaient aux villages de "vrais renseignements", de crainte de rencontrer le détachement-de-travail armé.

Dans un seul point d'appui, l'ennemi était plus audacieux. Il se servit de ses agents pour établir un réseau d'informations dans le but de détruire le détachement-de-travail armé de Li Lan-hsi par des campagnes "de grignotement" et "de nettoyage".

Un jour, six gendarmes de la police militaire japonaise venaient de la gare en suivant la grande route. Ils portaient tous des lunettes, étaient coiffés à l'européenne et traînaient un chien de garde. Pleins d'arrogance, ils entrèrent dans le point d'appui. Le chef de *pao*, chargé de protéger les intérêts des propriétaires fonciers, les reçut avec respect. Ils lui demandèrent d'un ton bourru:

— Tu ne nous as pas avertis de l'arrivée de la VIIIe Armée de Route! Comment ça marche, le service de renseignements? Peux-tu attraper le chef des communistes de la région?

Le chef de *pao*, heureux d'avoir l'occasion de gagner la faveur des Japonais, s'empressa de leur donner tous les détails qu'il connaissait sur le réseau de renseignements. Les Japonais firent appeler tous leurs agents informateurs qui travaillaient dans les environs, ils leur donnèrent des instructions et voulurent les présenter à leur officier. Le chef de *pao* et les agents étaient enchantés. Ayant rectifié soigneusement leur tenue, ils suivirent les gendarmes dans la direction de la gare. Arrivés au sommet d'une colline, les gendarmes s'arrêtèrent et, leurs pistolets pointés sur la poitrine des agents:

— Nous sommes du 3e groupe du détachement-de-travail armé, firent-ils.

— Messieurs les gendarmes, supplièrent encore les agents, ne nous faites pas de farce!

Ainsi furent faits prisonniers par Li Lan-hsi les six agents secrets les plus rusés, sans que fut tiré un seul coup de feu.

La même nuit, l'organisme local des agents spéciaux de l'ennemi demanda partout par téléphone où étaient passés ses agents. Presque en même temps, il apprit que plus de trente espions, au total, avaient disparu dans les environs.

INTREPIDITE ET PRESENCE D'ESPRIT

L'intrépidité et la présence d'esprit sont les caractéristiques de ces membres des détachements-de-travail armés. Au cours de ses six mois de travail sur les arrières de l'ennemi, le détachement-de-travail armé de Li Lan-hsi avait mené trente-sept combats, bien que sa tâche principale ne fût pas de combattre l'ennemi avec des armes. Il avait fait échouer quinze campagnes d'encerclement lancées par l'ennemi. Li Lan-hsi

lui-même avait été blessé trois fois, sans interrompre pour autant ses activités. Il savait que plus on est décidé à se sacrifier, plus on évite avec soin les sacrifices inutiles.

Une fois, cerné de trois côtés par l'ennemi, Li Lan-hsi ordonna à ses hommes de revêtir l'uniforme japonais. En agitant l'enseigne du commandant, faite avec un mouchoir attaché au bout d'une tige de sorgho, et en lançant tous les mots japonais qu'ils connaissaient, tous les hommes de son détachement se retirèrent tranquillement de l'encerclement ennemi au nez et à la barbe des Japonais qui n'osaient faire aucun mouvement.

Une autre fois, ils passaient la nuit dans un village situé à trois lis d'un point d'appui ennemi quand, soudain, plus de quarante soldats fantoches lancèrent l'assaut contre le village. Eux, au contraire, se précipitèrent de côté vers le point d'appui ennemi. Ils entrèrent dans l'enceinte, s'emparèrent de la cita delle. Les soldats fantoches s'enfuirent à leur approche. Tout la place fut occupée et ils s'emparèrent d'une grande quantit de matériel et munitions.

Pour la sauvegarde du bien du peuple, ils avaient aussi él miné des bandits locaux. Ainsi le détachement-de-travail arm de Li Lan-hsi avait-il gagné la reconnaissance et le soutien d peuple.

SOUS LA PROTECTION DE LA MASSE POPULAIRE

Un jour, l'ennemi surgit dans un village pour y faire d perquisitions. Li Lan-hsi, avec plusieurs hommes de son d tachement, était dans la maison du chef du village. L'enne arriva devant la porte d'entrée de la maison. "Impossible c partir: l'ennemi était déjà devant la porte! Se battre? Ce nuirait au peuple." Li Lan-hsi hésitait sur le parti à prendre. Le chef du village et tous les habitants qui étaient avec lui allèrent au devant de l'ennemi devant lequel ils se rangèrent et, levant les mains, ils crièrent à tue-tête:

— Bienvenue aux "soldats impériaux"! . . .

Tandis qu'ils tenaient ainsi leurs mains en l'air, Li Lan-hsi et ses hommes, conduits par des gens du chef du village, partirent en courant, courbés et dissimulés derrière la rangée d'hommes, et filèrent dans une autre ruelle.

A maintes reprises, le peuple sauva du péril le détachement-de-travail armé de Li Lan-hsi.

Dans cette région en forme de triangle, chaque fois que Li Lan-hsi et ses hommes entraient dans un village, les hommes les invitaient à venir chez eux et les enfants les entouraient en enlaçant leurs jambes, en tirant sur leurs vêtements, en n'arrêtant pas de crier:

— Nous ne vous laisserons plus partir. . .

Quand ils demeuraient quelque part, les habitants surveillaient ux-mêmes l'entrée du village pour guetter l'arrivée de l'ennemi. ut-on dire qu'une telle région ait été occupée par l'ennemi?

TABLE DES MATIERES

Avant-propos I

La première bataille au pas de Pinghsingkouan 1

L'attaque nocturne de l'aérodrome de Yangmingpao 22

Les cavaliers de fer dans la plaine du Nord 34

Une longue expédition à travers les forêts 44

Mes souvenirs sur le général Yang Tsing-yu 57

La destruction de la "Grande Muraille" 72

Un saut périlleux du haut du mont Langya 80

Sur le mont Tsoulai 95

La création d'une base de guérilla dans le Soueiyuan méridional 106

Un chef d'escouade: Kia Che-kouei 144

Episodes des travaux de défrichement à Nanniwan 154

Nos activités sur les arrières de l'ennemi 166

L'apparition des soldats magiques 177

Une bataille sanglante sur le mont Taikou 185

La guerre des mines 197

Le Détachement-de-travail armé de Li Lan-hsi 205